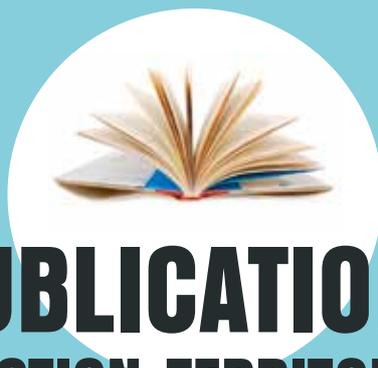


LECTURES.CULTURES



ACTION
CAROLINE
CORNÉLIS :
danser à l'heure
de la récré

p.68



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
- Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : **GRATUIT !**

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Sur la route*, 2017, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

ÉCHANGER NOS EXPÉRIENCES

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Ce qui fait la force de nos secteurs, c'est leur capacité à se fédérer et à travailler en réseau. Le métier des bibliothécaires les a très tôt obligés à se regrouper autour de normes communes et de projets de mutualisation du travail de catalogage. Le 12 septembre 1895, l'Office international de bibliographie inaugurait une collaboration qui se poursuit toujours. Le portail des catalogues collectifs Samarquande et le service de prêt d'ouvrages numériques Lirtuel sont les descendants directs du répertoire bibliographique universel du XIX^e siècle. C'est aussi cette tradition de collaboration qui a permis de faire émerger des projets collectifs, comme la centrale d'achats de livres ou des programmes de formation partagés. Plus largement, les bibliothèques s'engagent dans des opérations communes : diffusion de *Picoti*, un livre offert à tous les enfants qui entrent à l'école maternelle et dont le carnet d'exploitation pédagogique vient de sortir de presse, présence à la Foire du livre de Bruxelles sur un stand d'information, échanges d'expériences, publications sectorielles.

Les centres culturels se sont dotés d'outils coopératifs aux formes multiples. Les associations fédératives, ACC et ASTRAC, font émerger les enjeux partagés et portent les attentes du secteur. Elles jouent le rôle d'opérateur d'appui en proposant formations et journées d'échanges d'expériences. Elles soutiennent les opérateurs dans le cheminement qui les amène à s'emparer du décret de 2013. Sur le plan local, les centres culturels s'organisent en concertations, coopérations, s'inscrivent dans la dynamique d'agences de développement territorial ou déploient leur action sur le territoire de plusieurs communes. Le 18 décembre dernier, ces activistes de l'action collective se sont retrouvés aux Abattoirs de Bomel, magnifique espace géré par le centre culturel de Namur, pour échanger sur leurs pratiques d'appui. Il a été question de la mise en réseau au niveau des bassins de vie, d'opérations remarquables et de territoires.

Ce qui frappe dans les deux secteurs, c'est la nécessité d'articuler l'appui tant au niveau local que de l'ensemble de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Certaines questions se résolvent à 117 ou à 154, d'autres à 16 ou à 44. La coordination de ces deux approches est au centre des réflexions de la plateforme d'appui des centres culturels et de la commission des opérateurs d'appui en lecture publique. Il s'agit de réinventer un rapport vertueux entre centre et périphérie, où l'intelligence collective se forge au contact du terrain avant d'irriguer tous les territoires sous l'effet amplificateur des associations fédératives et des services du Gouvernement. Pour le Service général de l'Action territoriale, c'est un beau challenge de réfléchir aux conditions de rapprochement des opérateurs dans les communes, les provinces, les régions et à la meilleure manière de les soutenir. Qu'ils soient du même secteur ou pas. On a tous besoin d'échanger, de se nourrir de l'expérience collective, de construire avec d'autres, d'être soutenu dans nos projets et dans le changement.

Avec le printemps, c'est le retour de « La langue française en fête ». Du 17 au 25 mars, un grand nombre de bibliothèques et de centres culturels proposeront des activités sur le thème de l'oralité, autour de la proposition « Dis-moi dix mots sur tous les tons ». À Watermael-Boitsfort, ville des mots, et dans toutes les régions, avec des associations, des groupes d'alpha, des troupes de théâtre amateur, des musées et des maisons de jeunes, ce sera l'occasion de partager le « bonheur de dire », de vivre au rythme d'un français décomplexé, qui appartient à ses locuteurs. La bibliothèque 27 Septembre organisera dans ce cadre, au cœur du ministère, une exposition autour du livre numérique *Bleu de Toi*, de Dominique Maes, accompagnée d'animations.

Le bouillonnement intellectuel constant et l'émulation perpétuelle, qui animent les travailleurs des secteurs de la culture et les poussent à échanger, à se métisser, à faire des choses ensemble, sont une des conditions de base de la pertinence du service qu'ils rendent aux populations. ●

– Avec le printemps, c'est le retour de « La langue française en fête ». Du 17 au 25 mars, un grand nombre de bibliothèques et de centres culturels proposeront des activités sur le thème de l'oralité, autour de la proposition « Dis-moi dix mots sur tous les tons ». –

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,
Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye,
Françoise Dury, Jean-François Füeg,
Hakim Larabi, Véronique Leroy,
Sophie Levêque, Florence Richter, Paulette
Temmerman, Alain Thomas, Liesbeth
Vandersteene, Bernadette Vrancken.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine
Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Diane Sophie Couteau, Isabelle Decuyper,
Michel Defourny, Daniel Delbrassine,
Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues
Dorzée, Flavie Gauthier, Hervé Gérard, Pierre
Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoit
van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe
Maes, Maggy Rayet, Catherine Renson,
Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh,
Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be,
rubrique Publications) :

Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas
Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle,
Catherine De Poortere, Jean-François Füeg,
Arnaud Knaepen, Benoît van Langenhove,
Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre
Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes,
Bruno Merckx, Catherine Renson, Anne
Richter, Nathalie Trouveroy, Franz Van
Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnements & Ventes :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
Tarifs :
- prix au numéro : 6,00 €
- abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°7 (Mars-Avril 2018)

2^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



14



16

03 ÉDITORIAL

03 Échanger nos expériences
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée Pro 2018 de l'Astrac :
les centres culturels, témoins et acteurs
de leur temps ?

par Justine Constant

10 Journée des opérateurs d'appui
pour les centres culturels

par Célia Dehon

12 L'AIFBD et BSF

en Belgique francophone

par Raphaëlle Bats et Dimitri Verboomen

14 Le Règlement général sur la
protection des données (RGPD) s'applique
aux associations culturelles dès 2018

par Tony de Vuyst

16 ICI & AILLEURS

16 Florennes :
sous le château, les livres
par Hugues Dorzée

21 MÉTIER

21 Tatiana Vanhelmont,
animatrice d'éveil musical
par Diane Sophie Couteau

24 NUMÉRIQUE

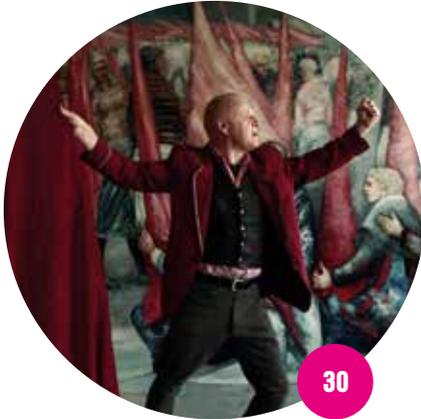
24 Le numérique amoureux
de nos émotions, avec Arts nomades
par Pierre Hemptinne

27 Colloques PILen et Bibliothèque
Chiroux : innovation, médiation,
tiers-lieu en bibliothèque
par Clotilde Cantamessa

30 PORTRAIT

30 Claude Semal : « Je veux rassembler
les gens autour d'émotions partagées »
par Flavie Gauthier

SOMMAIRE



30



41



76

34 ACTION

- 34** Des conférences gesticulées pour décrypter la société
par Catherine Callico
- 38** Quand les bibliothèques couronnent les écrivains
par Flavie Gauthier
- 41** PointCulture Charleroi : dans le ventre du palais
par Benoit van Langenhove

46 AUVIO

- CD**
- 46** Mort, rends-moi courageux
par Benoit van Langenhove

DOCU

- 48** Éric et Boris au pays des merveilles
par Philippe Delvosalle

50 LECTURE

SOCIÉTÉ

- 50** Quand le travail déraile
par Thomas Casavecchia
- 53** Psychosociologie de la radicalisation islamique
par Jacques Van Rillaer
- 55** Changements dans notre vie quotidienne ?
par Catherine Renson
- 57** Des épistoliers
par Pol Charles
- 61** Le sexe au féminin
par Florence Richter

BD

- 63** Tout Blake et Mortimer
par Franz Van Cauwenbergh

65 JEU

- 65** Libérez-vous, rêvez, côtoyez les dieux !
par Pascal Deru

68 JEUNESSE

ACTION

- 68** Caroline Cornélis : danser à l'heure de la récré
par Laurence Bertels

ENFANT

- 73** Les albums Père Castor reconnus « patrimoine documentaire » par l'UNESCO
par Michel Defourny

ADO

- 76** Lire le théâtre
par Maggy Rayet

PORTRAIT

- 79** Christian Lagrange : du décor de théâtre à l'album jeunesse
par Isabelle Decuyper

JOURNÉE PRO 2018 DE L'ASTRAC :

« LES CENTRES CULTURELS, TÉMOINS ET ACTEURS DE LEUR TEMPS ? »

PAR JUSTINE CONSTANT

Coopération culturelle régionale/Liège (CCR/Liège)

Avec sa journée de rencontres professionnelles, l'ASTRAC, le Réseau des professionnels en centres culturels, propose chaque année aux travailleurs des centres culturels, tous métiers confondus, un espace-temps d'échanges et de débats consacré aux enjeux et à l'actualité du secteur et à l'évolution de ses pratiques professionnelles.

L'édition 2018, le 16 janvier dernier, a réuni quelque 125 participants de 65 institutions pour réfléchir à la « modernité » ou aux relations multiples des centres culturels avec la contemporanéité. Comment les centres culturels sont-ils impactés par les temps qu'on vit ? Comment les traduisent-ils ? Sont-ils toujours en phase avec les évolutions et les défis du monde d'aujourd'hui ? Au vu des échanges et des discussions, la réponse à cette dernière question semble positive, même si, en action culturelle, rien n'est jamais acquis... Justine Constant, coordinatrice de la Coopération culturelle régionale/Liège, était présente à la journée et nous livre ses impressions.

FACE AUX ÉVOLUTIONS DANS LE MONDE ET DANS LA SOCIÉTÉ D'AUJOURD'HUI, LE PROJET DES CENTRES CULTURELS RESTE-T-IL D'ACTUALITÉ ?

Durant la matinée, une table ronde animée par Denis Dargent (PAC Charleroi) était l'occasion d'inviter

cinq « jeunes » directeurs de centres culturels issus de contextes différents à s'exprimer sur cette question et sur leur vision d'un centre culturel aujourd'hui. Avant d'y travailler, les représentations qu'ils en avaient étaient diverses : un lieu de convictions, d'engagement, ou simplement de diffusion artistique, un lieu inconnu, qu'on ne fréquentait pas tout en menant une vie engagée, politique et culturelle... Par contre, unanimement, ils répondent que lorsqu'on fait partie de l'équipe d'un centre culturel, on s'aperçoit de la richesse des actions réalisées et du formidable rôle démocratique qu'il peut jouer.

Le « nouveau » décret des centres culturels du 21 novembre 2013 apparaît à tous comme une opportunité pour réfléchir à ce rôle et réactualiser le sens

de l'action, en définissant une nouvelle trajectoire et en se reconnectant aux réalités et aux aspirations des populations. Toutefois, la tâche à mener n'est pas facile et s'inscrit dans une perspective de longue durée. Les métiers sont amenés aujourd'hui à changer, pour être davantage sur le terrain, là où sont les citoyens ; les centres culturels se repositionnent et se redécouvrent comme des lieux d'expérimentation. Cela peut parfois bousculer les habitudes des publics ou des associations, utilisant le centre culturel pour ses espaces ou d'autres services. Malgré les difficultés que le secteur rencontre suite au contexte budgétaire, les intervenants restent profondément attachés au décret, en distinguant sa philosophie, ses valeurs et ses méthodes de la question des conséquences des faibles moyens alloués à sa mise en place. D'ailleurs, la clôture de la journée s'est attachée à retracer l'histoire de l'application complexe du décret et de ses financements jusqu'à la situation actuelle.

Pour en revenir à la table ronde du matin, pour les intervenants, même si nous sommes confrontés à des défis majeurs – que ce soit la révolution numérique qui impacte le monde artistique et culturel ou des probléma-

Afin de contribuer à accompagner les équipes dans cette phase de transition, l'ASTRAC a mis sur pied une « Plateforme d'échange et de partage ». Le projet propose des rencontres autour de thématiques liées aux premières expériences de mise en application du décret, ainsi qu'une bibliothèque en ligne rassemblant des outils à partager issus du terrain et d'autres informations utiles. À retrouver sur www.astrac.be.

tiques sociétales comme la précarité des habitants, le vieillissement des populations, les tensions suite à la diversité culturelle, les perspectives pour la jeunesse... –, il ne faut pas se laisser piéger par la nouveauté ou la vitesse de ces phénomènes. Depuis toujours, le monde est en perpétuel changement.

La table ronde était également l'occasion de revenir sur l'émergence de mouvements et collectifs citoyens, une problématique particulièrement interpellante pour les centres culturels aujourd'hui.



« La désinstitutionnalisation est liée à l'air du temps, qui accorde de moins en moins de confiance aux services publics. On répète à l'envi que les institutions sont le lieu de la magouille, des malversations, des abus, de la mauvaise gestion. Comment dès lors s'affirmer en tant qu'émanation de la volonté politique alors que c'est complètement dévalorisé. Je pense que nous devons travailler au projet, mobiliser les populations sans affirmer l'institution, tout en ayant à l'esprit qu'en restant en dehors du jeu, les institutions favorisent le discours dominant d'inspiration néo-libérale. Il faut trouver un subtil équilibre qui permette de se reconnecter aux institutions, donc au politique, sans effrayer les mouvements citoyens. »

Lucien Barel (Les Chiroux), conférence-débat : *Les droits culturels au service de la société en transition ?*

Les valeurs et les projets de ces groupes sont souvent proches de l'univers des centres culturels et leur dynamisme et leur créativité impressionnent. Par le passé, de semblables initiatives virent déjà le jour, mais elles semblaient se tourner de manière évidente vers le politique, les syndicats, les organisations d'éducation permanente... Aujourd'hui, ces mouvements préfèrent

souvent rester indépendants des structures institutionnelles, qui sont perçues comme inefficaces, voire corrompues. Comment rassembler les initiatives citoyennes tout en affirmant son identité institutionnelle de centre culturel ? Voilà un enjeu d'une actualité brûlante, qui a par ailleurs inspiré une partie des échanges lors de la conférence-débat de l'après-midi (voir plus loin). ▶

La question des relations entre les « nouveaux » mouvements citoyens et les centres culturels avait déjà été abordée le 9 novembre dernier, lors d'une autre rencontre professionnelle de l'ASTRAC intitulée *Participer au centre culturel demain. Un peu, beaucoup, autrement... ?*

Au programme, des témoignages d'acteurs de terrain relayant des collaborations avec des collectifs citoyens de longue date ou plus récentes, en milieu rural ou urbain. Fanny Thirifays, de l'organisation Periferia, et Anne Guisset, chercheuse à l'université Saint-Louis, y avaient apporté leurs regards d'« expertes ». Les comptes-rendus des ateliers, complétés de liens vers des ressources pour aller plus loin et de conseils de lecture, sont disponibles sur le site de l'ASTRAC (www.astrac.be).



- Pour terminer, deux autres questions, intimement liées, ont été soulevées lors de la table ronde : l'influence des représentants politiques sur l'action du centre culturel et le rôle politique de celui-ci – au sens noble du terme. Le nouveau décret, en reliant l'action du centre culturel aux enjeux de société d'un territoire, renforce et réaffirme ce rôle en tant qu'acteur du temps présent. Mais le travail pour faire vivre la démocratie à travers la culture n'est pas toujours bien compris par les représentants politiques et peut même faire peur. Un autre enjeu, donc, qui est loin d'être gagné...

MOBILISER, ANIMER ET PÉRENNISER UN CONSEIL D'ORIENTATION

L'après-midi, afin de satisfaire la curiosité et l'intérêt de tous les participants, plusieurs ateliers étaient proposés, ainsi qu'une conférence-débat, *Les droits culturels au service de la société en transition ?*, avec Christelle Blouët du Réseau culture 21 (France), Christophe Schoune (Inter-Environnement Wallonie) et Luc Carton (FWB), animée par Lucien Barel (Les Chiroux, centre culturel de Liège)¹.

Un des ateliers était dédié aux conseils d'orientation ; s'il n'abordait pas frontalement la thématique centrale de la journée, il traitait de ce qui apparaît comme un dispositif essentiel pour permettre au centre culturel de vibrer en permanence avec ce qui anime le temps présent. Le conseil d'orientation (CO) est une nouvelle instance citoyenne mise en place par le décret de 2013 : il participe à l'analyse partagée qui fonde l'action du centre culturel et

— Pour que le conseil d'orientation fonctionne, il est important que ses membres y participent dans un souci du bien commun, pour définir la politique culturelle du territoire, avec leur expertise propre comme acteurs associatifs ou citoyens. —



joue un rôle d'auto-évaluation continue de celle-ci. Ce prescrit législatif permet une latitude large dans son fonctionnement : toutes sortes d'originalités et de formules sont ainsi relayées. Les participants à l'atelier étaient des membres des équipes, des directeurs et un président de CO. Les échanges furent très riches de par la diversité des situations. Quelques éléments semblent intéressants à retenir. En premier lieu, pour que le CO fonctionne, il est important que ses membres y participent dans un souci du bien commun, pour définir la politique culturelle du territoire, avec leur expertise propre comme acteurs associatifs ou citoyens. Et cela impliquera probablement de rappeler régulièrement le cadre. Ensuite, il faut veiller à une composition plurielle réunissant l'équipe, le secteur associatif et des citoyens. Enfin, pour maintenir la dynamique, méthodologiquement,

on peut se référer au triangle de l'intéressement qui propose de doser, subtilement, trois aspects auprès de chaque participant lors des réunions : du sens, de l'apprentissage et de la reconnaissance. Et quand cela marche, le CO est vécu comme un réel apport dans la définition de l'action culturelle, un outil de démocratie directe. De par sa connaissance du terrain, il permet de prendre de la hauteur et du recul, car, souvent, l'équipe a le nez dans le guidon. Le CO ouvre les horizons et fait émerger de nouvelles idées, qu'elles soient réalisables ou pas. Dès lors, il participe à faire des centres culturels des acteurs de la société actuelle. ●

Note

1/ Un enregistrement de la conférence ainsi que d'autres traces de la rencontre, dont les rapports des ateliers, seront publiés sur www.astrac.be.

Publics empêchés : lever les obstacles

Une bibliothèque non accessible est un non-sens. Nombreux sont pourtant les obstacles liés à l'existence, accidents de vie, parcours complexes, qui font de la lecture quelque chose qui ne va pas de soi. Ce sont désormais aux équipements de veiller à ce que leur offre de services soit accessible à tous, quels que soient les handicaps rencontrés.



Le BBF suit et accompagne l'actualité des bibliothèques et de leurs acteurs. Croisant expériences et réflexions, ses dossiers thématiques abordent des problématiques professionnelles et culturelles.

Faire territoire

Les politiques de site universitaires et les changements d'échelle dans les collectivités territoriales amènent les bibliothèques à se repositionner dans leurs actions et leurs missions. Ce dossier explore les enjeux documentaires de ces recompositions territoriales.



Métiers en (r)évolution

Les bibliothèques s'inscrivent dans des environnements en mouvement qui impactent les pratiques professionnelles et interrogent le fonctionnement des organisations. Ce dossier propose réflexions, expériences et portraits pour mieux cerner la dynamique d'une profession en évolution.



Abonnements

angelique.bouguerba@enssib.fr
33 (0) 4 72 44 43 05

Diffusion en librairie et vente au numéro

FMSH-diffusion (CID) :
cid@msh-paris.fr
www.lcdpu.fr/editeurs/bbf/

<http://bbf.enssib.fr/>



JOURNÉE DES OPÉRATEURS D'APPUI POUR LES CENTRES CULTURELS

PAR CÉLIA DEHON

Direction des Centres culturels

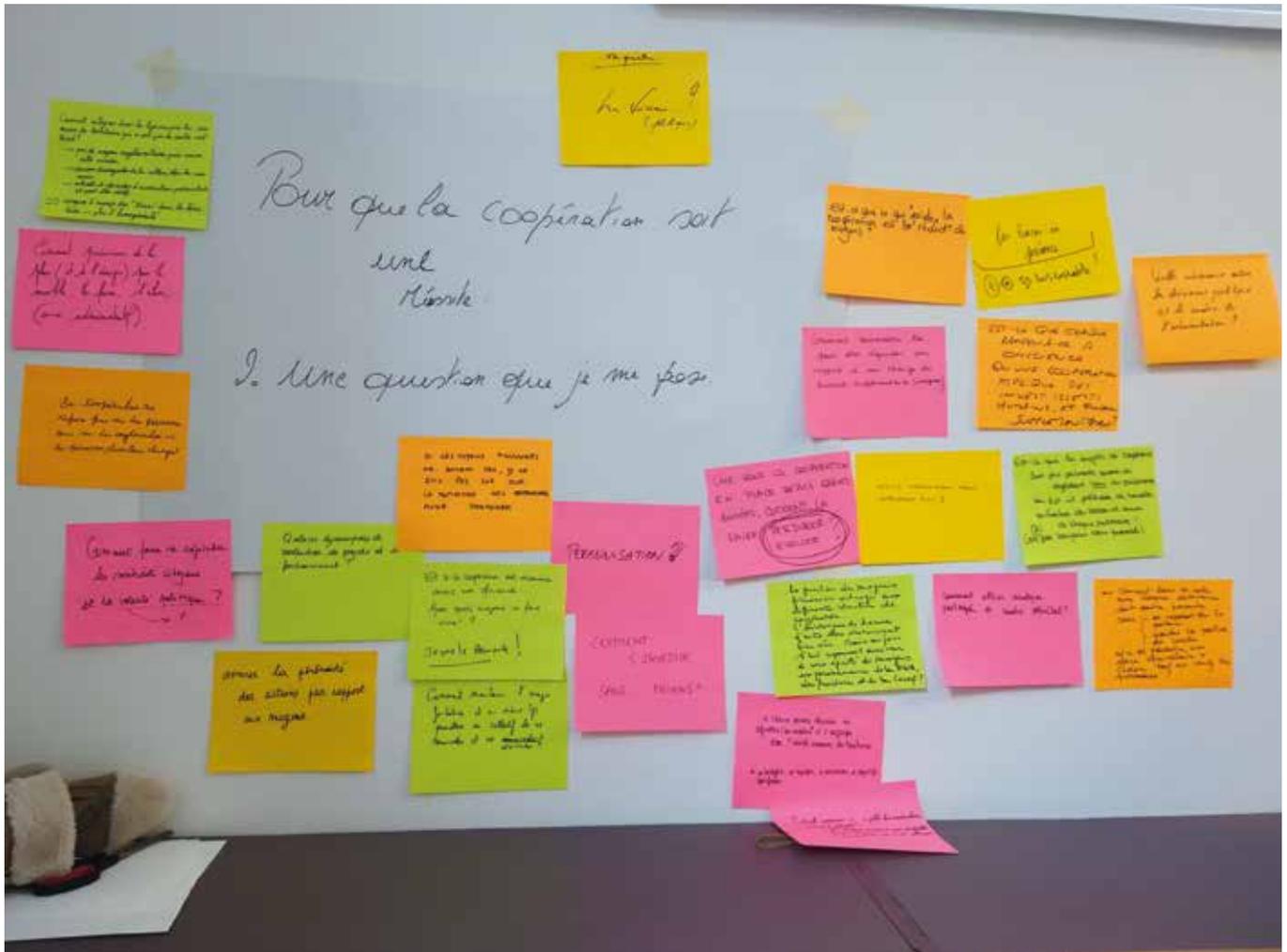
Le 18 décembre 2017, les Abattoirs de Bomel à Namur et la Baie des Tecks ont accueilli la première journée de rencontre et d'échange de pratiques entre opérateurs jouant un rôle d'appui auprès du secteur des centres culturels, organisée à l'initiative du Service général de l'Action territoriale et des organisations fédératives des centres culturels, l'ACC et l'ASTRAC.

Contrairement au secteur de la Lecture publique, la mission d'appui aux opérateurs n'a pas pu être directement assumée par la Direction des Centres culturels, principalement en raison de la taille de l'équipe, mais a été confiée au Service général de l'Inspection de la culture et aux organisations représentatives du secteur, l'ACC et l'ASTRAC, comme l'a expliqué Sophie Levêque en introduction de la rencontre. L'administration et les deux organisations représentatives sont rassemblées depuis fin 2016 au sein d'une plateforme d'appui ayant pour vocation de coordonner les initiatives en matière d'appui au secteur. Les Provinces assument également

certaines fonctions d'appui. À un niveau sous-régional et local, les centres culturels se sont rassemblés dans des espaces de discussion et de coopération. Une trentaine de représentants de ces structures locales ont répondu présents à la rencontre du 18 décembre. Cette rencontre était animée par Céline Martin, coordinatrice du service Démocratie et Cultures du centre d'action laïque de Liège, membre de la Commission des centres culturels et du Conseil de la Lecture publique. Deux représentantes de la Lecture publique, Françoise Dury (directrice de la Bibliothèque provinciale de Namur et présidente de l'APBD) et Silvana Mei, (directrice de la Bibliothèque centrale du Brabant wallon) ont également participé à la rencontre et ont offert un regard extérieur sur le secteur.

Durant la table ronde, la présentation des participants et des actions représentées a permis de constater la diversité des structures jouant un rôle d'appui dans le secteur. Si certains anciens « centres culturels régionaux » continuent à jouer un rôle d'appui auprès des ex-« centres culturels locaux », hérité de l'ancien décret du 28 juillet 1992, d'autres types de structures ont émergé au fil du temps : agences culturelles, ASBL créées à l'initiative des centres culturels d'un territoire, coopérations ascendantes de centres culturels à présent reconnues dans le cadre du décret du 21 novembre 2013, développement d'une action culturelle « intensifiée » sur un territoire commun à plusieurs centres culturels...





© Sophie Leveque

La diversité des actions menées par ces opérateurs est importante : de la concertation sur la programmation et la diffusion de spectacles au portage d'opérations culturelles, notamment les analyses partagées du territoire, par plusieurs centres culturels, en passant par la réalisation d'un plan de communication commun, la mise en place de formations pour les travailleurs des centres culturels, la création de parcs de matériel, le partage d'outils de gestion et d'animation et de réflexion, etc.

Si la diversité des acteurs est incontestable, certains points communs semblent cependant les animer, conclut Jean-François Füeg, directeur général adjoint du SGAT, en fin de matinée :

- La notion de coopération rime avec la notion de territoire : les coopérations se structurent par « bassin de

vie » présentant des caractéristiques territoriales plus ou moins homogènes, dépassant parfois les frontières des territoires administratifs (plusieurs coopérations de centres culturels sont transprovinciales).

- Les opérateurs d'appui des centres culturels portent une attention particulière à l'ouverture aux opérateurs actifs dans d'autres champs et parviennent à fédérer les acteurs socioculturels du territoire. Néanmoins, la capacité à fédérer les opérateurs s'accompagne d'un souci de maintenir une dynamique ascendante favorisant l'émergence des besoins de chacun des partenaires et de coconstruire les actions.
- L'action des opérateurs d'appui vise l'accroissement de la participation citoyenne et de l'exercice du droit à la culture par la population et intègre des préoccupations sociales.

Durant l'après-midi, les participants se sont répartis dans deux ateliers destinés à identifier les enjeux à renforcer ainsi que les freins à l'exercice des fonctions d'appui. Parmi les obstacles identifiés à la mise en place de coopérations entre acteurs, on distingue le manque de perspectives de financement ainsi que le manque de moyens humains et de temps à y consacrer. Les enjeux identifiés sont : la nécessité de renforcer le maillage territorial des structures d'appui, le besoin d'échanger les pratiques et méthodologies à l'intérieur du secteur, mais également avec les opérateurs d'autres secteurs, et la volonté de partager les besoins et enjeux communs à l'ensemble des coopérations afin de mener des réflexions communes. Autant de pistes qui permettront de définir les chantiers de la plateforme des opérateurs d'appui et les objectifs des futures rencontres. ●

L'AIFBD ET BSF EN BELGIQUE FRANCOPHONE

PAR RAPHAËLLE BATS

présidente de l'IFLA

ET DIMITRI VERBOOMEN

directeur de BSF Belgique

ASSOCIATION DE BIBLIOTHÈQUES FRANCOPHONES

L'Association Internationale Francophone des Bibliothèques et de la Documentation¹ s'est créée en 2005, suite à des discussions et actions au sein de la communauté professionnelle francophone lors de diverses rencontres, notamment au sein de l'IFLA (International Federation of Library Associations and Institutions). Depuis sa création, l'AIFBD participe à l'organisation du caucus francophone de l'IFLA (avec, notamment, le CFIBD), organise tous les trois ans un congrès (Montréal 2008, Martinique 2011, Sierre 2017) et soutient un certain nombre d'actions de formation, telles que l'école d'été francophone internationale en sciences de l'information et des bibliothèques (2eif-sib).

Suite au dernier congrès tenu à Sierre (Suisse) en août 2017, un nouveau conseil d'administration a été élu. Raphaëlle Bats (France) en est la nouvelle présidente. Antonin Benoît Diouf (Sénégal) est 1^{er} vice-président, chargé de la communication, et Adama Kone



(Côte d'Ivoire) le 2^e vice-président, chargé des bourses. Sophie Dibounje Madiba (Cameroun) prend la charge de secrétaire, tandis que Maureen Clapperton (Canada) reste la trésorière de l'association. Le CA compte également pour membres Reyna Josvah-Rabiazza (Madagascar), chargée des traductions de l'IFLA, Juliya Savova (Bulgarie), chargée du suivi des sections, Émilie Ngo-Nguidjol Songolo (États-Unis), chargée du planning et Natacha Wallez (Belgique, maître de formation pratique à l'IESSID), chargée de la recherche de financement. Ce conseil d'administration est élu jusqu'en août 2020 et présentera son plan d'action pour l'année 2017-2018 fin novembre.

L'association est organisée depuis 2017 en six sections, qui visent à faire de l'AIFBD une association que ses membres participent à construire, renforçant ainsi sa capacité à faire ré-

seau, à tisser des liens forts entre les bibliothécaires et documentalistes francophones. Ces sections ont aussi pour objectif de faire de l'AIFBD une association sur laquelle ses membres peuvent s'appuyer pour obtenir des informations, des guides, des méthodes, etc., mais aussi des formations, des idées, des inspirations. Les sections sont ouvertes à tous les membres de l'association² désireux de s'y investir, et sont les suivantes :

- Visibilité des bibliothèques et centres de documentation francophones : afin d'améliorer la visibilité des bibliothèques et centres de documentation francophones et de leurs actions auprès des francophones comme des non-francophones ;
- Éthique : pour mieux outiller les collègues travaillant dans des bibliothèques menacées de façon à défendre leur établissement et son utilité au niveau local, national, voire international. Cela passera notamment par un travail autour de l'Agenda 2030 de l'ONU ;
- Formation professionnelle : un enjeu fort de l'AIFBD qui, par cette section, veut favoriser les échanges de compétences entre les membres de l'association ;
- Universités en SIB (Sciences de l'Information et des bibliothèques) : un lieu de rencontre et d'échanges sur les curricula, les compétences,

la recherche en sciences de l'information et des bibliothèques. La section vise à améliorer la visibilité des productions francophones en SIB et à impulser l'organisation annuelle de l'école d'été internationale francophone ;

- Communication : pour valoriser l'association, ses actions, son congrès, ses publications, ses partenariats, etc. ;
- Préservation et conservation : afin d'aider les collègues francophones à se former et à mener des projets de préservation et de conservation du patrimoine francophone au sein de leurs établissements.

Enfin, le nouveau conseil d'administration de l'AIFBD s'engage dans le développement d'une communication externe et interne forte, par le biais d'une page Facebook³ et d'un compte Twitter⁴.

BIBLIOTHÈQUES SANS FRONTIÈRES

De son côté, Bibliothèques sans frontières⁵ est une organisation non gouvernementale créée en 2007 à l'initiative de l'historien Patrick Weil. Son ambition est de lutter contre les inégalités sociales à travers un accès à la culture, à l'éducation et à l'information, notamment en inventant la bibliothèque du XXI^e siècle. Bibliothèques sans frontières défend l'accès à la culture via les bibliothèques comme droit fondamental. Ces bibliothèques, physiques ou virtuelles, fixes ou mobiles, sont des lieux de vie, d'échanges et de partage favorisant l'autonomie, la liberté et la citoyenneté. Il est indispensable de les préserver et de les développer, car elles permettent aux citoyens les plus démunis d'avoir accès facilement à la culture, à l'éducation et au numérique. Ce sont des lieux d'émancipation, de réflexion et de dialogue où ils peuvent être accompagnés, soutenus et préservés des dangers liés à la désinformation.

Toujours dans l'objectif de permettre à tous un accès à l'éducation égalitaire, Bibliothèques sans frontières a



récemment traduit en français les leçons vidéo et exercices proposés par la Khan Academy⁶. La plateforme francophone Khan Academy a vocation d'être diffusée le plus largement possible. Utile pour les professeurs, les parents d'élèves et les étudiants, Khan Academy permet à chacun de développer ses compétences et ses connaissances à son rythme grâce à des outils pédagogiques de qualité.

Ce que propose Khan Academy ne ressemble en rien à ce que l'on peut connaître en termes de MOOC ou d'e-learning. Les élèves créent leur profil en un clic et la plateforme leur propose des parcours pédagogiques personnalisés et adaptés à leur niveau. En se connectant, les élèves choisissent la matière ou le chapitre qu'ils souhaitent travailler parmi les programmes de sciences et de mathématiques du primaire et du secondaire. Ils débutent leur apprentissage en répondant à un quizz qui permet d'identifier leur niveau et de débloquent un parcours d'apprentissage personnalisé composé de leçons vidéo et d'exercices automatiquement corrigés. Les professeurs ou les parents peuvent également s'inscrire pour suivre en temps réel les progrès des enfants ou classes d'apprenants. La plateforme est conçue pour fournir aux enseignants des outils de diagnostic des difficultés, condition *sine qua non* pour la mise en place d'une différenciation pédagogique adaptée aux élèves. La plateforme Khan Academy est ouverte gratuitement à tous les utilisateurs. Les formations et exercices sont utilisés en classe, à la maison, dans des écoles de devoir ou centres d'alphabétisation, en bibliothèques...

Présente en Belgique depuis 2016 avec le programme Voyageurs du Code, Bibliothèques sans frontières s'est investie dans l'adaptation de Khan

Academy au public belge, en adaptant le contenu de formation en mathématiques au programme d'enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce travail a été mené par des professeurs de la FWB, sous la supervision d'un comité scientifique composé de pédagogues, chercheurs et professeurs. Une première phase du projet est en ligne depuis fin octobre avec l'ouverture des classes primaires. Les classes secondaires seront publiées courant 2018. En mathématiques, plus de 3000 vidéos, des milliers d'exercices sont dès à présent disponibles. Le travail sera poursuivi avec l'adaptation du contenu en sciences et informatique. Au-delà de son travail de coordination de l'adaptation des contenus du site Khan Academy, Bibliothèque sans frontières Belgique anime des formations et crée une communauté locale d'ambassadeurs qui pourront accompagner les professeurs dans l'introduction du numérique dans leurs enseignements et méthodes pédagogiques.

À travers cette initiative, l'objectif de Bibliothèque sans frontières est d'agir de façon systémique au niveau de l'enseignement, pour réduire l'impact des différences sociales et scolaires, éviter le décrochage et améliorer les compétences et savoirs acquis par les élèves. Depuis son lancement, près de 3 millions d'utilisateurs francophones ont utilisé la plateforme, 49000 enseignants, 27000 parents et 216000 apprenants se sont inscrits sur le site. Afin d'assurer une présence locale à long terme pour soutenir les initiatives de Bibliothèques sans frontières en Belgique, l'association a créé l'ASBL Bibliothèques sans frontières Belgique, qui est dirigée par Dimitri Verboomen. La culture est un rempart à la barbarie, un levier pour la paix entre les citoyens, et c'est sur cette conviction que Bibliothèques sans frontières est pleinement engagée. ●

Notes

- 1/ Le site web de l'AIFBD : <http://www.aifbd.org>
- 2/ Pour adhérer : <http://www.aifbd.org/adhesion/>
- 3/ <https://www.facebook.com/aifrabidoc/>
- 4/ https://twitter.com/aifbd_officiel
- 5/ www.bibliosansfrontieres.org
- 6/ fr.khanacademy.org

LE RÈGLEMENT GÉNÉRAL SUR LA PROTECTION DES DONNÉES (RGPD)

S'APPLIQUE AUX ASSOCIATIONS CULTURELLES DÈS 2018

PAR TONY DE VUYST
directeur général de PointCulture

Il y a une nécessité d'adopter une politique en matière de protection de la vie privée pour les associations culturelles. Pour ceux et celles qui l'ignorent encore, le règlement général sur la protection des données (« RGPD » ou, en bon anglais, « GDPR ») est entré en vigueur le 24 mai 2016, avec une période de mise en place (dite « période de transition ») de deux ans à partir de cette date.

Les associations ont donc jusqu'au 25 mai 2018 pour se mettre en ordre par rapport à ses exigences... Il est donc plus que temps de se pencher sur l'aspect pratique des implications liées à ce règlement, en sachant que sa mise en place concrète est loin d'être anecdotique pour les associations, et que les sanctions prévues en cas de non-respect de ces nouvelles normes sont particulièrement dissuasives.

Si votre association met en œuvre d'une façon ou d'une autre un traitement de données à caractère personnel, vous êtes concerné par le RGPD (bases de données des publics, mais aussi des membres du personnel, avec



par exemple coordonnées, identifiants, informations relatives à la vie professionnelle, adresse IP, etc.). Le format numérique n'est pas le seul retenu dans cette notion, les fichiers papier, listings, etc., sont également concernés. Le responsable du traitement (voir plus bas) doit appliquer une série de principes à ce traitement. Les principaux sont : le principe de transparence, de limitation des finalités, de minimisation, d'exactitude, de limite de la conservation des données de sécurité, d'intégrité et de confidentialité.

Le principe d'*accountability*, quant à lui, – véritable gouvernance des données et clé de voûte du RGPD – vise à vérifier que les mécanismes et les procédures internes mises en place dans l'association respectent bien ces principes ; il est lié bien évidemment au principe de licéité (qui vérifie que la personne concernée par le traitement y a effectivement consenti) et à la nomination au sein de l'association d'un délégué à la protection des données. Ce principe permet d'établir une organisation « Informatique et libertés » au sein de l'association et de la documenter (description de la politique de protection des données personnelles, rapports et bilans, développement d'outils de formation, code de conduite...).

Pour respecter les droits des personnes concernées, différents processus

doivent être enclenchés, liés principalement à l'information quant à l'utilisation des données privées : il s'agira aussi d'indiquer les coordonnées du délégué à la protection des données, d'informer sur la destination des données, sur leur durée de conservation, sur le droit à retirer son consentement, à l'information, etc.

La tenue d'un registre des activités de traitement est fortement conseillée (et obligatoire pour les associations qui comptent plus de 250 salariés). De même, une analyse d'impact des opérations de traitement des données doit être réalisée afin de démontrer, et toujours dans le cadre du principe d'*accountability*, que le traitement des données respecte le règlement.

La sécurité constitue bien évidemment une obligation générale et le niveau de sécurité doit être adapté par des mesures techniques et organisationnelles conformes. Cela sous-entend la mise en place d'une politique de sécurité des données.

Enfin, il sera obligatoire de désigner un délégué à la protection des données (DPD) pour les associations appartenant au secteur public ou si les activités desdites associations les amènent « à réaliser un suivi régulier et systématique des personnes à grande échelle ». Ce délégué peut être une personne externe, qui exercera alors sur la base d'un contrat de prestation de services.

Tout cela, on l'a aisément compris, ne sera pas réalisé en quelques jours, aussi, n'attendez pas la dernière limite pour préparer votre politique de protection des données personnelles sous peine de voir un jour débouler les représentants de l'autorité de contrôle et ses enquêteurs. Vous voilà prévenus ! ●



Sources

Nous recommandons vivement la lecture des documents suivants :

Le site de la commission de la protection de la vie privée propose une série de documents utiles, dont le règlement général sur la protection des données (RGPD) et un plan en 13 étapes permettant aux associations de se préparer au mieux en vue de l'échéance de mai 2018 :

- › <https://www.privacycommission.be/fr/reglement-general-sur-la-protection-des-donnees-0>
- › http://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/?uri=uriserv:OJ.L_.2016.119.01.0001.01.FRA&toc=OJ:L:2016:119:FULL
- › <https://www.privacycommission.be/sites/privacycommission/files/documents/STAPPENPLAN%20FR%20-%20V2.pdf>

Il propose également un modèle du registre qui est obligatoire pour toute entreprise de plus de 250 employés, mais chaudement recommandé à tous :

- › <https://www.privacycommission.be/fr/canevas-de-registre-des-activites-de-traitement>

Très utiles également, les FAQ du site de la commission de la protection de la vie privée, classées par thème :

- › <https://www.privacycommission.be/fr/th%C3%A8mes-0>

Voyez également les guides pratiques du RGPD, rédigés par des bureaux d'avocats :

- celui-ci, présenté en dix leçons et réalisé par le bureau d'avocats français Avistem, dense mais proposant beaucoup d'aspects pratiques : http://www.avistem.com/sites/default/files/2017%2001%2010%20Le%20RGPD%20en%2010%20le%C3%A7ons%20V.1_0.pdf
- celui du cabinet Peeters Law : <http://www.peeters-law.be/documents/analyse-items/111-guide-to-gdpr-eu-data-protection.xml?lang=fr>

Enfin, il existe des formations sur le sujet, dont celle-ci, très détaillée (et assez coûteuse) : <http://www.infotopics.be/fr/nouvelles-regles-europeennes-relatives-a-la-protection-des-donnees-2018/#2>

FLORENNES : SOUS LE CHÂTEAU, LES LIVRES

PAR HUGUES DORZÉE
journaliste

Toutes les photos : © Bibliothèque de Florennes



Dans cette commune de 11 500 habitants qui, depuis 2017, a investi un ancien grand magasin de meubles transformé en petit cocon de la lecture publique, la bibliothèque communale Buxin-Simon développe une quantité impressionnante d'animations, des crèches au centre Fedasil voisin, de l'espace numérique au club de Scrabble, des écoles de l'entité aux tables de conversation avec des primoarrivants. Un brassage d'idées, de mots et de projets qui fait plaisir à voir.



Jeudi matin, c'est le jour du marché à Florennes. Quelques dames tirent leurs cabas à roulettes, quelques hommes discutent le coup. Et lorsque l'on remonte l'avenue Jules Lahay sous un ciel venteux et prometteur, on aperçoit sur la gauche un immense bâtiment vitré tout en longueur qui, depuis 2017, accueille la nouvelle bibliothèque communale Buxin-Simon, aménagée, avec le foyer culturel local, dans un ancien commerce de meubles. Une fois la porte d'entrée poussée, on découvre ensuite un monde étonnant et apaisant à la fois : plus de 650 m² de livres, de rayons bien espacés, de recoins aménagés et de couleurs vivantes.

« Bienvenue chez nous ! », sourit Anne-France Stimart, la bibliothécaire principale, pleine d'entrain et de passion. Son collègue Nicolas tient le comptoir du prêt. Dans la salle de formation, Aïcha, animatrice chez Lire et Écrire, donne un cours d'alphabétisation. Et toute l'équipe est sur le pont, chacun des membres de l'équipe (8,5 équivalents temps-plein) touchant « un peu à tout » : catalographie, animations, commande de livres, encodage, gestion des collections... « On essaie d'être à la fois polyvalent et de développer des compétences spécifiques », explique la responsable. Un petit tour du propriétaire suffit à se rendre compte qu'à la bibliothèque de Florennes « oui, ça vit plutôt bien ».

CENT ANS D'HISTOIRE

Dans cette commune de 11 500 habitants située dans la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse, on pratique la lecture publique depuis près de... 100 ans. Avec une longue histoire derrière elle. « Historiquement, deux bibliothèques cohabitaient, l'une paroissiale et l'autre communale. Dans les années 1970, M. Buxin, un enseignant de l'Athénée très impliqué et motivé, a porté le projet à bout de bras avec son épouse, M^{me} Simon. En hommage à leur précieux travail, la bibliothèque porte d'ailleurs leur nom. Et puis, en 1987, la bibliothèque pivot et ses quatre dépôts ont pris le statut d'ASBL, avant de devenir en 1993 un service communal à part entière. »

Jusqu'en 2017, la bibliothèque était logée dans un bâtiment de location « trois fois plus petit que celui que l'on occupe aujourd'hui, sans réserve, moins visible et moins pratique », poursuit Anne-France Stimart. Entre-temps, elle a obtenu le statut de catégorie 3, et vient en appui des bibliothèques de Doische, Mettet et Couvin. « Nous collaborons également avec Walcourt, qui n'a pas

de reconnaissance, en apportant des formations et des animations clés sur porte. » Ce déménagement avenue Jules Lahay a pris près de 15 ans. « On ne savait pas où nous mettre. » Quand la commune a alors décidé d'acquérir cet ancien magasin de meubles pour y loger la bibliothèque, le foyer culturel et, prochainement, la maison des jeunes et une grande salle polyvalente.

Tout le monde a mis la main à la pâte. « On a travaillé sans architecte d'intérieur, avec des moyens budgétaires limités. Il a fallu être créatif et efficace. J'ai dessiné moi-même les plans en 3D. On avait un immense espace de plain-pied, il a fallu découper les espaces, penser pratique et confort à la fois, imaginer des recoins plus intimistes. » Le menuisier de la commune a conçu une partie des étagères, le comptoir de prêt et l'espace jeunesse en MDF. L'électricien a réalisé une chouette enseigne lumineuse « Lis tes ratures » au départ d'un jeu de mots imaginé par les ados de Florennes. L'équipe a peint les bancs-bacs pour les petits. Et un coin jeunesse particulièrement original a été construit, en référence au château des ducs de Beaufort voisin ! « On doit encore un peu l'habiller en peignant des blasons et des armoiries, mais l'esprit est là », sourit la bibliothécaire, en montrant l'entrée du petit château de bois et les deux jolies cabines de lecture, un recoin paisible pour les tout-petits en quête de tranquillité. ►



Animation culinaire, galettes de nouvel an



Animation Bébé lit

► PLAISIR ET AMUSEMENT

Ici, le mot d'ordre est clair : plaisir et amusement ! On enlève ses chaussures pour fouler le tapis principal, on va et vient entre les livres de qualité, on ne s'encombre pas de formalités, et l'essentiel, c'est « de se sentir bien ». Avec, d'un bout à l'autre de la bibliothèque, sa petite touche de convivialité : deux fresques en tag dans les rayons des ados intitulées « J'aime pâlir » et « J'ador'lire », le thermos de café mis à disposition du public dans le coin des revues, l'espace numérique équipé de tables hautes pour y déposer son portable et bientôt de nouveaux PC... Au centre des lieux, on découvre une belle exposition du jeune photographe Tom Colaoux, qui a suivi les résidents du centre de jour pour personnes handicapées Le Pouly à Jamagne. Plus loin, il y a une vitrine avec quelques œuvres de l'atelier de céramique local. « Et quand il faut, on pousse une partie des étagères, on installe des chaises et on organise un événement. Récemment, on a eu une conférence sur le loup avec

plus de 70 participants. Dans l'ancienne bibliothèque, c'était impensable », se félicite Anne-France Stimart.

Au final, rien n'a été laissé au hasard : les fauteuils avec accoudoirs, un comptoir de prêt rouge, bien voyant, et adapté aux personnes à mobilité réduite, le wifi accessible partout, etc. « Pour aménager l'espace, on a beaucoup observé le comportement de nos usagers et questionné aussi leurs besoins. » Enfin, à l'avant de la bibliothèque, un petit bureau indépendant et cosy a été aménagé pour y accueillir des activités spécifiques. Ici, c'est une collaboration avec l'ASBL Aides aux personnes déplacées sous forme de permanences autour du droit des étrangers. Là, c'est avec Infor Jeunes. Plus loin, ce sera avec l'association des commerçants.

CENTRAL, VISIBLE ET ATTRACTIF

« Notre nouveau bâtiment est à la fois central, bien visible, situé le long d'un axe principal, à proximité des commerces

et des écoles. Depuis son ouverture, on a senti un réel élan du public avec énormément de bons retours. Les Florennois se l'approprient progressivement. Des jeunes viennent lire, flâner, attendre leur bus ou étudier ici », se réjouit l'équipe qui, pour développer ce projet dynamique, peut aussi compter sur le concours précieux d'une vingtaine de bénévoles qui viennent tenir un dépôt, porter des livres à gauche à droite, les recouvrir et démanteler des rayons si besoin.

Cela se traduit aussi en chiffres : en 2017, alors que la bibliothèque a fermé ses portes pendant trois mois, le nombre de prêts a été équivalent à celui de l'année précédente (15 500 prêts). Florennes qui, après avoir opté pour la carte familiale unique, compte désormais 830 familles abonnées.

UN « TROISIÈME LIEU DE VIE »

La bibliothèque Buxin-Simon n'a par ailleurs pas attendu l'entrée en application du nouveau décret sur la lecture



publique pour rayonner tous azimuts, dans la commune et au-delà, et devenir ce fameux « troisième lieu de vie », où l'on accède à la fois à l'écrit et à l'information (comme elle le prévoit dans son plan de développement), et où elle entend favoriser la participation culturelle et l'appropriation de la langue française. Elle collabore ainsi activement avec le CPAS, le plan de cohésion sociale, le centre Fedasil voisin, le foyer culturel, la maison des jeunes... « Le fait d'avoir nos bureaux côte à côte nous permet évidemment de travailler main dans la main », souligne Laurent Habran, le directeur du foyer culturel. La bibliothèque vise les 0-3 ans à travers les lectures-bébés, des animations spécifiques, les prêts gratuits pour les professionnels de la petite enfance. « On est également impliqué via la crèche mobile BébéBus. On travaille et réfléchit aussi à l'insertion socioprofessionnelle de nos usagers et à un soutien à la parentalité. » Pour les plus grands, elle développe une série d'activités (soirées lecture pyjama, heures du conte,

ateliers créatifs...) autour des jeux de société, de la cuisine, de la nature, des arts. En partenariat avec les écoles de la commune, elle collabore également via des dépôts de livres, le prix Versele, le Muséobus, le projet « Ose le vert, recrée ta cour »... « Pendant longtemps, on a dû courir un peu après les écoles, qui sont très occupées et qui ont beaucoup de difficultés pour organiser le transport des élèves. Mais ça reste un public cible. Prochainement, nous allons créer avec eux des boîtes à livres. »

Soucieuse d'allier la « parole et les actes », la bibliothèque a également mis en place, en étroite collaboration avec le foyer culturel, un projet de participation citoyenne.

Depuis 2016, à date régulière, une équipe fait le tour des 11 villages de l'entité pour rencontrer les citoyens, leurs besoins, leurs critiques et leurs attentes. « C'est très instructif et ça nous permet de sentir de très près la réalité sociale, se félicite Anne-France Stimart. On mesure combien les gens sont en attente de liens sociaux, de

lieux de rencontre. Ils nous parlent de sécurité, de propreté, de services publics. On peut de notre côté leur parler du travail réalisé en amont. Mais c'est très énergivore : il faut préparer des toutes-boîtes, organiser les rencontres, dresser un PV, relayer ensuite. »

Toutes les semaines, les animations se succèdent : ateliers Scrabble duplicate, rencontres avec des auteurs, club de lecture ados et adultes, partenariat avec le cercle pour 3 x 20 Le Tamalou, mise à disposition des locaux pour des cours d'alphabétisation ou de français langue étrangère...

PARLOTTE ET SPEAKOTTE

La bibliothèque est particulièrement active au sein du centre Fedasil voisin et autour de l'intégration des personnes étrangères. « On a mis sur pied tous les lundis et mercredis soir des tables de conversation appelées "Parlotte et speakotte". Des résidents et des Florennois échangent en français. On a ►



Rencontre d'auteurs : Sandrine Baud'Hui, Tom Colaux, Jean Ghysens, François-Xavier Heynen, José Hubert, Maurice Vanderweyer.

► aussi le projet "Destination le monde", organisé une fois tous les deux ans autour d'un pays (Sénégal, Afghanistan, Congo...) et, désormais, d'un thème commun. Le dernier, c'était autour du jeu dans les cultures. Les jeux d'intérieur et d'extérieur, d'hiver et d'été... On ne joue pas de la même façon partout, poursuit la responsable. On est également très actif au sein du centre Fedasil depuis sa création, via des ateliers d'écriture, des échanges autour du livre. Et puis, on participe au parcours local d'intégration des primoarrivants. Avec un groupe de nouveaux résidents, un de nos bibliothécaires fait le tour de Florennes pour qu'ils découvrent les lieux importants situés dans la commune (la bibliothèque, les magasins bon marché, le bureau de Poste, la police, la plaine de jeux, la piscine...). Prochainement, on va aussi développer des modules autour de la citoyenneté, avec le PAC Dinant-Philippeville. À travers tous ces projets, on tisse des liens entre les gens et les cultures et, au

fil du temps, cela donne lieu à de belles rencontres. On apprend aussi à mieux se connaître et les regards évoluent. »

« COMME UN COUTEAU SUISSE »

En 2017, Florennes a ainsi organisé plus de 220 animations auxquelles ont participé plus de 3 100 personnes. « Je compare parfois la bibliothèque à un couteau suisse !, s'amuse la bibliothécaire responsable, on fait de tout, pour tous les publics. » Avec des collections fournies (35 000 livres en accès libre et 17 000 en réserve sur demande), parmi lesquelles un fonds inédit consacré aux abeilles appartenant à la Fédération des unions professionnelles apicoles de la province de Namur, des ouvrages en grands caractères, un rayon BD spécialisé dans l'aéronautique, un fonds d'histoire locale et régionale, la bibliothèque Buxin-Simon veille, par ailleurs, à renouveler ses ouvrages, mais aussi à accueillir des livres venus de partout.

« On reçoit énormément de dons. On trie, on garde, on élague, bien sûr, mais on essaie aussi de leur donner une seconde vie via un projet en Haïti et Enseignants sans frontières. Par ailleurs, dans notre grande réserve de 200 m² située à la cave, on envisage de créer une brocante permanente le jour du marché. »

Des livres qui (re)vivent, au cœur d'une bibliothèque en perpétuel mouvement qui n'en finit pas d'explorer, de créer et d'insuffler des mots et des idées dans la tête des Florennois. ●

INFOS :

Bibliothèque communale Buxin-Simon,
4 avenue Jules Lahaye à 5620 Florennes
Tél. : 071/68 14 68
bibliotheque@florennes.be
www.bibliotheque.florennes.be

TATIANA VANHELMONT, ANIMATRICE D'ÉVEIL MUSICAL

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Toutes les photos : © D. S. Couteau

Qui a dit que les tout-petits n'étaient que des estomacs et qu'il fallait attendre un âge certain pour leur apporter de la culture, de la musique et des histoires ? Sûrement pas Tatiana Vanhelimont, animatrice au PointCulture de Louvain-la-Neuve. Elle a compris tout l'intérêt de développer la culture et d'éveiller les sens de cette frange parfois un peu négligée (sur cet aspect à tout le moins) de la population.

Il est encore tôt ce samedi matin d'hiver à Louvain-la-Neuve, les rues sont vides de sa population estudiantine. Seuls quelques adultes accompagnés de poussettes se dirigent hardiment vers le PointCulture situé non loin de la place des Sciences. Certains semblent se connaître et se saluent en se souhaitant une belle année. Tatiana les accueille sourire aux lèvres et les invite à prendre place. Les poussettes et buggys en tout genre sont garés à l'entrée, les tout-petits sont posés en douceur sur le tapis de comptines. Les plus téméraires tendent le bras et capturent avec gourmandise les trésors laissés à leur intention. D'autres, plus timides, attendent la comptine qui va ravir leurs petites oreilles.

Les parents ou grands-parents qui accompagnent se laissent porter par les découvertes des petits, les encouragent ou dialoguent avec bébé... un vrai moment d'échange. Du plus grand au plus petit sans exception, on partage l'envie de découvrir la musique, les notes, les comptines...

Les PointCulture ne sont plus uniquement des lieux de prêt, on vous y propose des médiations culturelles de tout type. L'éveil musical en fait partie. Mais accueillir des tout-petits dans un lieu pas forcément conçu pour cet effet demande un peu de créativité. Des coussins et des tapis sortent des coffres



pour l'occasion. Des petits instruments destinés au plus jeunes surgissent de malles magiques. Et cela fonctionne, on n'a qu'une envie : s'approcher, découvrir, écouter et participer.

Tatiana aura beau vous expliquer qu'elle n'est en rien une spécialiste... vous comprendrez très vite qu'elle a saisi tout l'enjeu de l'éveil culturel aux tout-petits. Les séances ne sont pas longues. Leur durée ne dépasse pas (accueil compris) 40 minutes et c'est bien suffisant quand on connaît les capacités d'attention d'un enfant en dessous de trois ans.

Tous les 15 jours, quatre séances se déroulent successivement le samedi : la première, de 9 h 30 à 10 h 10, est destinée aux petits de 6 à 18 mois. La seconde, de 10 h 30 à 11 h 10, s'adresse aux bouts de chou dès 18 mois jusqu'à 2 ans et demi. La troisième, de 11 h 30

à 12 h 10, ouvre les petites oreilles de 2 ans et demi à 4 ans ; une dernière séance est programmée en fin d'après-midi de 16 h 30 à 17 h 10. Cette séance mixte accueille les enfants de 6 mois à 4 ans.

Ces animations ont été construites en tenant compte de la spécificité du public des tout-petits, mais elles répondent également à un objectif clair d'inclure les parents dans cette approche. Ce dernier aspect est vraiment primordial. Éveiller les sens d'un tout-petit ne se réussit que lorsque les adultes qui l'accompagnent sont convaincus de l'intérêt du projet. La participation active et bienveillante est un gage de réussite.

DE L'INTÉRÊT D'AMENER DE L'ÉVEIL CULTUREL CHEZ LES TOUT-PETITS...

Il est parfois difficile de comprendre tout l'intérêt de faire découvrir la musique et les sons à des tout-petits et, pourtant, comme pour la lecture et les histoires, la voie royale pour ouvrir les sens consiste à leur proposer des moments d'éveil particulièrement adaptés à leur tout jeune âge. Un enfant mis en contact avec l'univers musical n'hésitera pas à plonger dans la musique quand il sera en âge de choisir de son propre chef. Les animatrices de PointCulture constituent en quelque sorte une « au- ▶



► toroute » entre l'enfant et son désir en devenir de pratiquer lui-même la musique ou, à tout le moins, d'y trouver un vrai plaisir d'écoute.

Attention, toutefois, aux conditions dans lesquelles ces animations se font. Le moment doit être un vrai moment de partage avec l'adulte. Nulle obligation de rester assis sans bouger, un tout-petit écoute en s'activant. Il évoluera d'un instrument à l'autre, s'arrêtera un moment, suçotera son doudou, voire l'instrument mis à sa disposition. Comme pour les moments de lecture aux bébés, la convivialité reste la règle. Il n'est nullement question ici d'apprentissage, mais bien de découverte dans un doux moment d'échange entre l'enfant, l'animatrice et surtout les adultes accompagnant le tout-petit.

Tatiana se met au service des enfants et de la musique, elle propose et l'enfant dispose. Il prend ou ne prend pas. La musique est un langage qui se découvre peu à peu et qui peut se révéler un compagnon de route pour chacun d'entre nous. Encore faut-il l'avoir découvert, compris et, pour ce faire, avoir été mis en contact. Alors, commencer dès le plus jeune âge est une porte d'entrée (non obligatoire), mais qui sème, à la manière du Petit Poucet, des petits cailloux qui baliseront un parcours découverte.

Lors d'une animation, l'enfant entend une série de chansonnettes, de comptines qui sont autant de transmissions culturelles, mais aussi d'éveil au langage. Ces animations sont un formidable outil de construction de l'imaginaire. L'animatrice de PointCulture a bien compris (comme le disait

Rabelais) que les enfants sont des « feux à allumer et non des vases à remplir ».

On est loin ici d'un spectacle théâtral, l'artiste animateur se met au service de la musique ou de la culture. Il se situe dans un espace de médiation et non d'apprentissage du savoir. L'enfant et l'adulte qui l'accompagne trouvent leur place dans cet espace. La musique et sa découverte se trouvent au centre. Elles occupent le devant de la scène. Ces animations sont affaire de relation, de lien. Chacun s'y découvre sous un autre jour. L'adulte est étonné de voir un enfant si petit montrer autant d'intérêt, l'enfant se réjouit du moment et en redemande et l'animatrice s'émerveille à chaque séance de constater l'évolution des bambins.

PARCOURS

Tatiana pratique la musique depuis l'âge de trois ans. Forte d'un baccalauréat en histoire de l'art et d'un master en gestion culturelle, elle a tout de suite accepté de relever le défi de la médiation vers le jeune public, en proposant ces petits matins musicaux dans le cadre du développement des nouvelles missions des PointCulture. Le succès étant au rendez-vous, les séances se multiplient. La jeune femme explique qu'étant elle-même jeune maman, les parents y voient une légitimation, pour peu que cela soit nécessaire. Et puis, pas question de proposer toujours les mêmes activités. S'il existe bien des rituels qui reviennent, Tatiana aime tester de nouvelles activités avec beaucoup d'enthousiasme.

DES FORMATIONS DONNÉES AUX BIBLIOTHÉCAIRES...

Depuis peu, Tatiana a eu l'occasion de proposer une formation à destination des bibliothécaires : une formation basée sur le partage et l'échange de pratiques de part et d'autre. Une vraie réussite, le taux de satisfaction des bibliothécaires lors de l'évaluation finale de la formation était très élevé.

UN TAUX DE FRÉQUENTATION IMPORTANT

Inutile ici de se demander si ce genre d'activité fonctionne... les séances, proposées en moyenne une fois par mois, sont à chaque fois complètes ou en passe de l'être. Les habitués sont légion. Parents et enfants reviennent avec plaisir. La participation aux frais est laissée à l'appréciation de chacun. On donne ce qu'on veut. Certains laissent beaucoup, d'autres peu et une minorité rien du tout. En moyenne et par enfant, un parent donne 2,50 €, et ce, pour une durée de 40 minutes.

Et le public qui vient à Louvain-la-Neuve est visiblement un public d'habitués. Des parents, mais aussi des grands-parents, des papas de plus en plus, s'investissent, au plus grand bonheur des bambins qui apprécient visiblement les séances.

L'éveil musical est loin d'être la seule médiation proposée aux tout-petits, un éveil aux arts plastiques l'est également, mais ça, c'est une autre histoire que l'on vous contera prochainement... ●



LE NUMÉRIQUE AMOUREUX DE NOS ÉMOTIONS, AVEC ARTS NOMADES

PAR PIERRE HEMPTINNE

directeur de la médiation culturelle à PointCulture

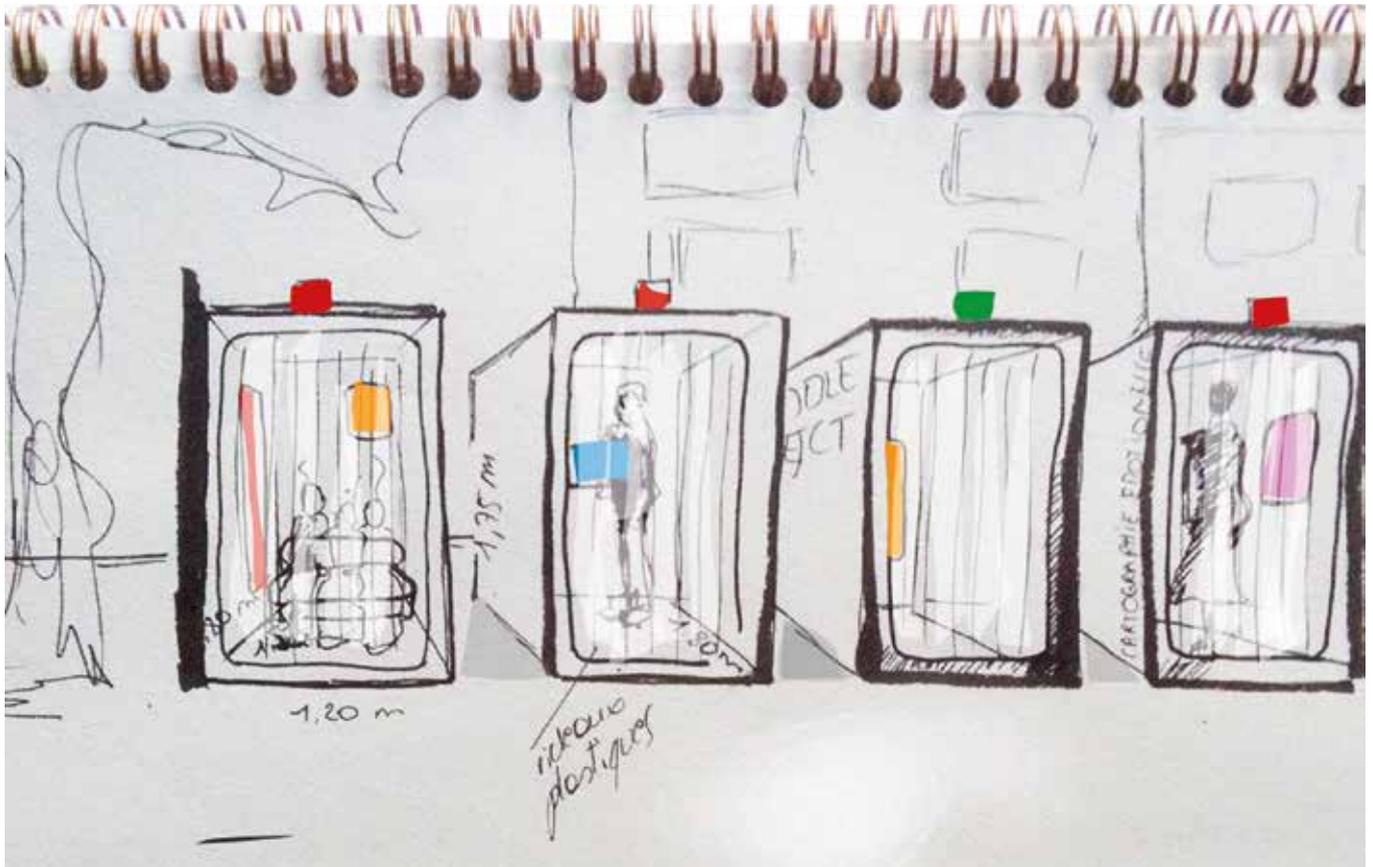
Arts Nomades a bricolé avec amour un agencement hors catégorie qui – cheval de Troie bricolé dans le cheval de Troie numérique – s’infiltré au cœur de la marchandisation des émotions. Un outil multifacette idéal pour repenser la médiation culturelle à l’ère numérique et réinventer ses modes d’intervention.

C'est à la campagne, à Bois-de-Lessines, que germent les projets de la compagnie Arts Nomades. La maison ancienne est un mix entre tanière confortable, chaleureuse, lieu d'étude connecté au monde, laboratoire des perceptions de soi et du monde, incubateur de formes artistiques de résistance et observatoire de l'environnement naturel. La charnière entre vie privée et vie publique ainsi que la ligne de démarcation entre vie des limbes et vie hyper créative sont au cœur de l'habitation. Ce que le numérique produit comme perturbation de ces repères importants de l'identité du sensible se traduit ici en sismographie aussitôt étudiée, décortiquée en esquisses d'écriture, de couleurs, de sons, de mouvement, de mots. Dans la cour, le bus équipé pour la vie itinérante hiverne sous sa bâche. La roulotte réservée aux représentations de théâtre d'objets – *Agence des mythologies parallèles* – attend de reprendre la route. Ce sont des références incarnées, à des modes d'existence engagés dans d'autres formes d'interconnexion aux vivants que simplement technologiques et à distance.

LES IMPACTS SOCIÉTAUX D'INTERNET

Ce n'est pas par effet de mode que France Everard et Andreas Christou se sont intéressés aux impacts sociaux d'Internet et des réseaux sociaux.

La première impulsion correspond au décalage intergénérationnel qu'instaure la poussée numérique : à un moment donné, il est plus que nécessaire de s'intéresser aux pratiques et écrans qui court-circuitent l'attention entre enfants et parents. C'est plus précisément après avoir expérimenté dans le concret, dans la vie de tous les jours, à quel point ces interfaces pouvaient générer des pratiques destructrices auprès des adolescents, via des contextes de percussion. Le harcèlement par les réseaux sociaux ne cesse jamais, il s'effectue jour et nuit, il est intrusif, immersif. C'est la version la plus négative qui soit de la manière dont le numérique enveloppe de plus en plus chaque instant de vie d'innombrables vies d'individus de tous âges. France et Andreas font rapidement le constat de l'impuissance de l'encadrement éducatif pour pallier ces dérives. Il y a donc, face à une technologie qui colonise l'intime, déperdition des fonctions sociales de la médiation. Arts Nomades entreprend alors l'élaboration d'un outil aux vertus à la fois préventives, éducatives et réparatrices, capable aussi de stimuler des subjectivités plus attentives aux enjeux du numérique. La parade, évidemment, sollicitera les ressources plurielles de l'art et la médiation. Du reste, France s'étonne : « Il y a finalement peu d'artistes qui s'emparent de ces problématiques, il y a très peu d'écriture théâtrale sur ces questions. » Commence alors une longue recherche, déterminée et à tâtons. Il faut se documenter, lire, écouter, assimiler des informations,



Croquis de scénographie des Arts nomades - photo : France Everard

les recouper. Puis produire des essais, des brouillons. Comme on trouve rarement seul, c'est lors d'un workshop de 10 jours à La Bellone que va se produire l'étincelle décisive. Le thème de l'atelier est de bon augure : « théâtre intime et espace public ». Pour conclure le workshop, les participants doivent élaborer un exercice en rue et en profitent pour interpeller les passants sur ces phénomènes de harcèlement sur les réseaux sociaux. C'est la première cellule, déjà baptisée *NoodleBrain*, de ce qui va croître tout au long de cinq années, trois de recherches, d'expériences, et deux plus spécifiquement dédiées à l'écriture, la production. C'est important de souligner le temps qu'il faut pour bien faire les choses dans un monde où l'éloge constant de la vitesse n'a d'autres fins que d'éliminer les temps de réflexion, de délibération, de controverse qui contrarient le mouvement de marchandisation des émotions. Dans ce cheminement créatif et ses multiples phases, Arts Nomades tisse un réseau d'interactions avec plu-

sieurs autres opérateurs culturels non marchands, soucieux de favoriser la dimension collective. Ainsi, les soutiens des centres culturels de Lessines et d'Ath donnent accès à des espaces de répétition, garantissent un minimum de représentations du produit final.

LA CAPTATION DES ÉMOTIONS À DES FINS DE MARCHANDISATION

La première cellule de *NoodleBrain* prolifère et modifie aussi sa nature. La problématique s'étend bien au-delà des phénomènes de harcèlement. Andreas : « Du fait de cette disponibilité constante induite par le numérique, de l'accessibilité permanente et de la possibilité de l'anonymat, ce qui se met en place est bien plus que quelques cas de harcèlement, mais une lame de fond qui modifie profondément nos comportements. » La question abordée est bien la captation des émotions, à même le système nerveux, à des fins de mar-

chandisation. La manière de plonger les personnes dans cette problématique devrait particulièrement intéresser tous les opérateurs culturels : elles sont mises à l'isolement, dans des cabines, confrontées à des questionnaires et à des créations artistiques en temps réel, de manière à cartographier leur sensibilité et à leur vendre ce qui leur convient le mieux. Soit un bon reflet de la manière dont opère la vaste pieuvre algorithmique de recommandation culturelle, et tout le contraire de ce que sont censés effectuer les médiateurs culturels non marchands dans le corps social, soit une socialisation individuelle et collective via la confrontation aux biens esthétiques. C'est ce que Yves Citton, dans son livre *Médiarchie*¹, décrit comme la *désintermédiation*, à savoir le contournement, par les outils de recommandation numérique, du rôle de médiation culturelle dévolu à la puissance publique. Théoriser cette situation est indispensable pour lui opposer des réponses créatives, génératrices de possibles, et c'est ainsi que ▶

► vient à nous *NoodleBrain*, dispositif pour expérimenter, « dans sa chair », ce qui est en train de se passer. Est-ce du théâtre ? Oui, mais pas que. La forme est hybride, elle s'inscrit dans une pulsion foraine, inclut des interventions de comédiens et comédiennes, reproduit l'atelier d'artiste où se créent des images (arts plastiques), évoque l'histoire des charlatans ambulants, fait appel aux ressources du théâtre action et théâtre d'objets, détourne des technologies scientifiques, joue avec l'environnement où il s'implante (une école, une place publique, un centre culturel) et, surtout, ne devient spectacle que si des citoyen-ne-s le traversent. Andreas : « On n'est pas dans un théâtre avec un quatrième mur, même si ça peut nous intéresser aussi, mais ce que nous cherchons surtout est le contact direct, l'interaction, c'est le passage de gens à travers le dispositif qui fait qu'il y a représentation. » Le terme adéquat, choisi en connaissance de cause par France et Andreas, est donc « dispositif ». La filiation avec ce que Foucault définit ainsi n'est pas usurpée et c'est son hétérogénéité, les relations évolutives entre les différents éléments qui permettent, précisément, de mieux cerner la « boîte noire » du numérique, le propre du dispositif étant de faire intervenir autant « du dit que du non-dit » (Foucault) dans une dynamique qui en révèle les modes opératoires à travers les corps sensibles.

La plasticité du processus *NoodleBrain* est un atout pour coller à la vitesse du numérique et sa stratégie de rendre obsolète tout ce qui freine sa marchandisation du sensible, notamment, en bloc, les services publics. Si le dispositif se présente comme la proposition d'un produit scientifique pour mieux connaître vos émotions et mieux les satisfaire rationnellement, il faut bien, à la fin, révéler la supercherie. La fin, la « chute » comme on dit ailleurs, a souvent été révisée, modifiée, de même que d'autres éléments qui font cheminer dans le dispositif. France : « La technologie évolue tellement vite que le temps d'écrire, de façon documentée, quelque chose dessus, ça risque d'être déjà dépassé. C'est l'effet de ce qu'on

appelle la disruption. Les formes artistiques plus souples, évolutives, telles qu'on les pratique, à partir d'une base stable, permettent de mieux accompagner, de mieux répondre aux effets de cette vitesse. »

ARTS NOMADES : LES ATOUS DU MARKETING MAIS DANS UN BUT ÉDUCATIF

Les deux protagonistes d'Arts Nomades sont des défroqués du marketing ! Ils ont vécu de l'intérieur toute la dramaturgie du consumérisme et sa force cynique d'inculcation de croyances. Ils savent d'autant mieux en démonter les mécanismes de formatage des comportements et les mettre à l'épreuve dans des exercices collectifs. Cela leur donne des atouts aussi pour élaborer tout l'encadrement explicatif et pédagogique de leurs projets. Les informations sur leur site Internet sont utiles, explicites, fiables. Les livrets éducatifs sont des aides précieuses pour structurer une médiation thématique. C'est leur connaissance intime de l'adversaire, si je puis dire, qui fait que *NoodleBrain* s'inscrit dans une logique globale. De même qu'il est vain de caractériser le numérique comme entité isolée, coupée du reste, Arts Nomades étudie la problématique comportementale de façon transversale, en référence à bien d'autres moments caractéristiques de la vie contemporaine. Si le numérique exerce une telle influence sur les jeunes, c'est en activant des mécanismes qui ne sont pas que liés au numérique, par exemple la psychologie de l'assujettissement, tout ce qui peut prendre une ascendance irrationnelle. Le dispositif « Propagande » permet d'aborder ces questions à l'école. Pour les 20 ans de Culture & Démocratie, Arts Nomades avait mis en place un dispositif interpellant sur ce que cela change d'avoir une politique culturelle émanant de la puissance publique ou, au contraire, tributaire de sponsors commerciaux. Les réponses étaient très révélatrices quant à la conscience fragile des enjeux ! Si les dispositifs d'Arts Nomades s'adressent à des publics allant de la cinquième et

sixième primaire aux personnes de 70 ans et plus, ils se prêtent aussi à une utilisation formatrice et critique pour les opérateurs culturels eux-mêmes. Leur usage est multifacette. France : « Ce qui interpelle aussi est de constater que les pratiques de la marchandisation par le numérique sont de plus en plus utilisées par le secteur culturel lui-même, pour essayer de toucher des publics, dans les stratégies de fichiers et de communication, notamment. »

La Concertation ASBL, Action culturelle bruxelloise, a souvent organisé des « représentations » de *NoodleBrain*. Voici ce qu'en disent Lapo Bettarini et Catherine Dauvister : « *NoodleBrain* met en lumière deux choses principales qui sont pour nous deux axes de travail importants dans notre secteur : la réappropriation des lieux publics, qui permet notamment des liens directs et privilégiés avec les habitants de Bruxelles, et l'enrichissement du sens critique en matière de numérique. Les activités socioculturelles et artistiques “hors-les-murs” sont avant tout une opportunité de promouvoir des actions davantage adaptées à la culture pour tous au cœur de l'espace public, à entendre comme société civile. Le travail de terrain permet de redonner la parole, qu'on ait ou non des connaissances sur certain(s) sujet(s). Dans ce sens, le simple fait de proposer des activités gratuites “hors-les-murs” diminue déjà certaines barrières que peuvent rencontrer les citoyens bruxellois pour avoir accès aux arts et à la culture. De plus, les notions numériques telles que la tyrannie de la visibilité, la marchandisation des émotions, la gestion des données à caractère privé sont mises en débat lors de moments de discussions et d'échanges entre les artistes de la compagnie et les publics ayant préalablement participé au dispositif *NoodleBrain*. » Faites tourner, comme on dit ! ●

SITE :

<http://www.artsnomades.be>

Note

1/ Yves Citton, *Médiarchie*, Seuil, 2017.

COLLOQUES PILEn ET BIBLIOTHÈQUE CHIROUX : INNOVATION, MÉDIATION, TIERS-LIEU EN BIBLIOTHÈQUE

PAR CLOTILDE CANTAMESSA

chargée de communication et programmation au sein du PILEn

En novembre dernier, deux colloques étaient proposés par le PILEn et la bibliothèque Chiroux de la province de Liège. Si l'un portait davantage sur les innovations dans le monde du livre, et l'autre sur l'appropriation citoyenne du futur pôle culturel de Bavière, ils avaient tous deux en commun de s'interroger sur les mutations que connaît actuellement le métier de bibliothécaire.

LE LIVRE, LABORATOIRE D'INNOVATION(S) ?

Depuis sa création en 2012, le PILEn¹ organise annuellement une journée de réflexion interprofessionnelle. Après le prêt numérique en bibliothèque en 2014, la place centrale du lecteur en 2015 et le format EPUB² en 2016, c'est l'innovation qui s'est imposée comme thématique pour le colloque du 21 novembre 2017, qui s'est tenu au sein de l'incubateur Greenbizz³ à Bruxelles en présence d'une centaine d'auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, développeurs, représentants de la FWB, ainsi que des professionnels de secteurs voisins comme l'audiovisuel⁴.

Après une introduction de Julie Guillemot, présidente de l'Apprimerie⁵, qui a retracé la place de l'innovation dans le secteur du livre, cette journée de réflexion interprofessionnelle a débuté avec une première table ronde modérée par Benoît Dubois, président de l'ADEB⁶. Stéphanie Michaux, responsable des relations internationales avec les éditeurs à Bookchoice⁷, Nicolas



Rodelet, responsable du Labo de l'édition⁸, Nina Stavisky, directrice commerciale de leslibraires.fr⁹, Paola Stévenne, présidente du Comité belge de la Scam¹⁰ et Bénédicte Dochain, directrice bibliothécaire de la bibliothèque Chiroux ont échangé sur les innovations au sein de la chaîne du livre, en soulignant le développement de nouvelles méthodes de travail et en concluant sur la place centrale de la médiation auprès du public. La seconde table ronde s'est ensuite focalisée sur les multiples déploiements

du livre sur d'autres supports : audiovisuel, jeu, audio, réalité virtuelle... En effet, le livre innove de plus en plus, comme l'a montré cette discussion modérée par Louis Wiart, professeur en sciences de l'information et de la communication à l'ULB¹¹, avec Sylvie Vassallo, directrice du SLPJ¹² et à l'initiative de Transbook¹³, Laurent Grumiaux, du R/O Institute¹⁴ et directeur de Fishing Cactus¹⁵, Julien Aubert, CEO de Bigger Than Fiction¹⁶, Marine Baudoin, responsable des contenus chez Lunii¹⁷ et Christl Lidl, artiste numérique¹⁸.

Le reste de la journée s'est articulé entre séances de pitch, visites sur le showcase¹⁹ mettant en scène des projets innovants, parfois à l'état de simples prototypes, et discussions thématiques :

- la place croissante du son dans le monde du livre, avec Stéphanie Michaux, Paola Stévenne et Thomas Pineau, fondateur d'Audio Picture²⁰ ;
- les dialogues entre livre et jeu vidéo, avec Laurent Grumiaux, Julien Aubert et Laurent Toulouse, développeur du jeu *Miniature*²¹ ;
- le livre dans les mutations en cours du secteur muséal et patrimonial avec Sofiane Laghouati, chargé de recherche et conservateur attaché à la réserve précieuse du musée royal de Mariemont²², Charlotte Vahsen, co-coordinatrice de MuseomixBE²³, et Daniel Vander Gucht, président des éditions de La Lettre Volée²⁴ et président d'Espace Livres et Création²⁵ ;
- le financement d'un projet innovant, avec Nicolas Rodelet et Virginie Civrais, directrice du fonds St'art²⁶.

► CULTURE, NUMÉRIQUE, TERRITOIRE : UNE APPROPRIATION CITOYENNE

Quelques jours plus tard, le 24 novembre, se déroulait à Liège le colloque *Culture, numérique, territoire : une appropriation citoyenne*, organisé par la bibliothèque Chiroux sur le site de l'ancien hôpital Bavière. Paul-Émile Mottard, député provincial-président, était présent pour lancer la journée et ainsi exposer les enjeux et objectifs du projet Bavière et les concepts-clés de la question de la culture comme structure d'un territoire.

Les travaux d'aménagement du futur pôle Bavière débiteront en 2018 pour devenir à la fois un centre de création, d'expérimentation et de transmission, sur ce terrain en friche depuis 30 ans. Dynamisation du quartier Outre-Meuse, arrivée de nouveaux acteurs culturels, économiques, technologiques et pédagogiques, évolution du maillage associatif, proximité de certains services au public, réaménagement du territoire, autant d'enjeux qu'annonce ce projet soutenu par la ville de Liège, la Province et Bavière Développement. Ce pôle créatif de 15 000 m² répartis sur cinq niveaux, dont l'inauguration est prévue en 2022, sera articulé autour de trois axes : un centre de ressources, une pépinière d'entreprises et un « exploratoire des possibles »²⁷. La nouvelle bibliothèque Chiroux sera intégrée à ce centre culturel et créatif en tant que centre de ressources, ce qui soulève des questions de réorganisation du travail au niveau structurel, mais également au niveau du travail avec les deux nouveaux secteurs que sont la pépinière des entreprises et l'observatoire des possibles.

Au cours de la journée, différents projets similaires au nouveau pôle culturel et créatif Bavière ont été présentés, permettant, par comparaison, aux participants de mieux comprendre ses enjeux et objectifs, et ce dans un contexte d'inégalité d'accès au numérique (la « fracture numérique ») très justement mis en lumière par Claudy Lebreton, auteur du rapport *Les territoires numériques de la France de*



demain (2013). Ainsi, Julien Roche a présenté LILLIAD, Learning Center Innovation de l'université de Lille²⁸, lieu dans lequel cohabitent un pôle événementiel, un lieu de valorisation de la recherche et de l'innovation, des espaces d'étude et une bibliothèque augmentée.

Alexandre Simonet a parlé de Labo², laboratoire des usages de Carré d'Art bibliothèque de Nîmes²⁹, et rendu compte de projets et d'approches créatives menés auprès des publics et des artistes numériques dont l'un des objectifs est le partage des innovations sur le territoire.

Il a également été question de l'association PiNG³⁰ basée à Nantes et présentée par Mona Jamois et Julien Bellanger. Cette association travaille depuis 2004 autour de l'accessibilité et de la compréhension des enjeux de l'environnement numérique.

Comme lors de la journée du PILEn, la notion d'innovation et la place du jeu vidéo ont été abordées. Nicolas Castelain a ainsi évoqué le projet innovant Story Tech Link, qui aura pour objectif d'accompagner les créateurs de nouvelles narrations numériques dans la réflexion, le développement et l'expérimentation de leur projet. Enfin, Björn-Olav Dozo a clôturé la journée en présentant le Digital Lab³¹, espace d'expérimentations en matière de jeux

vidéo mis à disposition de chercheurs de l'université de Liège par la Province et qui sera intégré et ouvert au grand public dans le futur pôle de développement créatif et culturel de Bavière. Notons que la question de la reconversion des friches industrielles en pôles culturels et/ou pépinières d'entreprises a été abordée grâce aux présentations des modèles français de Curry Vavart³² et de Plateau urbain³³, ainsi que l'association belge Le comptoir des ressources créatives³⁴.

LES BIBLIOTHÈQUES, LIEU DE MÉDIATION ET D'ACCÈS AU NUMÉRIQUE

L'arrivée du numérique a provoqué une inquiétude générale dans la chaîne du livre quant à la disparition des métiers. L'attention s'est ainsi portée sur la survivance des métiers et de leur évolution. La création en 2012 du PILEn pour l'accompagnement des professionnels du livre dans les mutations technologiques en cours en est un des témoins. L'arrivée du numérique n'a cependant pas eu l'effet escompté, la révolution du tout numérique ne s'est en effet pas réalisée. Sans disparaître, les métiers du livre ont évolué, chacun dans leurs spécificités, et l'arrivée de nouveaux profils de métiers sont apparus. Du côté

des bibliothèques, ces changements ont demandé un accompagnement professionnel important, par la formation des acteurs de terrain. Bénédicte Dochain, directrice de la bibliothèque Chiroux, estime que « l'accompagnement au numérique se fait au sein des équipes de professionnels qui sont parfois réticentes à l'avènement de ces technologies, ces dernières pouvant chambouler la dynamique interne d'une organisation »³⁵. La formation continue des professionnels fait ses preuves et n'est plus à questionner.

On remarque cependant la nécessité de la médiation vis-à-vis du public. L'acculturation du public au numérique est nécessaire au développement et à l'évolution du secteur du livre, évolution salubre pour le secteur, notamment face aux GAFAM³⁶. Les bibliothèques doivent se redéfinir en lieux de formation ou en centres de ressources techniques, où le bibliothécaire guide l'utilisateur et réduit la fracture numérique d'une partie de la population, fossé générationnel, social et culturel.

COMMENT RENFORCER LA FONCTION DE MÉDIATION DES BIBLIOTHÈQUES ?

La formation des professionnels pour accompagner les usagers et les guider dans l'usage des nouvelles technologies est une première étape. S'ensuit la médiation numérique effective vis-à-vis des usagers. Elle peut prendre différentes formes, comme la proposition de formations techniques (basiques et avancées) pour les usagers, l'accompagnement par le personnel *in situ*, l'autoformation à partir de plateformes comme vodeclac.com et la mise en place d'un espace de lecture numérique et nouvelles écritures.

Petit à petit, les usagers envisagent la bibliothèque comme lieu d'emprunt de livres, mais également comme lieu de formation, d'espace de travail et d'accès au matériel. Devenue tiers-lieu, qui se situe entre lieu de travail et domicile, la bibliothèque permet à l'utilisateur d'améliorer ses compétences de lecteur, d'expérimenter les nouvelles écritures



et d'appréhender au mieux les nouvelles technologies, comme l'illustre l'exemple du Labo² de Nîmes. Dans ce sens, l'intégration de l'interdisciplinarité au sein des structures transforme les bibliothèques en incubateur de créations et d'innovations, où l'utilisateur a le loisir de les découvrir et de se les approprier. Ce rapprochement entre le secteur marchand et non marchand est une tendance qui a l'avantage de confronter les innovations auprès des usagers, de les tester et également de permettre l'accès de l'utilisateur aux nouvelles technologies et au potentiel créatif de ces dernières. Cette synergie est salubre pour le secteur du livre. Dans cette optique, le futur pôle Bavière sera un espace qui mettra en lien la bibliothèque (appelée centre de ressources), l'exploratoire des possibles et la pépinière d'entreprises.

CONCLUSION

Ce que l'on peut retenir de ces deux colloques est l'importance de la formation et de la médiation des professionnels vis-à-vis du public. Impérative pour réduire la fracture numérique, cette médiation numérique sera génératrice d'un public averti, qui devient donc potentiellement consommateur de nouvelles créations numériques. Enrichie par son rapprochement avec le secteur marchand, la bibliothèque devient un véritable lieu d'expérimentation des nouvelles écritures, catalyseur d'innovation et de création sur son territoire. ●

Notes

- 1/ Partenariat interprofessionnel du livre et de l'édition numérique. Subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles, le PILEn a pour mission d'accompagner les professionnels du livre dans les évolutions du secteur en proposant des formations, animations et une veille sur le livre numérique (www.futursdulivre.be).
- 2/ Format de livre numérique proposé par l'IDPF.
- 3/ Incubateur d'entreprises durables (www.greenbizz.brussels).
- 4/ Retrouvez le compte-rendu d'Iris Thunus sur www.lettresnumeriques.be et les captations audio de ces discussions sur le site www.futursdulivre.be.
- 5/ Maison d'édition d'ouvrages numériques interactifs (www.lapprimerie.com).
- 6/ Association des éditeurs belges (www.adeb.be).
- 7/ Entreprise qui propose mensuellement des livres audio (www.bookchoice.com).
- 8/ Plateforme d'innovation dédiée à l'édition, aux médias et au transmédia (labodeledition.parisandco.paris).
- 9/ Outil de vente en ligne de livres papier et de livres numériques.
- 10/ Société de gestion de droits d'auteurs de l'écrit et du documentaire audiovisuel et multimédia (www.scam.be).
- 11/ Louis Wiart a publié récemment *La prescription littéraire en réseaux : enquête dans l'univers numérique*, aux presses de l'Enssib.
- 12/ Salon du livre et de la presse jeunesse.
- 13/ Projet européen pour la transition numérique et l'internationalisation du secteur de l'édition jeunesse (www.transbook.org/fr).
- 14/ Laboratoire de projets transmédia (www.ro.institute).
- 15/ Société de développement de jeux vidéo (www.fishingcactus.com).
- 16/ Entreprise de projets transmédia pour engager les audiences (www.biggerthanfiction.com).
- 17/ Maison d'édition jeunesse innovante (www.lunii.fr).
- 18/ www.lidlchristl.wordpress.com
- 19/ La liste des projets présentés à cette occasion est en ligne sur le site du PILEn (www.futursdulivre.be).
- 20/ Entreprise spécialisée dans les adaptations de BD en format audio (www.audiopicture.fr).
- 21/ Jeu vidéo littéraire (www.chrysoibulle.tumblr.com).
- 22/ www.musee-mariemont.be
- 23/ Museomix organise des marathons culturels et technologiques (www.museomix.be).
- 24/ www.lettrevolee.com
- 25/ www.espace-livres-creation.be
- 26/ Fonds d'investissement pour les entreprises créatives (www.start-invest.be).
- 27/ Laboratoire d'innovations.
- 28/ www.lilliad.univ-lille.fr
- 29/ www.nimes.fr
- 30/ www.pingbase.net
- 31/ www.digitallab.be (site en construction)
- 32/ www.curry-vavart.com
- 33/ www.plateau-urbain.com
- 34/ www.comptoirdesressourcescreatives.be
- 35/ Iris Thunus, « Le livre, laboratoire d'innovation(s) ? » – Retour sur la journée de réflexion interprofessionnelle du PILEn, sur lettresnumeriques.be, mis en ligne le 24 novembre 2017.
- 36/ Acronyme des géants du Web : Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft.

CLAUDE SEMAL :

« JE VEUX RASSEMBLER LES GENS AUTOUR D'ÉMOTIONS PARTAGÉES »

PAR FLAVIE GAUTHIER

journaliste au *Soir*

Toutes les photos : © Claude Semal

L'auteur, compositeur et chanteur belge a sorti une intégrale, *La Totale*, avec une compilation de 40 titres et son nouvel album *Les Marcheurs*. Toujours aussi engagé après 40 ans de carrière, ce militant ex-journaliste foisonne d'idées pour conquérir un nouveau public à la fois sur scène et en musique.

« **J'** ai survécu dans ce *Pays petit* (titre d'une de ses chansons) en pratiquant la poly-culture intensive (chanson, théâtre, cinéma, journalisme, patates). » Voilà comment s'introduit Claude Semal dans le livret distribué avec son intégrale *La Totale*. Né le 6 mars 1954 à Bruxelles, le chanteur a composé ses premières chansons à 15 ans avant de se produire sur scène dans un petit cabaret à côté de la Grand-Place. Vers 20 ans, il arrête tout pour se consacrer au journalisme militant et travaille pour l'hebdomadaire *POUR*. Il se remet à la chanson au début des années 1980 et se tourne vers la scène avec des spectacles musicaux. Il sort son treizième album *Les Marcheurs* au début de l'année 2018.

Faites-vous une référence à Emmanuel Macron avec votre titre *Les Marcheurs* ?

La chanson, au départ, n'est pas partie de là. J'essaie de trouver des sujets dans l'actualité et dans la vie quotidienne qui peuvent m'inspirer. Ça part cette fois des salles de sport et des tapis de gym. Ça me semblait tellement absurde de voir les personnes courir sans avancer. J'ai écrit un texte qui mettait en parallèle cette espèce de sur place solitaire et

le fait que toutes les grandes conquêtes sociales et politiques de l'humanité ont été faites en marchant ensemble. Le clin d'œil à Macron est venu dans un troisième temps.

Vous avez collaboré avec le musicien Gil Mortio pour cet album.

J'ai croisé Gil au FACIR, qui est la Fédération des auteurs compositeurs interprètes réunis. Elle regroupe quelques dizaines de musiciens qui ont décidé de faire reconnaître les différents styles musicaux de chez nous à la fois auprès des médias, des pouvoirs publics et de l'opinion en général. Gil vient plutôt du milieu rock alternatif. J'avais envie que quelqu'un d'une autre génération puisse taper un œil sur ce parcours. Gil semblait être la bonne personne. Il y a pas mal d'humour dans sa pratique. Il a fait le conservatoire de Liège. J'aime bien les personnes avec une intelligence plus universelle de la musique parce que ça leur permet d'aborder les chansons d'une autre manière. Il a fait un super travail. Il a rassemblé autour de lui des musiciens avec lesquels il aime bien travailler. Je me suis rendu compte *a posteriori* que la tonalité de l'album était plutôt sombre. Au niveau des textes, ça parle beaucoup de la fin des choses.



Ce n'était pas la volonté de « clôturer » votre carrière ?

Non, pas du tout. Vous savez, lorsque j'ai commencé à chanter il y a une quarantaine d'années, on était une cinquantaine de chanteurs de ma génération. Il y a eu une hécatombe. Des artistes plus âgés continuent de travailler, je pense à Adamo. Même dans la génération d'en dessous, il y en a plusieurs qui ont arrêté. Philippe Lafontaine, par exemple, n'a plus d'actualité musicale depuis longtemps.

À quoi est-ce dû, à votre avis ?

En Belgique, nous n'avons pas vraiment de système de vedettariat. On est obligé à chaque fois de repartir à zéro. Ça demande une certaine énergie. Paradoxalement, si j'avais dû parier sur moi il y a 40 ans, je n'aurais pas misé 50 centimes. Peut-être que cette existence de mauvaise herbe m'a donné une curiosité particulière.



Music-hall 1989



Est-ce aussi le fait de multiplier les casquettes ?

J'ai toujours pratiqué la polyculture intensive. Les artistes qui m'inspirent, comme Prévert, Boris Vian, étaient des touche-à-tout artistiques. Ils faisaient à la fois de la poésie, de la chanson, du cinéma, etc. C'était aussi une obligation : j'ai commencé à faire des spectacles pour enfants à 18 ans. Je faisais à l'époque de la gravure artistique. À 20 ans, j'ai commencé à faire du journalisme. J'étais secrétaire de rédaction pour l'hebdomadaire *POUR*. Je me suis ensuite tourné vers le cinéma. J'avais un des cinq premiers rôles dans *La Raison du plus faible* de Lucas Belvaux. Ce film était dans la sélection officielle du Festival de Cannes en 2006. Je n'aurais pas imaginé me retrouver là.

La musique a toujours été votre art préféré ?

Pas vraiment. C'est ce que j'ai fait le plus régulièrement sans avoir étudié. La seule chose apprise de façon aca-



Fanfare cramique 1997

démique, c'est le théâtre. On apprenait les bases du métier au départ d'une pédagogie. J'ai quitté l'école un an plus jeune, je me suis tout de suite retrouvé en train de bosser manuellement. À 18 ans, je suis parti gagner ma vie en tant que saltimbanque.

Quel est le point commun entre toutes vos activités, le fil rouge de votre carrière ?

Un mélange d'humour, de mélancolie et d'ironie. Le néologisme « mélancémique » pourrait être inventé pour moi. C'est comme ça depuis le départ. ▶



La Raison du plus faible de Lucas Belvaux, sélection officielle du Festival de Cannes en 2006.

- Je considère mon travail dans la culture comme un moyen de m'adresser aux autres et de faire bouger la société au même titre qu'un travail militant ou journalistique. Mon but : bousculer les esprits, mettre les gens en mouvement, les réunir, les rassembler autour d'émotions partagées. C'est constitutif de toutes les sociétés humaines. Lorsque je suis venu à la vie adulte, je partageais la discothèque et la bibliothèque de mes parents. La culture était donc entre nous un langage commun. Aujourd'hui, j'ai l'impression que le marché culturel s'est morcelé et que chacun vit dans sa tribu, sans trop de curiosité pour ce qui se passe à côté. Je rêve de recréer des passerelles entre les différents genres, notamment avec le rap. Mon titre *Les Marcheurs* pourrait être considéré comme un slam ou un rap. Je retrouve le même rapport à la langue comme vecteur d'expression.

Avez-vous l'impression d'avoir atteint votre objectif ?

Ma victoire fut de trouver des moyens d'action en collaborant avec des théâtres, en faisant des spectacles de chansons à Bruxelles. Chacun de mes spectacles a été vu par au moins 5000 à 10000 personnes. Je suis toujours parvenu à m'adresser au public. J'ai le sentiment que le morcellement musical

tient plus de l'organisation du marché. En 30 ans, il y a eu une concentration de l'industrie du disque incroyable. Avant, en Belgique, il y avait encore une trentaine de firmes de disques et une demi-douzaine de multinationales avec une antenne belge. Aujourd'hui, trois sociétés, la Warner, Universal et Sony, diffusent 80 % de la musique mondiale. Ça veut dire que ces gens-là ont façonné le paysage médiatique à leur sauce. Je ne me suis jamais soucié des modes et des temps, j'ai joué en Belgique sans jamais passer par les antennes nationales. C'est une situation étrange. Ça fait 30 ans que je suis dans le dictionnaire Larousse de la chanson, mais je ne suis pas diffusé dans mon propre pays. Ça fait partie des mystères belgo-belges.

On doit être un des seuls pays au monde qui importe 95 % de ses disques, de ses livres, de sa musique et de ses films. Non seulement parce qu'on vit dans l'ombre tutélaire de la France, mais aussi parce qu'on ne reconnaît pas notre culture. J'ai fait le calcul sur le marché musical autochtone de différents pays : au Québec, sur dix ans du top 10, 60 artistes sur 100 sont Québécois. Si on fait la même chose en Flandre, 30 sont Flamands. En Wallonie et à Bruxelles, il y en a seulement six. Au Japon ou aux États-Unis, les gens n'écoutent

pratiquement que des artistes locaux à 95 %. Ce sont des marchés pratiquement fermés. Pour la plupart des pays européens, c'est 50-50. En Flandre, c'est 30 %, car la culture est le socle autour duquel la politique s'est développée. En Wallonie, on est loin de ce pourcentage. Lorsqu'on se retrouve dans ce genre de communauté, on retourne l'arme contre soi. Puis, on se rend compte que tout le monde en est victime, on se dit que c'est un problème plus profond. Avec le FACIR, on demande une augmentation des quotas d'artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles programmés à la radio. Les quotas sont de 5 % pour les radios privées et de 10 % pour les radios publiques.

Vous interpellez la RTBF avec votre collectif.

Oui, car ce n'est pas la direction qu'ils prennent. Ils ont mis à la tête de ces institutions des gestionnaires et des responsables qui viennent de la télévision française. Ils n'y connaissent rien en culture belge. Il est quand même insensé qu'on soit le seul pays d'Europe où la chaîne qui programme le télé-crochet *The Voice* soit une chaîne publique. Il n'y a aucune création dans cette émission. Et c'est présenté comme le navire amiral de la culture à la télévision publique. Ça a arrêté de m'énerver. On peut changer les choses, mais ça demande une révolution des esprits.

Avez-vous décidé de passer outre ?

On peut comparer la situation culturelle avec l'industrie agroalimentaire. Il y a de plus en plus de gens qui privilégient l'agriculture bio parce que la situation est devenue tellement insupportable que d'autres systèmes se mettent en place. Je pense qu'il se passera la même chose du point de vue culturel. Je suis frappé par le fait que la majorité des artistes de pop-rock aujourd'hui chantent en anglais. La langue véhiculaire ici, c'est le français. En même temps, je sais ce que le jazz et le blues doivent à l'anglais. Fuir le français comme quelque chose de ringard, je ne suis pas sûr que cela participe au développement de notre culture. J'ai cru pendant longtemps que c'était un

problème avec les artistes, mais c'est la société elle-même qui a un souci. Le jour où les Belges voudront régler ça et devenir les sujets de leur propre histoire, la culture suivra.

Quels sont vos projets ?

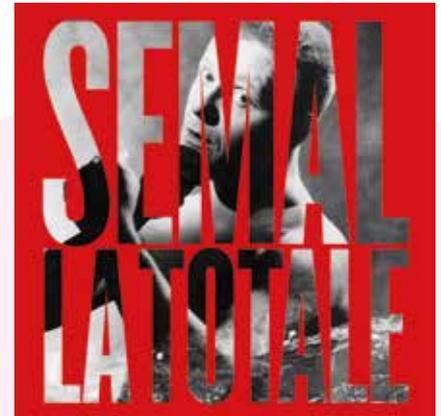
Je prépare une création au Théâtre de Poche pour l'anniversaire de Mai 68. J'ai inventé la notion de « frite-théâtre » en duo avec Michel Carcan pour le spectacle À la frite ! Je faisais tous les soirs des frites. Je commençais ma journée par éplucher mes patates, puis je préparais les cuissons avant de mettre en place le spectacle. On l'a quand même joué 24 fois en Belgique et on espère le reprendre, pourquoi pas en France.

Un de mes autres projets cette année est lié aux problèmes de diffusion de la chanson. Je suis en train d'équiper un autobus qui va s'appeler *Le dernier pour la route*. L'idée est de trouver les spectateurs sur place, dans les différents villages de Wallonie et de Bruxelles. C'est une autre façon de toucher le public et de partager ce qu'on vit. Lorsqu'on propose quelque chose de local, on trouve toujours les personnes intéressées. Un centre culturel, qui n'a déjà pas trop de budget, s'il vous a déjà programmé une ou deux fois ces dernières années, très justement il va faire de la place pour les autres. Le nouveau concept d'autobus-concert va permettre de venir jouer dans ces villages.

J'ai la chance d'être le plus connu des chanteurs inconnus, ou le plus inconnu des chanteurs connus. Ma marge de progression est encore impressionnante. ●



Remise du prix Jacques Douai, Festival de Barjac, 2012



L'INTÉGRALE D'UNE CARRIÈRE BIEN REMPLIE

Claude Semal, la Totale est sorti en novembre 2017 chez Igloo Records. L'intégrale rassemble 40 titres en trois albums, issus des 12 albums de Claude Semal, un livret illustré de 28 pages avec des textes de l'artiste et son nouvel album *Les Marcheurs*. Plusieurs chanteurs et musiciens ont participé à la création de cette intégrale : Romain Didier, Salvatore Adamo, Ivan Tirtiaux, BJ Scott, Tibidi, Jean-Luc Fafchamps, Frank Wuyts et Gil Mortio – qui signe également les arrangements du nouvel album. Le coffret peut se commander au prix de 30,00 € (+ 2,50 € de frais d'envoi pour la Belgique) sur le site personnel de Claude Semal (www.claudesemal.com).

DES CONFÉRENCES GESTICULÉES POUR DÉCRYPTER LA SOCIÉTÉ

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © CC-BY-NC

Depuis peu, des conférences d'un nouveau type se développent en Belgique, montées et présentées par des gesticulants, militant pour différentes causes : féministe, égalitaire (sociale, etc.), droit au logement... Parmi ceux-ci, Fabien Masson, conseiller pédagogique au sein du mouvement Lire et Écrire, basé à Anderlecht.



'Cendrillon fait grève' de Karima Ghailani

À quoi renvoie le concept de conférence gesticulée ?

La conférence gesticulée est avant tout un outil d'éducation permanente, populaire, au croisement du théâtre et de la conférence académique. L'objet gesticulé mêle sous une forme narrative le vécu des gesticulants et des éléments théoriques. La démarche vise à donner des clés de compréhension de la société et à développer l'esprit critique. Ce type de conférence trouve pleinement son sens en étant suivi par un atelier de réflexion et/ou de mise en action, idéalement d'une demi-journée, destiné à approfondir la problématique avec les spectateurs qui le désirent.

Le mouvement a pris racine en France. Quand et par quel biais s'est-il développé chez nous ?

Le concept des conférences gesticulées est né en France sous l'impulsion de Franck Lepage, militant de l'éducation populaire. En 2014, via la coopérative française Scop Le Pavé et le CFS – collectif Formation Société – de Saint-Gilles, une première formation a été proposée en Belgique.

Cette formation a donc débouché sur la création d'un collectif des gesticulants belges ?

À l'issue de l'expérience, les six ou sept groupes de conférences qui s'y sont constitués se sont revus pour continuer la démarche et ont formé un collectif au bout de deux ans. C'est sous l'impulsion de Karima Ghailani, qui avait suivi la formation en France et s'y est investie dans un collectif, que le projet de conférences gesticulées en Belgique a abouti. On développe aussi des liens avec les gesticulants français via des forums, etc., et on en invite ponctuellement, pour l'instant au centre culturel Garcia Lorca. Depuis décembre 2016, nous y produisons une représentation mensuelle. Outre le plaisir de nous retrouver, l'idée est de partager nos réflexions et expériences, de trouver des sujets et la manière de les aborder. Le contenu primant sur la forme. Notre collectif se veut un point de rassemblement des différents gesticulants actifs en Belgique, et vise à collectiviser les représentations et à promouvoir la visibilité de nos actions.

Au sein de Lire et Écrire, vous étiez donc intéressés par une conférence gesticulée autour de l'alphabétisation ?

Oui, sur proposition de mon employeur, j'ai participé à la formation avec une collègue, Victoria Juanis. La formation englobait quatre modules de trois jours répartis sur six mois, et s'est clôturée par un festival à La Venerie. Lire et Écrire est un mouvement d'éducation permanente, et se compose de huit régionales réparties sur la Wallonie, six implantations à Bruxelles, trois coordinations (une wallonne, une bruxelloise et une au niveau de la Fédération Wallonie-Bruxelles). Il est important pour l'association d'avoir une conférence gesticulée. Nous avons également organisé une journée pédagogique en lien avec la thématique de l'alphabétisation, pour remettre du sens dans ces actions.

Certaines conférences tournent plus que d'autres ?

Chaque conférence tourne via son propre réseau et à des rythmes différents depuis environ trois ans. De nou-



'La Recherche, c'est nos oignons' de Barbara Tris

velles se sont constituées suite à deux autres formations données en 2016 : l'une organisée par la Province de Namur, l'autre par le collectif La Volte, basé à Grâce-Hollogne. Victoria et moi, qui étions juste deux à faire vivre le festival du Garcia Lorca, avons proposé aux nouveaux gesticulants qui en étaient issus de se joindre à nous pour développer d'autres projets.

Y a-t-il un format de représentation privilégié, et quels sont les thèmes explorés ?

À la base, aucun format n'est imposé, l'important est que chacun soit mû par un engagement politique. Il s'agit de faire réfléchir le public aux dysfonctionnements de notre société : par exemple, les difficultés liées à l'accès au logement, la mainmise de l'économie sur le service public, d'une médecine masculine sur le corps et la santé de la femme... Différentes thématiques sont abordées. Chaque gesticulant travaille à partir de la

lorgnette de son vécu. L'idée est que les savoirs personnels et académiques sont complémentaires, aucun ne prime sur l'autre. Chacun, de par sa situation, son quotidien, apporte une expertise qui permet de comprendre une situation donnée.

Parmi les gesticulants, l'on trouve peu d'artistes de la scène, mais plutôt des militants de secteurs hétéroclites...

Le profil des gesticulants est très diversifié et, en effet, un très petit nombre est issu des arts de la scène. Dans une conférence gesticulée, on parle beaucoup de soi et, pour les gens qui viennent du théâtre, c'est parfois très compliqué, car les comédiens sont habitués à se cacher derrière un rôle. De même, le jeu scénique et la mise en scène sont très peu travaillés, les décors sont le plus souvent minimalistes. Il faut souligner que, parmi les motivations, faire une conférence de ce type à partir de sa vie, ses frustrations, les injustices ressenties... est très libérateur, ça permet notamment de déculpabiliser par rapport à certaines situations imposées.

FRANCK LEPAGE, MILITANT DE L'ÉDUCATION PERMANENTE

Après avoir suivi une année d'études en politique, puis étudié les langues orientales et le droit, Franck Lepage (Paris, 1954) s'est tourné vers la pédagogie et le théâtre.

Il a ainsi, jusqu'en 2000, été directeur des programmes à la Fédération française des Maisons des jeunes et de la culture et chargé de recherche associé à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire. Il débute les conférences gesticulées en 2006 via un spectacle qui mêle des éléments de son vécu professionnel et des références académiques (en sociologie, etc.), et qui traduit une vision critique du rôle de la culture institutionnelle. En 2007, il cofonde la coopérative d'éducation populaire et de transformation sociale Le Pavé.

Trois ans plus tard, dans une nouvelle conférence gesticulée, il aborde l'enseignement et l'éducation. Le Pavé s'autodissout en décembre 2014, et il cofonde une nouvelle structure d'éducation populaire politique baptisée « L'Ardeur » avec un groupe de conférenciers gesticulants radicaux. Franck Lepage centre désormais son travail sur l'action avec les syndicats, la formation de nouvelles conférences gesticulées et l'édition d'outils militants.

► **Dans votre projet « Tous analphabètes ! », comment cela se traduit-il ?**

Dans notre projet, nous utilisons différents objets pour symboliser des personnes, que l'on fait bouger au fil de la trame. Cette « humanisation » de l'objet permet de davantage toucher les gens. On y traite de l'alphabétisation et des difficultés des associations dans leurs missions et valeurs par rapport aux pouvoirs subsistants, des embûches à la fois du formateur et des personnes en formation... À partir d'anecdotes, de quelques passages joués, voire d'un peu d'humour par rapport à des blocages ou des situations cocasses. Le tout éclairé par des éléments sociologiques comme le rôle de la langue. Dans les conférences, on essaie de tracer un panorama assez large des réalités sociales.



«Tous Analphabètes !» par Victoria Juanis et Fabien Masson

LE FÉMINISME EN SCÈNE

Parmi les thèmes traités lors des conférences gesticulées, la place des femmes dans une société parfois misogyne est abordée de différentes façons par des gesticulantes. Ainsi Catherine Markstein, docteure et fondatrice de Femmes et Santé, pointe dans son spectacle *La place n'était pas vide* le fait que « la pratique médicale s'est toujours assurée, en collusion avec le pouvoir politique et religieux, de la surveillance et du contrôle des différents cycles de vie des femmes et des différents temps de la reproduction. Je parle des expériences et trajectoires de vie de femmes, qui élucident cette histoire de colonisation et de dépossession de leurs savoirs et compétences propres concernant leurs corps, leur santé, leurs sexualités. Dans ma vie de femme et de médecin, poursuit-elle, j'ai été confrontée à une pratique médicale normative et autoritaire et je raconte comment j'ai connu le mouvement pour la santé des femmes, qui a développé une pensée et une pratique déprofessionnalisées, participatives et collectives de la santé ».

Son combat actuel porte sur la réappropriation de ces savoirs et la réinvention d'une culture de transmission en matière de santé entre femmes.

INFOS :

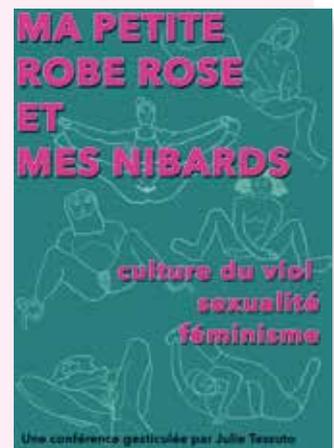
www.femmesetsante.be

De son côté, Julie Tessuto dénonce la culture du viol dans la conférence gesticulée *Ma petite robe rose et mes nibards : culture du viol, sexualité et féminisme*. Elle écrit : « Ça me fatigue parfois d'être une femme. Pas que je veuille changer de sexe, non. Mais j'en ai marre... Marre d'avoir peur de rentrer tard le soir, d'avoir un décolleté trop plongeant, de ne pas jouir assez, de devoir répéter les choses pour être prise au sérieux... Et si nous étions nombreuses dans ce cas ? Et si le problème était sociétal, systémique ? En chanson et en musique (enfin presque...), je déconstruis quelques bribes de la culture patriarcale dans laquelle nous évoluons toutes et tous. La conférence est découpée en deux grands chapitres : I. La culture du viol. II. La domination médicale du corps de la femme. D'un point de vue féministe, j'aborde la question du viol et des violences sexuelles, le conditionnement des femmes (et des hommes dans une moindre mesure) à travers l'éducation et la famille, aussi je parle de sexualité, de plaisir féminin, et de beaucoup d'autres choses encore. »

INFOS :

julie.tessuto@gmail.com -

Prochaine date de conférence : jeudi 8 mars au centre culturel de Leuze-en-Hainaut (www.cultureleuze.be).



À côté du centre culturel Garcia Lorca, où se jouent les productions du collectif ?

Pour l'instant, nous tournons beaucoup dans le réseau socioculturel bruxellois – associations, ONG, centres de jeunes... – et il est un peu difficile d'en sortir. Nous aimerions davantage sortir du réseau militant et nous ouvrir aux centres culturels ou d'autres types de lieux.

Récemment, des représentations ont été programmées au Théâtre national, comment cela s'est-il mis en place ?

En juin dernier, une formation y a eu lieu, à l'issue de laquelle certains participants ont été invités à présenter leur conférence durant trois jours de festival programmé sur place, en décembre. Ce qui a favorisé l'échange avec un public différent. La formation était organisée par les conférenciers gesticulants rassemblés sous le collectif La Volte, et coproduite par le Théâtre national, avec le soutien de Quinoa et de Bruxelles laïque. La Volte produit la conférence « Radical !? », qui tourne beaucoup, et parle de domination : économique, de race, de genre et autres injustices. ●

INFOS :

conferences-gesticulees.be



'A nox choix !' Thomas Prédour et Olivier Vermeulen



'Radical !' de Sébatien Kennes et Amaury Ghijssels

QUAND LES BIBLIOTHÈQUES COURONNENT LES ÉCRIVAINS

PAR FLAVIE GAUTHIER
journaliste

Lorsque l'on parle de récompenses littéraires, on pense tout de suite aux grands prix, le Goncourt, le Renaudot, le Médicis ou le Rossel pour la Belgique. Mais d'autres prix existent pour honorer les œuvres écrites. En Fédération Wallonie-Bruxelles, ils sont décernés par les bibliothèques, comme le prix des bibliothèques de la Ville de Bruxelles, le prix Horizon ou le prix Marcel Thiry.

La saison des prix littéraires s'étend habituellement de septembre à décembre, juste après la rentrée des nouveaux romans francophones. Les mêmes noms d'auteurs reviennent sur les listes des sélectionnés pour les grands prix littéraires français. Les maisons d'édition suivent de près les résultats, car chaque Goncourt ou Renaudot engendre une hausse considérable des ventes en librairie. Aux côtés de ces « Graals » de la littérature, de plus petites récompenses existent. Elles sont décernées par des amoureux des livres, des professionnels de la lecture, des bibliothécaires. En Fédération Wallonie-Bruxelles, plusieurs initiatives ont vu le jour.



Marcel Sel reçoit le prix de la Ville de Bruxelles ©

« UN CHOIX DE BIBLIOTHÉCAIRES » AUX RICHES-CLAIRES

La plus ancienne se nomme le « prix des bibliothèques de la Ville de Bruxelles ». Fondé au départ par la Ville de Bruxelles, puis abandonné, le prix fut rétabli en 1995 par les bibliothèques publiques de la capitale. « J'ai vu ça comme une action de promotion des bibliothèques, explique Marie-Angèle Dehaye, directrice de la bibliothèque des Riches-Claires. Cela nous donnait la possibilité de rappeler à la population que nous avons des collections littéraires importantes et c'était une façon de mettre en valeur nos écrivains. Au départ, le prix était décerné pour les romans ou essais. Nous nous sommes rendu compte qu'il y avait tellement de styles différents qu'il était difficile de les comparer et de les départager. Nous avons préféré nous limiter aux romans. »

Décerné tous les deux ans, le prix va à un écrivain francophone installé en Belgique. Le jury, composé de six bibliothécaires bruxellois, de représentants de la Ville et du monde littéraire, choisit parmi une cinquantaine de romans, publiés durant les 18 mois précédant la date limite de candidature.

En 2017, c'est le blogueur et écrivain Marcel Sel qui a reçu le prix des bibliothèques de la Ville de Bruxelles pour son premier roman *Rosa*, paru aux éditions Onlit. Il raconte l'histoire de sa grand-mère Rosa, immigrée italienne fasciste, résistante et déportée. L'auteur a su se démarquer parmi les cinq finalistes et a remporté le prix ainsi que 2500 euros. « Le jury se réunit quatre fois d'avril à septembre avant la proclamation du lauréat à l'hôtel de ville de Bruxelles, détaille la directrice des Riches-Claires. Cette séance est suivie d'une rencontre en bibliothèque pour le grand public. »

Aucun auteur ne peut recevoir deux fois le prix. François Emmanuel, Raymond Trousson, Xavier Hanotte, Corinne Hoex, Corine Jamar, Armel Job, Isabelle Bielecki, Jacqueline Harpman, Nicole Roland, Vincent Engel, In Koli Jean Bofane sont tous les prédécesseurs de Marcel Sel. Naturellement, tous leurs titres sont disponibles dans les 13 bibliothèques publiques bruxelloises. Qu'est-ce qui distingue cette prime des autres ? D'après Marie-Angèle Dehaye, c'est l'accessibilité du livre lauréat. « C'est un choix de bibliothécaire essentiellement, même si nous avons d'autres représentants dans notre jury. Nous choisissons un roman susceptible de plaire à la majorité des lecteurs des bibliothèques publiques. Il doit répondre à des critères de qualité, de style, tout en restant populaire. »

LE JURY LE PLUS ÉTENDU POUR LE PRIX HORIZON

« Populaire », c'est aussi l'adjectif utilisé par l'écrivain Armel Job pour évoquer le prix Horizon du deuxième roman qu'il préside. « On fait sortir la littérature des cercles habituels. L'aspect démocratique et populaire séduit. » Le prix Horizon n'est pas à proprement parler initié par les bibliothèques, mais plusieurs d'entre elles participent à cette organisation de grande envergure. En effet, le prix Horizon a un jury qui s'étale sur toute la Belgique et en France, dans la région Champagne-Ardenne (Grand Est de son nouveau nom). Au total, 2000 lecteurs participent à la remise du prix 2018, qui récompense le deuxième roman d'un auteur. « La première édition a eu lieu en 2012, se souvient l'auteur luxembourgeois. J'ai eu l'idée du prix à la suite d'une demande du bourgmestre de Marche-en-Famenne. Il souhaitait organiser un événement littéraire dans sa ville. Le but était que le prix se clôture par un festival de rencontres avec les écrivains afin de promouvoir la lecture. »

Pour devenir lecteur membre du jury, il n'y a pas de limite d'âge, ni une demande d'expérience de critique littéraire. Il suffit de faire partie d'un comité de lecteurs inscrit à temps pour recevoir les six livres finalistes sélectionnés par un jury de 12 personnes, composé de libraires, de journalistes et d'écrivains (dont Armel Job). Depuis le mois de décembre, 245 comités se partagent les titres sélectionnés pour cette édition 2018 : *Frère des astres* de Julien Delmaire (Grasset), *Le dernier amour d'Attila Kiss* de Julia Kerninon (Rouergue), *L'ombre sur la lune* d'Agnès Mathieu-Daudé (Gallimard), *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Message (Seuil), *Le Meilleur des amis* de Sean Rose (Actes Sud) et *Majda en août* de Samira Sedira (Rouergue).

Deux critères sont indispensables pour remporter le prix Horizon : il faut que ce soit un deuxième roman et que l'auteur puisse se présenter à la journée de festival pour rencontrer les lecteurs à Marche-en-Famenne. Cette année,



Carte de répartition des comités de lecture 2e Roman à Marche

ce sera le samedi 19 mai. « Ce jour-là, tous les lecteurs viennent voter pour leur ouvrage préféré parmi les six. Les écrivains sont disséminés dans toute la ville pour parler avec les gens. C'est plaisant, à la fois pour les passants et les auteurs, qui discutent dans la même journée avec 300 à 500 personnes. »

Au vu de cette organisation assez lourde, et d'une récompense élevée de 5000 euros, ce prix est remis de manière bisannuelle, comme le prix des bibliothèques de la Ville de Bruxelles. L'engouement dans la région et en France ne cesse de s'accroître. La première édition en 2012 rassemblait 80 comités de lecteurs. Outre les bibliothèques, des corps de métiers se réunissent pour parler littérature : des infirmières, des boulangers, des détenus en prison, etc. « Des personnes avec des points de vue bien différents, insiste le président du prix. De très nombreux comités nous font de bons retours. C'est agréable de se réunir pour ce genre d'événement. Les gens sont impatients de savoir ce que les autres pensent, ils veulent partager leurs idées et les livres

qu'ils ont aimés. Mais le vote final est individuel. » Ce mode d'élection au suffrage universel rend le prix Horizon unique en Belgique. « Je ne connais que le prix des Lycéens qui est comparable dans sa façon de fonctionner. » C'est, en effet, un des seuls jurys de prix aussi représentatif et étendu.

LE PRIX MARCEL THIRY À LIÈGE

À Liège, la bibliothèque Ulysse Capitaine organise le prix Marcel Thiry, fondé par la Ville et l'échevinat de la Culture. « Le prix a été créé en 2000 pour honorer la mémoire du poète Marcel Thiry grâce à la fondation Marcel Thiry léguée à la bibliothèque », précise Monique Smal. La bibliothèque garde dans ses collections, depuis la mort de l'écrivain wallon (1897-1977), les manuscrits de ses œuvres, les archives ainsi que sa correspondance. Ce fonds se compose d'environ 5000 livres et documents. Tous les ans, en son hommage, un auteur domicilié en Belgique est récompensé à hauteur de ▶



Festival 2016 du 2^e roman francophone à Marche ©

- 2 500 euros. Le jury alterne suivant les années entre une œuvre poétique et un roman. « Au départ, le prix était ouvert à toute la francophonie. Nous recevions des romans du Canada. Évidemment, les auteurs n'étaient pas toujours présents pour la remise. »

En 2017, Véronique Daine a été primée pour son recueil de poésie *Extraction de la peur* (éditions L'herbe qui tremble). Comme chaque année, il a été offert lors du Salon des petits éditeurs en décembre à Liège. Le jury du prix Marcel Thiry se compose de dix personnes du monde de la littérature, des universitaires, des romanciers, des poètes et des membres du personnel de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Un appel à candidatures est lancé pour que les maisons d'édition envoient leurs ouvrages. « En général, pour le prix de la poésie, on reçoit une quarantaine de candidats et pour les romans une soixantaine. Nous fonctionnons selon la théorie des dominos pour faire notre choix. C'est-à-dire que nous procédons à un écrémage. Les livres sont répartis par petits groupes de deux personnes. Il ne reste ensuite que cinq derniers finalistes avant d'élire un lauréat. » Comme c'est le cas dans les règlements de tous les prix cités ci-dessus, les titres auto-édités ne peuvent concourir. Le prochain appel pour le prix 2018 concerne les romans publiés en 2017 et se clôtu-

ra en juin. Selon son organisatrice, la principale caractéristique du prix Marcel Thiry est de faire abstraction de la carrière de l'auteur. « Seule l'œuvre importe, ça ne change rien si c'est sa première ou sa dernière en date. Nous prenons en compte uniquement les qualités de l'écrivain et notre coup de cœur. Le prix Marcel Thiry a souvent été considéré comme l'antichambre du prix Rossel, puisqu'il est décerné juste avant. »

RÉCOMPENSER LES PREMIERS ROMANS AVEC LE PRIX JEAN MUNO

Impossible de terminer ce tour des prix organisés par les bibliothèques ou centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles sans évoquer le prix Jean Muno. Celui était décerné de 2001 à 2012, tous les deux ans, par le centre culturel du Brabant wallon, à la première œuvre d'un écrivain belge. L'objectif était de soutenir la création littéraire tout en rendant hommage au romancier et académicien Jean Muno (1924-1988). Financé par la Fédération Wallonie-Bruxelles, le jury saluait les œuvres considérées comme étant des révélations littéraires prometteuses parmi une sélection d'une trentaine de romans et recueils de nouvelles.

Contrairement aux autres prix, l'auteur devait être exclusivement de nationalité belge.

Parmi les lauréats, il y a eu Daniel Soit en 2001 pour son roman *Vent faste* (Castor Astral, collection Escales du Nord), Chantal Deltenre en 2003 avec *La Plus que mère* (éditions Maelström), Grégoire Polet en 2005 pour *Madrid ne dort pas* (Gallimard). In Koli Jean Bofane, déjà récompensé par le prix des bibliothèques de la Ville de Bruxelles, a reçu le prix Jean Muno en 2008 pour son roman *Mathématiques congolaises* (Actes Sud). Enfin, Valérie de Changy est la lauréate en 2012 avec *Fils de Rabelais* (éditions Aden) et Christophe Ghislain fut le dernier auteur primé en 2012 avec *La Colère du rhinocéros* (éditions Belfond). Le prix n'a pas été reconduit par le centre culturel du Brabant wallon, après la sixième édition.

Le point commun entre toutes ces initiatives, qu'elles soient gérées par des jurys populaires ou par des professionnels, est de mettre en avant la littérature belge francophone et de réussir à réunir les amateurs de littérature de manière régulière. Une fois par an ou tous les deux ans, on parle des auteurs et de leurs œuvres en organisant ensuite des rencontres avec le public des bibliothèques. C'est une belle façon d'honorer le patrimoine littéraire du pays tout en mettant en avant la création contemporaine actuelle. ●

PETIT CALENDRIER DES PRIX 2018 :

- 19 mai 2018 : remise du prix Horizon du deuxième roman à Marche-en-Famenne et festival littéraire dans les rues de la ville.
- Mi-juin 2018 : clôture de l'appel à candidatures pour le prix Marcel Thiry ; et novembre 2018 : remise du prix Marcel Thiry.
- La prochaine édition du prix des bibliothèques de la Ville de Bruxelles aura lieu en 2019 pour tous les romans édités depuis le 1^{er} janvier 2018.

POINTCULTURE CHARLEROI :

DANS LE VENTRE DU PALAIS

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Plus tôt que les autres services, le PointCulture de Charleroi a été confronté à la baisse massive des prêts de médias. Il a dû, avant les autres, réinventer son métier.

L'installation de la médiathèque de Charleroi au sein du palais des Beaux-Arts avait permis d'aménager le premier espace fermé du réseau dédié spécifiquement à de nouvelles activités. S'y déroulaient des conférences, des débats, des animations et quelques concerts. Mais très vite, le local apparut inadapté aux groupes à fort volume sonore, avec batterie par exemple. La solution immédiate fut de collaborer avec d'autres acteurs locaux. L'Eden, le centre culturel de Charleroi, fut un des premiers opérateurs culturels à travailler avec la Médiathèque. La transformation de médiathèque en PointCulture accentua la recherche de partenaires. Ainsi, pour la musique rock, ce furent Rockerill et le Vecteur, la plateforme culturelle du bas de la ville, qui accueillirent quelques concerts rock. Cela permettait aux uns de profiter de l'expertise musicale des médiathécaires et aux autres d'avoir une visibilité dans la ville. Mais, le temps passant, de vastes collections de médias n'étaient plus nécessaires pour satisfaire la demande de prêt. Les médias furent envoyés dans une collection centrale accessible sur commande et l'espace dégagé permit l'installation d'une nouvelle scène au cœur des médias. Et ce choix s'est avéré payant : les hauts plafonds permettent l'épanouissement de la musique pour la plus grande satisfaction des musiciens et des publics.



Matt Elliott, concert du 8 novembre 2017, photo Séverine Bailleux

LES BOUTS DE FICELLE D'UNE TERRA INCOGNITA

Du coup, le PointCulture peut assurer sa propre autonomie et la direction demande tout naturellement le rapatriement des concerts dans ses locaux. La première tâche a été de définir une politique de programmation. Après avoir bénéficié de l'aide de l'Eden, du Vecteur et de Rockerill, quelles musiques défendre sans pour autant doubler ce qui existe déjà ? Favoriser la scène locale, comme le fait le PointCulture de Namur ? Les responsables du

PointCulture de Charleroi font un autre choix. Avec l'expérience acquise dans les collaborations avec les autres structures, ils se sont aperçus qu'il existait un public pour des choix aventureux. Plusieurs membres de l'équipe travaillent aussi pour la plateforme MNÓAD. Ainsi, quand ils découvrent dans les collections un musicien qui les intéresse, ils peuvent l'orienter vers MNÓAD, qui ne s'est jamais donné de limites de difficulté ; si le projet est très pointu (noise, free-jazz, rock expérimental) et est perçu comme élitiste par la majorité du public, MNÓAD l'accueillera. Si, par contre, l'audience peut être plus large, ils proposeront à leurs collègues de PointCulture de le recevoir. Et, cerise sur le gâteau, MNÓAD a aussi une activité de microlabel, ce qui lui permet de produire des CD si l'intérêt pour un musicien devient passion. Les choix d'artistes invités sont faits en fonction des goûts et des coups de cœur des membres de l'équipe des médiathécaires. Magda, qui s'occupe des collections de chanson française, proposa ses découvertes : Bertrand Betsch, Midget !, un duo composé de Mocke, un guitariste emblématique de la scène chanson la plus aventureuse et de Claire Vailler, ou Orso Jesenska, défricheur en trois bouts de ficelle d'une *terra incognita* où se croisent haïkus fulgurants et chansons en témoignages concis (*Les Inrocks*). Jérôme, plus amateur de musiques improvisées, de jazz ▶



Everyone is guilty, concert du 8 novembre 2017, photo Séverine Bailleux



Jesus is my son, concert du 8 novembre 2017, photo Séverine Bailleux



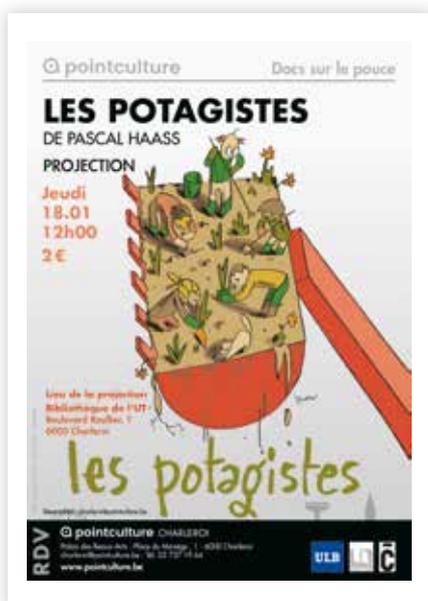
Ken Vandermar et Nate Wooley duo, concert du 4 novembre 2017, photo Séverine Bailleux



Jean D.L. et Cyrille de Haes, concert du 4 novembre 2017, photo Séverine Bailleux

et de folk, invita Ken Vandermark, un saxophoniste de Chicago dont le style de jeu, mélange de composition écrite et d'improvisation, lui permet de naviguer dans toutes les facettes du jazz, du free aux musiques improvisées, et dans des formations noise rock ou de musique expérimentale. Certains concerts s'accompagnent d'une conférence, ainsi Hugues Warin, conseiller jazz à PointCulture, est venu évoquer le légendaire pianiste Thelonious Monk à travers les musiciens qui s'en inspirent (Steve Lacy, Misha Mengelberg ou Marc Ribot). Il a été suivi d'un concert d'Elliott Sharp, une des figures centrales de la musique expérimentale new-yorkaise, qui est venu improviser sur les thèmes de Monk.

Petit à petit, cette saison a creusé son sillon, fait naître un public de curieux, puis d'habitues. Parfois avec des résultats surprenants : ainsi, la majorité des spectateurs du récital d'Elliott Sharp venait d'en dehors de Charleroi, de Bruxelles et Anvers essentiellement. La programmation des musiciens se fait au hasard des rencontres lors de concerts. Les moyens financiers étant réduits, il faut attendre leur passage dans les environs pour les inviter dans une configuration particulière à Charleroi. Cela oblige à une très grande souplesse dans le calendrier. Les grosses tournées sont



Docs sur le pouce, Les Potagistes



Les Petits Matins, Éveil musical



La Musique, ce livre, saison 2017-2018

montées longtemps à l'avance, mais la plupart des musiciens invités sont des nomades qui n'établissent pas leurs déplacements longtemps à l'avance.

DANS LE VENTRE DU PALAIS

Situé dans les profondeurs du bâtiment du palais des Beaux-Arts, PointCulture a évidemment proposé une collaboration à long terme avec la structure qui l'accueille. À l'initiative d'Isabelle Bodson, l'ancienne directrice du PBA, le PointCulture accueillait des conférences dinatoires où un conférencier spécialiste développait la thématique du spectacle du soir. Le public se gavait de paroles et de petits fours sur des sujets variés qui allaient de l'opéra au *Metropolis* de Fritz Lang. Puis, avec le temps, les collaborations ont évolué. À l'occasion de la réouverture de la salle de la Réserve, le palais des Beaux-Arts a sollicité PointCulture Charleroi pour un cycle de conférences autour du jazz et pour des conseils sur la programmation de ce nouveau lieu consacré au jazz. Mais les collaborations ne vont pas toujours dans le même sens. Ainsi, à la demande de PointCulture, le PBA a mis dans sa programmation une soirée du PointCulture qui réunissait une conférence de Pierre Lemarchand, au-

teur d'une récente bibliographie sur Karen Dalton, et le premier concert en Wallonie de la chanteuse folk américaine Itasca.

Être situé dans le palais des Beaux-Arts de Charleroi permet de bénéficier du soutien du personnel d'une importante structure culturelle, mais subit le handicap de sa situation. Contrairement aux PointCulture de l'ULB Ixelles ou de Louvain-la-Neuve qui se situent sur des axes importants de circulation piétonnière, celui de Charleroi est peu visible depuis la rue et ne bénéficie guère d'une zone de passage. D'où l'importance de développer des coopérations qui permettent une autre visibilité dans la ville. Même des musées peuvent s'y associer, comme BPS22 dans le cadre d'activités autour du skateboard (voir les numéros 4 et 6 de *Lectures.Cultures*) ou une série de conférences organisées par Jean-Nicolas en marge de l'exposition *Putain de guerre* du musée des Beaux-Arts.

METTRE EN ÉVIDENCE SON PATRIMOINE MATÉRIEL

Avec la bibliothèque de l'Université du travail, PointCulture Charleroi organise plusieurs séries d'événements

récurrents. La première reprend une activité qui existe déjà dans les PointCulture de Bruxelles centre et de l'ULB, « Docs sur le pouce », qui offre des projections de documentaires sur le temps de midi. La programmation se fait souvent dans le cadre des thématiques de PointCulture (cette année URBN), mais avec, si cela existe, des accents carolorégiens. Ainsi, dernièrement, la bibliothèque UT a diffusé *Les Potagistes* de Pascal Haass et *Avant que les murs tombent* d'Ève Duchemin. Ce dernier documentaire évoque une jeunesse de laissés pour compte, proche de Charleroi, au bord de la chute. Face à cette misère, ces jeunes écrivent du rap comme exutoire et comme nécessité. Tant qu'ils écrivent ensemble, ils ne tomberont pas. La deuxième série, intitulée « La musique, ce livre », est une sorte d'exercice où Stanis Starzinski, responsable du PointCulture de Charleroi, et Étienne Dumonceau, responsable des collections Littérature et Musique à la bibliothèque UT, croisent leur amour et leurs passions pour les mots et les sons. Sont présentés tantôt un musicien, tantôt un courant musical : cela va des sonates pour piano de Beethoven aux chansons emblématiques de Bob Dylan. Chaque mois, Stanis et Étienne viennent présenter et discuter leurs choix, expliquer un ►

- contexte, un contenu et font de multiples propositions de lectures et d'auditions, bref mettent en évidence leur patrimoine matériel.

PHILOSOPHIE

Certaines activités rassemblent un plus grand nombre d'opérateurs. L'exemple remarquable est sans doute la série de « Pop philo ». Un membre de l'équipe a été pris par l'envie de créer un café philosophique. Le premier réflexe a été d'aller rencontrer les gens du Centre d'action laïque (CAL), la bibliothèque UT et la maison du Conte. Une pre-

mière expérience est tentée aux environs de la Saint-Valentin en 2017, avec pour thématique l'érotisme. Quelqu'un suggère un lieu convivial dont le décor en velours rouge cadre bien avec le choix du sujet, un « bistorant », le Guindal. La première expérience est un succès, sauf pour le restaurant, qui doit fermer ses portes peu de temps après. Les différents partenaires décident malgré tout de monter une saison de trois rendez-vous et cherchent un nouveau point de chute. Ce sera la Manufacture urbaine, une brasserie qui, ô hasard, occupe l'ancien local de la Médiathèque, rue de Brabant. Pop philo a abordé en décembre dernier

la gourmandise, et en février, Saint-Valentin oblige, la fidélité. La saison se terminera en juin, sur l'enfance. À chaque fois, un conteur livre quelques récits, un philosophe éclaire le sujet et le public dialogue et pose ses questions. Le PointCulture de Charleroi est bien en veine philosophique, il organise aussi dans ses locaux les « Midis de la philosophie ». Ici, après avoir parlé de la société du spectacle, du pouvoir médiatique et du populisme, les thématiques parleront de l'art d'avoir toujours raison, de la vieillesse, de la bêtise et termineront la saison en se demandant si l'art peut nous aider à vivre. Pour moi, la réponse est oui ! ●

INFOS :

- › **Concert Jonah Parzen-Johnson (USA)** le 20/04/18 de 20 h à 22 h à PointCulture de Charleroi, www.pointculture.be
Musicien singulier, J. Parzen-Johnson vient pour la première fois défendre sa musique en live sur une scène européenne. Originaire de Chicago et basé maintenant à Brooklyn, Parzen-Johnson n'est pas associé à une famille jazz spécifique. Il fait plutôt figure d'électron libre. Depuis 2012, il développe une musique en solo pour sax baryton et synthé analogique. Un projet atypique qui associe certains éléments du jazz contemporain (la respiration circulaire à la Evan Parker) à des facettes électros.
- › **Les Petits Matins** le 17/03 de 10 h à 12 h et le 28/04 de 10 h à 12 h à PointCulture Charleroi
Les Petits Matins, c'est un moment privilégié pour les enfants et leurs parents autour de la musique. Ensemble, ils vont expérimenter un espace sonore. Ici, les bébés jouent ou se laissent porter par des moments musicaux. Un peu plus loin, les plus grands testent, écoutent et entament les prémices d'un dialogue musical.
- › **The Rockerill Art Industry/Charleroi**, www.rockerill.com
- › **L'Eden, centre culturel de Charleroi**, www.eden-charleroi.be
- › **Le Vecteur, plateforme culturelle**, vecteur.be
- › **Palais des Beaux-Arts de Charleroi**, www.pba.be
- › **Bibliothèque de l'Université du travail**, biblio.ut.be/
- › **MNÓAD**, www.mnoad.com/
- › **Bertrand Betsch**, lesimprudences.com
- › **Orso Jesenska**, www.microcultures.fr/fr/profile/view/orso-jesenska
- › **Ken Vandermark**, kenvandermark.com
- › **Elliott Sharp**, www.elliottsharp.com
Le concert de Charleroi est visible sur PointCulture TV, <https://youtu.be/W6n57HIEzgk>
- › **Pop philo : « L'Enfance »**, à La Manufacture urbaine, 2 rue de Brabant, 6000 Charleroi, le 7/06/18 de 20 h à 22 h 30
Une proposition de moments rares où le temps est suspendu au profit de la convivialité, du dialogue et du partage d'idées.
- › **Les Midis de la philosophie** : 30/03/18 de 12 h à 13 h 30 – L'art d'avoir toujours raison ; 27/04/18 de 12 h à 13 h 30 – La vieillesse ; 25/05/18 de 12 h à 13 h 30 – La bêtise, au PointCulture de Charleroi.



Deux photos : Le PointCulture de Charleroi, photo Benoit van Langenhove

MORT, RENDS-MOI COURAGEUX

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Claude Debussy (1862-1918)

Préludes : Livre I, Estampes, Clair de lune, La plus que lente, Élégie. -

Daniel Barenboim (piano). -
DG 479 8741, © 2017.

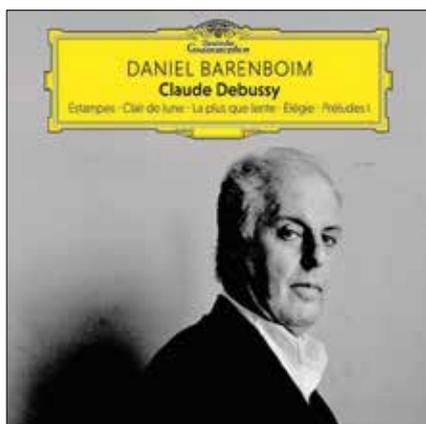
Cette année 2018 verra une pluie d'enregistrements de l'œuvre de Debussy garnir les rayons. Le centenaire de la mort de Claude de France en est la cause. Le pianiste Daniel Barenboim s'y lance à son tour, avec son premier récital entièrement consacré à l'œuvre pour piano. Du temps de sa direction artistique à la tête de l'Orchestre de Paris, Barenboim avait déjà gravé l'essentiel de l'œuvre orchestrale. On s'en doute un peu, pour ce pianiste, Debussy y est plus l'héritier de Chopin et de Liszt que le précurseur de Boulez : un discours fait de visions fragmentées très mobiles, des rubatos, du lyrisme et des basses bien affirmées.

Jean D.L. & Karen Willems

Lyra. -

Luik Records, © 2017.

Fruit de la rencontre entre le Carolorégien Jean De Lacoste, musicien de l'intime et des paysages sonores bruitistes brumeux, et de la percussionniste caméléon gantoise Karen Willems, *Lyra* est un album d'improvisation autour de cinq ambiances faites de mondes sombres et de fantaisies. Dans ce genre d'exercice, la réussite s'obtient avec des musiciens complémentaires qui possèdent un sens ludique développé et, surtout, une immense capacité de fondre leur personnalité au service d'un projet commun. De cette écoute réciproque naissent des plages tantôt construites sur des schémas de propositions et de réponses, tantôt bâties sur la superposition de couches mobiles et diversifiées.



Oneohtrix Point Never

Good Time. Original Motion Picture Soundtrack. - Warp Records, © 2017.

Le film réalisé par Josh et Benny Safdie, *Good Time*, avait fait sensation lors du dernier Festival de Cannes. Pour un récit que l'on pourrait situer entre *À bout de souffle* de Godard et *Le Candide* de Voltaire, les cinéastes ont fait appel à la musique électronique progressive de Daniel Lopatin, alias Oneohtrix Point Never. Plutôt que de livrer en CD une bande-son dévalorisée par l'absence de son contrepoint visuel, le musicien new-yorkais inclut des expérimentations acousmatiques à partir des dialogues du film et recrée un thriller différent du film. Très synthétique dans les influences de ses sonorités rétro, Lopatin mélange les ambiances de Vangelis, Tangerine Dream et Popol Vuh à la grandiloquence de Brad Fiedel (façon *Terminator*) et les coups de boutoir de John Carpenter. Mais sa personnalité est bien présente avec ses jeux sur les densités et son énergie erratique. Le résultat est inégal, mais la fin est sublime. Sur la plage finale, nous retrouvons l'immense Iggy Pop dans une ballade époustouflante, intitulée *The Pure and the Damned*, mélange de chant et de récitation, où il demande : « Mort, rends-moi courageux. » Cette plage, à elle seule, mérite l'achat de l'album.

Valgeir Sigurðsson

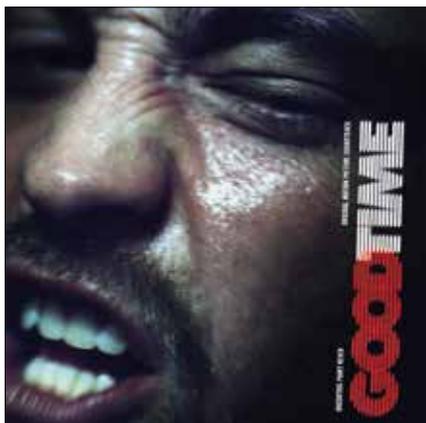
Dissonance. - Bedroom Community, © 2017.

Valgeir Sigurðsson est apparu sur la scène de la pop music comme ingénieur pour sa compatriote Björk dans la musique du *Dancer in the Dark* de Lars von Trier. Cette collaboration se prolongera jusqu'en 2006. Entretiens, il fonde, en 1997, les studios Greenhouse qui verront défiler Nico Muhly, Brian Eno, Sigur Rós, Camille ou le Kronos Quartet. En 2005, il participe à la création du label Bedroom Community, qui accueille son quatrième album, *Dissonance*. Dans son œuvre personnelle, Sigurðsson a toujours cherché à brouiller les frontières entre la musique de chambre orchestrale et les pièces classiques contemporaines qui flirtent avec l'esprit post-ambient. La plage-titre est une déconstruction du 19^e quatuor à cordes KV 465 de Mozart, surnommé *Les dissonances*, où dans une atmosphère angoissée, la musique se déchire en intervalles de secondes. Sigurðsson en reprend une séquence et la déploie dans une épopée musicale de 20 minutes. L'écriture oppose composition orchestrale (jouée par le Reykjavik Sinfonia) à de subtils traitements électroniques. Entre ombre et lumière, allégresse et tristesse ultime, toutes les sensations d'une vie d'homme.

Igor Stravinsky (1882-1971)

Le Sacre du printemps, Chant funèbre op. 5, Feu d'artifice op. 4, Scherzo fantastique op. 3, Le Faune et la Bergère op. 2. - Sophie Koch (soprano), Lucerne Festival Orchestra, Riccardo Chailly (direction). - Decca 483 2562, (P) 2017 & © 2018.

Écho du Festival de Lucerne de l'été dernier, cette parution est surtout l'occasion d'entendre Riccardo Chailly dans ses nouvelles fonctions de directeur de l'orchestre du festival suite au décès de Claudio Abbado. Le programme mélange pilier du répertoire, *Le Sacre du printemps*, pièces de jeunesse de Stravinsky, et surtout un premier enregistrement mondial, *Chant funèbre op. 5*. La partition de cette dernière pièce avait été égarée lors de la révolution de 1917, au grand désappointement du compositeur qui la considérait comme sa meilleure pièce d'avant la période des Ballets russes. Très intelligemment, le chef nous propose une sorte de « chemin vers *L'Oiseau de feu* », où l'on voit Stravinsky digérer l'héritage de Tchaïkovski et de Wagner (*Le Faune et la Bergère*), y ajouter celui de Mendelssohn (*Scherzo fantastique*) et celui de la musique française (*Scherzo et Feu d'artifice*). Mais le morceau attendu, où tout le monde espère mesurer la qualité de l'orchestre, est le *Sacre*. Chailly en propose une version détaillée, féline, nantie de solistes inventifs, riche en couleurs orchestrales. Une vision modérée, à l'opposé des volcans rythmiques en fusion. ●



ÉRIC ET BORIS

AU PAYS DES MERVEILLES

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

rédacteur à PointCulture

Deux cinéastes-artisans bruxellois, Éric Pauwels et Boris Van der Avoort, viennent de sortir deux objets éditoriaux particulièrement riches et soignés qui permettent d'aborder particulièrement bien leur cinéma : le coffret DVD de la *Trilogie de la cabane* pour le premier, le livre-DVD *Le Champ des visions* pour le second. Deux corpus traversés par la question de l'enfance et de l'émerveillement aux choses et au monde.

LA PROMESSE D'UN USAGE DU MONDE

En 2000, après une série de films sur les rites de possession, sur les représentations picturales du martyr de saint Sébastien et sur des chorégraphies d'Anne Teresa De Keersmaeker et Michèle Anne De Mey, Éric Pauwels (né à Anvers en 1953) lance sa *Lettre d'un cinéaste à sa fille* – dont il ne sait peut-être pas qu'il s'agira du premier volet d'un triptyque – par une double vérification de l'enregistrement du son et de l'image (« Ça tourne ! ») et la pression d'un doigt sur la touche « Play » d'un petit lecteur de cassettes. Au son crachotant d'un vieux calypso, un kaléidoscope d'images éclectiques (des fleurs, un chat, un hibou de pierre, une cabane en arrière-cour d'une maison de Bruxelles, etc.), en noir et blanc comme en couleurs, filmées par lui-même ou peintes par Eliza Smierzchalska, aux quatre saisons, sous le soleil éclatant comme sous la neige ou la pluie, entre dans une danse sensuelle.

À la question de sa petite fille de savoir pourquoi il ne faisait pas de films pour elle, de films pour enfants, Éric Pauwels répond en cinéaste, en écrivain et en conteur (« Je t'écris pour te faire un film »), par une lettre cinématographique inventive, délicate

et généreuse. Proposée à la petite Lotte et au spectateur comme un cadeau mystérieux, comme un *potlatch*, celle-ci offre la promesse d'un usage du monde et une initiation douce à la liberté la plus grisante (« Ce que désire toute femme, c'est choisir librement son destin »). Lancé dans le monde sur de beaux rails, le long de beaux chemins de contrebandiers, le film nous prend par la main et nous emmène dans l'Oural, au point d'impact d'une météorite de quatre tonnes entièrement mangée par les habitants d'Okhanski pour ses prétendues vertus aphrodisiaques, ou sur les traces d'Anna, la poupée voyageuse qui écrivait avec la main de Kafka. Dans le film de Pauwels, il y a l'enterrement d'un clown sous une pluie battante, les corps pétrifiés de Pompéi, des dompteurs de tigres et des enluminures au henné, et surtout la récurrence d'un visage, d'un regard lumineux et pénétrant filmé en gros plan (un autre enfant du cinéaste, son fils Gaspard)...

Éric Pauwels articule la pratique de son artisanat (« Je t'écris pour te dire que le cinéma que j'aime, c'est un cinéma d'artisans, de solitaires, de peintres presque. Un cinéma de regard, de pensée, de partage plutôt que le cinéma du pouvoir et du spectacle ») en deux temps : celui du tournage et de la récolte patiente des images et celui du montage

où, dans une sorte de tango (« trois pas en avant, deux pas en arrière ») avec son monteur attiré, Rudi Maerten, les images et les mots (dits par Pauwels lui-même – « Mon cinéma est inimaginable si je n'assume pas ma voix ») se cherchent et finissent par se trouver, en veillant à ce que jamais les uns ne colonisent les autres. Nourri par l'attention portée aux autres, son film accueille avec autant d'hospitalité un boulanger, un gynécologue, un maître-nageur, un étalonneur, un épicier, qu'un peintre d'estampes (Kitagawa Utamaro), un botaniste et explorateur (Joseph de Jussieu), un chevalier de la Table ronde (Gauvain), une mère anonyme ou le chien Puf.

« DES FILMS QUI DISENT AU REVOIR ET DES FILMS QUI DISENT ADIEU »

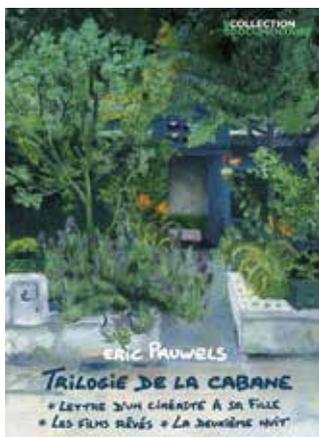
Comme dans les retables de la peinture classique, *Les Films rêvés* (2010), deuxième volet de la *Trilogie de la cabane*, est le « panneau » le plus important, du double de la taille des premier et troisième panneaux qui peuvent se refermer sur lui. D'une durée de trois heures, c'est un film de voyage en chambre – et en rêve – tourné depuis « l'île » que représente la cabane bleue au fond du jardin. Un film tissé comme une toile d'araignée, construit comme un puzzle ou un labyrinthe – où se trouver et se perdre touchent au même plaisir – à partir de souvenirs, d'objets, de coupures de presse, de reproductions de peintures et de gravures, de cartes (postales et géographiques), de photos d'Amérindiens par Edward S. Curtis et le père Martin Gusinde... Pour Pauwels, un film est « un objet étrange lancé vers l'inconnu » et il le met sur les rails, cette fois encore, sous les auspices des quatre éléments, d'un impressionnant bestiaire (tortue, raie, papillon, sauterelle, pigeons et petit chien) et de son ancien professeur, Jean Rouch dont il filme la mort – la tombe à Niamey sur laquelle il va déposer un coquillage cauri – et, surtout, la vie, le sens du partage. Lors d'une rencontre avec le cinéaste Boris Lehman tournée dans le jardin

de Pauwels, Rouch pose sa vision du cinéma. « Ce qu'on va faire est quelque chose qui s'improvise. Et l'improvisation, c'est de pouvoir bouger, se lever, aller voir un insecte. Et tout le reste ? On s'en fout de l'image : elle sera bonne si elle signifie quelque chose. »

Alors que le premier volet de la *Trilogie* était plutôt tendu vers les promesses et la vie future d'une petite fille amenée à devenir une femme, *La Deuxième Nuit* (2016), sa troisième partie, est plutôt tournée vers les réminiscences et le passé, un film en « Je me souviens ». Dans ce film, Éric Pauwels n'est plus le père, mais l'enfant. Faisant référence par son titre à la fois à cette « nuit de la séparation » où l'on enlève le nouveau-né à sa mère et où celui-ci se trouve pour la première fois seul dans le monde, et à cet autre moment, des années plus tard, où à la mort de sa mère, l'enfant devenu adulte revit, d'une autre manière, autrement définitive, cette coupure et cette solitude. Quand Pauwels avait appris la mort de Jean Rouch, son père de cinéma, sa première réaction en raccrochant le téléphone fut de tourner sa caméra vers le ciel ; une douzaine d'années plus tard, à la mort de sa mère adorée, le cinéaste réitère ce geste et, la nuit dans la tente, filme la lune derrière les nuages...

DU NOM DES CHOSES AU CHAMP DES VISIONS

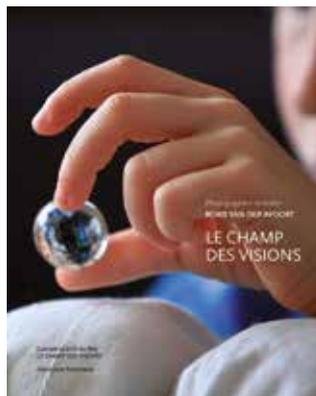
En 2011, après avoir lui aussi mis en cinéma la musique de Steve Reich et la danse d'Anne Teresa De Keersmaeker, et réalisé en 2010 une première série de courts métrages liés aux ritournelles de l'enfance (*Melodies From My Mother's Knees* pour accompagner la musique de l'ensemble Octurn et de Mira Calix en concert), Boris Van der Avoort (né en Belgique en 1967) sort *Le Nom des choses*. Se posant des questions relatives à l'apprentissage du langage en observant sa propre fille, il décide de suivre pendant plusieurs années une pétillante animatrice d'ateliers philosophiques pour enfants. Dans la lignée des bouleversantes émissions de radio de Marguerite Duras avec le petit



Pauwels, *Lettre d'un cinéaste*



Van der Avoort, *Le Champ des visions*



François (sept ans lors de l'enregistrement en 1965), Martine Nolis instaure, dans ces classes d'écoles maternelles et primaires, un fascinant ping-pong de questions et de réponses qui interrogent les liens entre les mots et les choses et entre l'énonciation et la pensée. Juste ponctué de séquences de transition en animation (dessins d'enfants et autres mots et petits papiers), ce film ludique, drôle et profond reste sobre et non démonstratif au niveau de l'image – sans doute pour ne pas perturber par un tournage trop lourd et présent la circulation de la parole entre les enfants. C'est là que cela se passe : dans le rythme d'une pensée (individuelle et collective) qui se cherche, se trouve, fuse, retombe, rebondit – comme un feu d'artifice, ou une balle magique.

À première vue, *Le Champ des visions* (2017), dernier film en date de Boris Van der Avoort, pour lequel il a passé quatre ans à interroger le rapport des hommes aux insectes, n'a pas de lien direct à l'enfance. Et pourtant, le film, qui commence par le plan d'une main d'enfant tenant entre ses doigts une bille de verre au milieu de laquelle est figé un scarabée, s'enracine bel et bien – tant par la fascination que par une

certaine peur et aversion – dans les souvenirs lointains du cinéaste, dans sa période de découverte du monde. « Je n'étais pas un enfant qui prenait les perce-oreilles dans ses mains » est une des premières phrases de la voix off du film. En 15 chapitres, 15 visions (« L'Aptitude à regarder », « L'Aptitude à écouter », « L'Aptitude à patienter »... « Les Maîtres de la Terre », « Ordre et Chaos », « L'Invasion des mouches »...), convoquant la science, les arts, la littérature, les légendes et le sens de l'observation, Sei Shonagon et Witold Gombrowicz, Maurice Maeterlinck et l'entomologiste Jean-Henri Fabre, le film se pose comme une tentative d'épuisement d'un sujet abordé sous ses multiples facettes. Le film ne montre rien que nous n'ayons déjà vu, mais aussi rien que nous n'ayons vu filmé de cette manière-là. En privilégiant une série de dispositifs d'observation clairement énoncés (tables, micros, éclairage, fond noir) plutôt qu'une approche naturaliste en décors réalistes, Van der Avoort a réussi à mettre en scène des images saisissantes d'acteurs microscopiques filmés « en macro », aux délirants costumes, éclatants de lumières chatoyantes sur le fond de scène foncé de leur studio miniature. ●

QUAND LE TRAVAIL DÉRAILLE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*



Le travail est une des préoccupations les plus importantes des citoyens. Peu étonnant, dès lors, que la promesse d'un travail disponible pour le plus grand nombre soit sur toutes les lèvres politiques. Il est vrai que le monde du travail ne se porte pas pour le mieux. Entre l'allongement de la durée des carrières, la précarisation des travailleurs, le chômage de masse, l'explosion du nombre de *burnout* ou l'ubérisation de tous les services, ou encore les expulsions des allocations de chômage, le tableau qui nous est dressé du monde du travail aujourd'hui est loin d'être rose. Le point commun que dégage chacun des ouvrages suivants est le constat que quelque chose cloche dans l'organisation actuelle du travail. Et que les choses ne sont pas près de s'améliorer. Sauf à prendre conscience de la situation et tenter d'y remédier.

LE TRAVAIL, CONDAMNÉ PAR L'INFORMATIQUE ?

On le prédit régulièrement, les robots, les intelligences artificielles et les ordinateurs vont réduire le travail disponible. C'est pour bientôt ? C'est déjà parti, répond Tiffany Blandin. La

journaliste s'est penchée sur les progrès récents de l'intelligence artificielle. Au fil des rencontres humaines avec des (ex-)travailleurs, des créateurs de start-up ou des experts économiques, l'auteure dresse le tableau d'un monde qui n'a pas encore pris conscience du séisme que ne manquera pas de provoquer l'intelligence artificielle sur le marché de l'emploi. Si les travailleurs les moins qualifiés sont déjà parmi les plus touchés par cette automatisation galopante des tâches et le déferlement de cette technologie dans les entreprises, aucun travailleur n'est réellement à l'abri de se voir remplacé par une machine ou un algorithme. Selon les études, entre 9 et 47 % des emplois pourraient disparaître durant les prochaines décennies, alors que nos sociétés sont d'ores et déjà touchées par le chômage de masse.

Qui dit chômage, dit compétition féroce pour décrocher un boulot. Même précaire. Tiffany Blandin dresse le portrait de cette nouvelle classe précaire dite « freelance », qui peuple les espaces de coworking. Créatifs, photographes ou communicants, qui peinent à boucler les fins de mois tout en travaillant à temps plein pour des clients pas toujours très offrants. L'équivalent d'Uber ou Deliveroo. Le

succès de ces plateformes ne semble pas près de s'esouffler, puisqu'on assiste parallèlement à l'essor de microjobs qui demandent, par exemple, de rédiger des commentaires en ligne sur tel ou tel article ou restaurant, ou de photographier des produits dans les rayons de magasins, le tout pour quelques centimes d'euros de rémunération. L'ubérisation extrême. L'auteure apporte toutefois quelques solutions, prônées par les responsables mêmes de cette nouvelle révolution industrielle et numérique : les leaders de la « Silicon Valley ». L'idée – notamment défendue par Elon Musk, créateur de SpaceX ou de Tesla, ou par Mark Zuckerberg, patron de Facebook – d'un revenu universel qui permettrait à chacun de subvenir à ses besoins, qu'il dispose d'un emploi ou non, fait tout doucement son chemin. Il conviendrait ainsi de considérer l'obsolescence du travail plutôt que celle des travailleurs. L'ouvrage est avant tout un signal d'alarme de l'auteure pour que la société prenne conscience de cette révolution en marche et pense le modèle de demain. Et qu'ainsi, le monde politique puisse en faire une priorité, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui. La tendance actuelle, selon

Tiffany Blandin, étant plutôt au détricotage des acquis sociaux et au laisser-faire économique. Et, pendant ce temps, les discours des décideurs politiques semblent tous empreints d'un optimisme béat quant aux progrès de la technologie et au monde qu'elle ne manquera pas de révolutionner.

Les pistes de solutions, pourtant, ne manquent pas, et l'histoire regorge d'exemples d'alternatives. Jean-François Draperi, directeur du centre d'économie sociale au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam), nous livre ainsi les histoires de l'économie sociale et solidaire. Au travers des parcours des pionniers et des initiatives qui ont essaimé dans le monde, l'auteur retrace l'évolution plus large de ce mouvement. Draperi se penche sur l'expérience de Jean-Baptiste Godin, qui crée le « familistère » dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dans l'Aisne, inspiré du phalanstère de Charles Fourier. Une cité collaborative articulée autour de son usine de poêles en fonte et où ont vécu jusqu'à 2000 personnes. Lutte ouvrière inspirée les Lumières à l'origine, le mouvement de l'économie sociale et solidaire a été progressivement défendu par différents acteurs. Ainsi, les consommateurs de part et d'autre de l'Europe se sont mis à rêver d'un mode de consommation alternatif. Puis vint le tour des états du Sud en quête d'émancipation économique. Tous, peu ou prou, ont été rattrapés par le marché. L'ouvrage revient d'ailleurs sur les nombreuses difficultés aux-

quelles ont été confrontées les différentes expériences collaboratives. Notamment sur leur difficulté à transformer à elles seules l'économie mondiale.

Il n'empêche, un peu partout dans nos sociétés, de nouveaux exemples d'économie sociale et solidaire semblent essaimer. L'auteur plaide pour que ces initiatives innovantes allient économie de proximité, économie territoriale et économie participative issue d'Internet. Ces projets, porteurs de valeurs telles que l'action collective, l'égalité entre les personnes et la solidarité, ont le potentiel d'amener la démocratie dans le champ du travail et de faire primer l'intérêt général sur le particulier.

DES TRAVAILLEURS INVISIBLES

Encore faut-il arriver à définir ce qu'est l'intérêt général. Si *Travailler aujourd'hui. Ce que révèle la parole des salariés* ne répond pas à cette question, l'ouvrage a le mérite de donner la parole à ceux que l'on entend et voit trop peu : les travailleurs. Sociologue et formateur dans le centre d'éducation populaire André Génot, Nicolas Latteur a rencontré une cinquantaine de salariés belges entre septembre 2013 et mai 2016. Ce qui frappe d'emblée, c'est la richesse des profils rencontrés : ouvriers, cadres, employés, représentants syndicaux travaillant tant dans le public que le privé ou le non-marchand. L'auteur explique avoir voulu donner la parole aux travailleurs plutôt qu'aux économistes ou aux décideurs

politiques, qui trop souvent sont seuls décideurs de l'évolution du monde du travail. Imposant de ce fait leur vision aux travailleurs. Au travers de ces 44 témoignages, le lecteur réalise rapidement à quel point le travail occupe une place centrale dans la vie du salarié. Qu'il soit vécu comme une souffrance ou non. De nombreux témoins expliquent ainsi leur amour du travail bien fait et leur volonté d'être efficace. Comme cet employé communal qui explique avoir acheté du matériel sur fonds propres afin de pouvoir faire son travail. Mais souvent, cette volonté est mise à mal par l'organisation du travail elle-même. Pour beaucoup d'entre eux, cet excès de contraintes est même contre-productif. Les témoignages illustrent tout aussi bien la difficulté de se défendre collectivement que la crainte de certains de s'engager dans la lutte syndicale à cause d'éventuelles représailles.

Documentaire dans sa forme, l'ouvrage se veut aussi très militant dans son propos et plus particulièrement dans sa conclusion. L'auteur y expose les difficultés de faire entendre la voix des travailleurs face au « discours dominant » qui promeut « l'activation » et « l'employabilité » tout en demandant aux employés de sacrifier toute réflexion dès qu'ils passent la porte du boulot. Plus globalement, c'est la difficulté que peuvent avoir les plus précaires pour faire valoir leurs droits.

S'il leur laisse la parole dans *Les Enchaînés*, c'est surtout dans la peau de ces travailleurs que se glisse Thomas Morel. Deux années pas- ▶



► sées en immersion. Ce jeune journaliste s'est installé quelques mois dans le nord de la France pour se frotter au « vrai » monde du travail. Au gré des intérim et des contrats (jamais plus de trois mois), il deviendra ainsi ouvrier dans une chaîne de confiserie, opérateur téléphonique pour un service après-vente ou encore vendeur en porte-à-porte. Au fil des chapitres, le lecteur découvre avec effarement le quotidien de travailleurs payés au lance-pierres – entre 1 200 et 1 500 euros par mois – contraints de subir des cadences infernales des heures durant et détruisant leur santé à petit feu. Surveillance quasi orwellienne, médecine du travail axée sur la performance plutôt que sur le bien-être, abrutissement, aliénation, etc. Thomas Morel dresse, après avoir collaboré avec cinq entreprises, un portrait au vitriol d'un monde du travail, peu ou pas spécialisé, dans lequel la quantité produite prime sur tout le reste. 140 secondes, c'est finalement très peu lorsque l'on doit, casque téléphonique sur les oreilles, expliquer à un client que « non, on n'a pas accès aux antennes râteaux de la succursale de Béziers parce qu'on travaille dans une centrale d'appel ». Véritable charge contre les effets négatifs du taylorisme, le livre est aussi le reflet d'un isolement toujours plus accentué de ces « collaborateurs » précaires. Ceux-ci n'ont jamais réellement l'occasion de communiquer pendant leur journée de travail. Aussi, ces quelques mois d'immersion ont permis au journaliste de

constater combien il était difficile de lutter collectivement. La participation aux grèves contre la loi El Khomri sur la réforme de la loi du travail lui a par exemple coûté la reconduction de son contrat dans une usine d'assemblage automobile. Heureusement, l'entreprise reste bien souvent un lieu de socialisation incontournable. Mais cela ne va pas sans créer certaines tensions, notamment quant au vivre ensemble et, plus particulièrement, quant au fait religieux.

Denis Maillard, rédacteur en chef de la *Revue politique et parlementaire* et philosophe politique, analyse la place qu'occupe le fait religieux au sein de l'entreprise. Pendant six ans, l'auteur a collaboré avec un cabinet de conseil spécialisé dans la prévention des risques professionnels. À ce titre, il a été amené à rencontrer de nombreux DRH et managers d'entreprise. C'est ainsi qu'il a pris conscience d'un nouveau malaise qui apparaissait de plus en plus fréquemment sur les lieux de travail : les conflits liés à la religion. Selon l'auteur, de plus en plus de gestionnaires des ressources humaines ne savent pas trop comment réagir face à des revendications de la part de leur personnel croyant. Une impression que corroborent les chiffres : en 2016, 65 % des managers d'entreprise se disaient « confrontés à la manifestation de la croyance religieuse ». Un an plus tôt, ils étaient à peine 50 %. C'est en réalité surtout d'islam dont il est question dans l'ouvrage. Notamment de la question du voile, mais aussi

de l'aménagement de lieux de prière, des rapports entre hommes et femmes ou encore de la mise à disposition de repas halal dans les cantines de l'entreprise. Des demandes qui inspirent régulièrement le malaise chez les employeurs, *a fortiori* depuis les vagues d'attentats qui ont touché l'Europe. Mais l'auteur explique surtout l'apparition de ces tensions par la mutation progressive du monde du travail. Selon lui, en effet, la politique d'ouverture de la promotion de la diversité en entreprise a permis aux femmes, aux minorités sexuelles, ethniques ou aux personnes handica-

pées d'accéder au monde de l'entreprise. Le slogan « Venez comme vous êtes », censé valoriser l'individu au sein de son travail, se heurte aujourd'hui au fait que pour un nombre non négligeable de citoyens, la religion est une part entière de l'identité. Là où la foi restait cantonnée à la sphère privée, son expression aujourd'hui devient une affirmation de soi qu'à bien du mal à cacher l'entreprise. L'auteur plaide donc pour une « reconstruction du sens collectif du travail » en opposition à l'individualisation galopante, encore accélérée par la révolution numérique. ●

- › **Thomas MOREL**, *Les Enchaînés*, Les Arènes, 2017, 261 pages, 20,00 €.
- › **Denis MAILLARD**, *Quand la religion s'invite dans l'entreprise*, Fayard, 2017, 228 pages, 20,20 €.
- › **Tiffany BLANDIN**, *Un monde sans travail ?*, Seuil, 2017, 119 pages, 12,00 €.
- › **Jean-François DRAPERI**, *Histoires d'économie sociale et solidaire*, Les Petits matins, 2017, 194 pages, 14,00 €.
- › **Nicolas LATTEUR**, *Travailler aujourd'hui. Ce que révèle la parole des salariés*, éditions du Cerisier, 2017, 425 pages, 23,00 €.

À lire aussi :

- › **Jean-Marc BORELLO** et **Hélène LE TENO**, *Choisir son monde. Agir au quotidien avec les entreprises sociales écologiques*, Éditions de l'Atelier, 2017, 160 pages, 16,00 €.
- › **Nicolas CHAIGNOT DELAGE** et **Christophe DEJOURS**, *Clinique du travail et évolutions du droit*, PUF, 2017, 612 pages, 29,00 €.
- › **Jean-Pierre DURAND**, *La Fabrique de l'homme nouveau. Travailler, consommer et se taire ?*, Le Bord de l'eau, 2017, 330 pages, 22,00 €.
- › **Alexis CUKIER**, *Le travail démocratique*, PUF, 2018, 241 pages, 24 €.

PSYCHOSOCIOLOGIE DE LA RADICALISATION ISLAMIQUE

PAR JACQUES VAN RILLAER

psychologue, professeur émérite à l'UCL et à l'Université Saint-Louis-Bruxelles

Depuis quelques années, les articles et les livres sur la radicalisation abondent. Les plus intéressants sont évidemment ceux de véritables chercheurs, qui ont côtoyé de près et assez longtemps des personnes radicalisées. Le reste est littérature.

DES ÂMES ERRANTES

Tobie Nathan, docteur en psychologie et professeur à l'université Paris 8, sait ce qu'est être migrant : juif né en Égypte en 1948, il est arrivé à Paris à l'âge de dix ans. Il s'est spécialisé dans la psychologie des migrants. À ce titre, il a reçu en consultation une soixantaine de jeunes radicalisés ou en voie de radicalisation, et des parents. Dans cet échantillon, la plupart sont des enfants d'immigrés qui, eux, ont perdu le lien avec leur appartenance culturelle. Il s'agit par exemple de la fille d'une mère espagnole venue habiter la France. La coupure avec les ancêtres provoque une « filiation flottante » qui génère des « âmes errantes ». Leur conversion à l'islam radical est un « eurêka ontologique » : ils découvrent des vérités « absolues », une connaissance immédiate de la « véritable » organisation du monde, la solution à « tous » leurs problèmes

et à ceux de leur famille qu'ils entendent sauver de l'errance. Inutile d'argumenter, « tout » devient signe de l'omniprésence d'Allah, des tromperies du diable et de l'imminence de l'apocalypse. *Les âmes errantes* de Nathan apporte aussi des réflexions sur le voile, l'impact psychologique de la migration, les formes d'initiation dans les sociétés traditionnelles, etc. Malheureusement, il n'informe guère sur les possibilités d'arrêter les « âmes égarées » sur la voie d'une radicalisation mortifère.

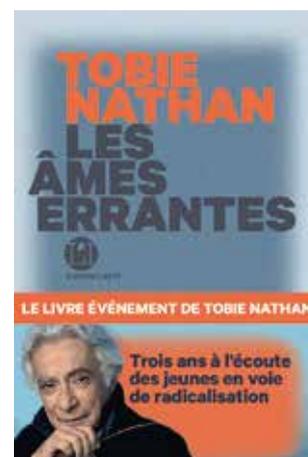
LE RACHAT PAR LA RADICALISATION

Le sociologue Fabien Truong, également professeur à Paris 8, a été enseignant dans un lycée en Seine-Saint-Denis. Il a gardé des contacts avec une demi-douzaine d'anciens élèves et a sillonné, depuis dix ans, les quartiers populaires d'où sont issus des radicalisés, notamment Amedy Coulibaly, premier auteur d'actes terroristes en France au nom de Daech. Dans *Loyautés radicales*, il explique que bon nombre de ceux qui se radicalisent ont eu un parcours de délinquant auquel ils ont mis fin par la pratique « rigoriste » du Coran. La religion leur

a fourni la croyance dans le salut et une nouvelle estime d'eux-mêmes. Une partie de ces musulmans se veut pacifiste, mais d'autres veulent faire la guerre au service d'Allah. La psychologie de ceux-là rappelle celle d'individus séduits par des idées d'extrême droite : le désir de pureté sociale et sexuelle, le besoin de fermeture, l'aversion pour le changement, de forts préjugés à l'égard d'autres groupes.

TOUT LE CORAN PRIS À LA LETTRE

Les politologues Xavier Crettiez et Bilel Ainine, membres de l'Observatoire des radicalités politiques (ORAP) de la fondation Jean-Jaurès, avaient publié en 2016 *Radicalisation. Processus ou basculement ?*, où ils décrivaient l'engagement graduel dans la violence. Dans *Soldats de Dieu*, ils livrent le résultat d'une enquête extrêmement intéressante sur la façon dont treize jeunes Français, incarcérés pour terrorisme, pensent leur engagement et justifient la violence. Ils ont procédé à l'enregistrement de longs entretiens. Il s'avère que les interviewés ne sont ni débiles ni malades mentaux. Ils se veulent rationnels pour approcher la vérité. Le problème est qu'ils ont une





foi « absolue » dans les textes de la religion islamique et qu'ils y lisent non seulement un message religieux, mais aussi des obligations politiques et guerrières. D'où la haine pour les Occidentaux, les juifs, les salafistes quiétistes, et tous les « mauvais » musulmans. Ainsi, ils considèrent que les musulmans tués au Bataclan n'étaient pas de vrais musulmans. Les « vrais » ne se trouvent pas dans des lieux d'amusement et de perte. Selon eux, les attaques djihadistes en Occident sont des mises en scène destinées à faire comprendre aux Occidentaux les massacres perpétrés par leurs gouvernements au Moyen-Orient. ●

- › **Tobie NATHAN**, *Les âmes errantes*, L'Iconoclaste, 2017, 250 pages, 19,00 €.
- › **Fabien TRUONG**, *Loyautés radicales. L'islam et les « mauvais garçons de la nation »*, La Découverte, 2017, 236 pages, 20,00 €.
- › **Xavier CRETTEZ et Bilel AININE**, « *Soldats de Dieu* ». *Paroles de djihadistes incarcérés*, Éditions de l'Aube, 2017, 164 pages, 15,00 €.

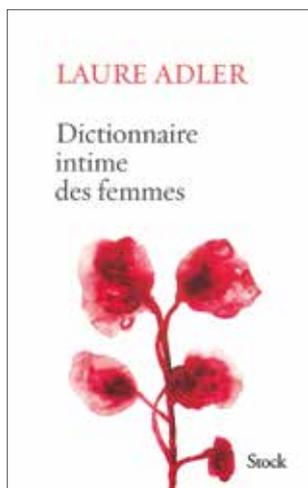


CHANGEMENTS

DANS NOTRE VIE QUOTIDIENNE ?

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire graduée, bibliothèque centrale de la Province du Luxembourg



INTIMITÉ ET MODE FÉMININES

Comme elle estime que tant « de changements dans notre vie quotidienne et dans la considération que nous avons de nous-mêmes [nous les femmes] par rapport à nos mères » sont intervenus, principalement à partir de la Seconde Guerre mondiale, mais plus encore depuis le 28 décembre 1967¹ et durant les années 1990², Laure Adler a choisi de publier un ouvrage particulièrement original. Elle le qualifie de « dictionnaire intime » parce qu'elle y étudie une triple intimité : tout d'abord, celle du quotidien des femmes, dans leur corps et dans leur esprit. Cette approche est complétée, ensuite, par une sélection personnelle et subjective des entrées de ce dictionnaire : principalement des femmes, mais également des hommes ainsi que des concepts ou des objets. Enfin, l'auteure dévoile également une part de sa propre intimité lorsque son regard devient quasiment autobiographique, c'est-à-dire lorsqu'elle se livre plus qu'elle délivre une information sociale, ethnographique, historique ou journalistique (par exemple sur François Mitterrand ou Agnès Varda). De ces trois points de vue, il résulte un ensemble agréable

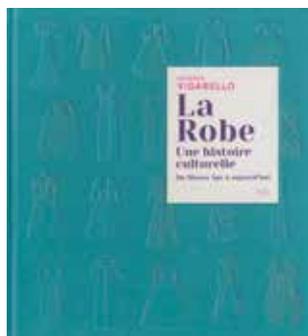
à lire et à manipuler. Que l'on se lance dans une lecture intégrale suivie ou que le lecteur se construise un parcours chronologique (d'Agrippine à Jane Austen et ensuite à Anne Teresa De Keersmaeker), conceptuel (de l'amitié à la violence) ou encore fonctionnel (de la chambre au salon), c'est à lui qu'il revient d'établir des oppositions ou des filiations entre les apports informatifs.

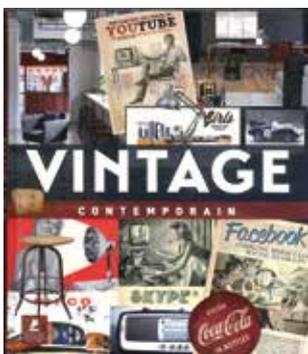
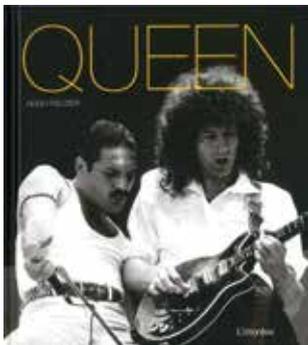
De la brève analyse de Laure Adler sur la jupe, on enchaîne avec bonheur vers une histoire culturelle de la robe du Moyen Âge à aujourd'hui. Georges Vigarello³ s'attache à y montrer comment la vie quotidienne, les contextes sociaux et culturels définissent les évolutions du vêtement, et plus singulièrement des robes. L'apparence de la femme traduit ce qui est attendu d'elle. La fonction et l'usage définissent la forme. À la « femme-décor », le buste corseté et la ceinture étranglée sont de mise. Lorsque les garçons affirment un corps mobile, la robe se raccourcit et s'assouplit... Ce superbe album, à l'iconographie soignée et au cheminement historique et pédagogique pertinent, séduira les adeptes de ce vêtement, leurs spectateurs ou leurs concepteurs.

Deux figures marquantes de l'évolution du vêtement féminin n'auraient pas contesté cette démarche de Vigarello. Au contraire, l'étude que Bertrand Meyer-Stabley et Lynda Maache consacrent à Gabrielle Chanel n'y apporte que des confirmations. « (...) Coco (...) imposant l'image d'une femme libérée des entraves et du superflu, souple, naturelle, inventant une allure, (...) qui quarante-six ans après sa mort demeure la ligne de force, la référence et la perspective d'une élégance moderne. » Au-delà des éléments biographiques, les deux auteurs argumentent les apports de la maison Chanel en matière de style, d'élégance et de technique : depuis les premiers points en 1906 jusqu'aux influences toujours notables dans le travail actuel de Karl Lagerfeld.

ANDROGYNE

Le monde de la mode, avec son rapport aux corps, est également au cœur du grand et bel album *Androgyne*. Comme Laure Adler qui s'est intéressée aux travaux de Judith Butler⁴, la question du genre guide bien sûr les réflexions de Patrick Mauriès. Il analyse la question à la fois sur le plan historique et esthétique. ►





Les premières œuvres de son étude s'ouvrent sur des fresques de Pompéi. Il poursuit ensuite par quelques réalisations de la Renaissance (Parmigianino, Spangler, etc.), puis avec plusieurs icônes musicales des années 1970 (David Bowie, Mick Jagger, Brian Jones, entre autres). Il conclut par des créations de Dolce & Gabbana ou de Jean-Paul Gaultier. L'importante iconographie proposée, souvent en pleine page, est de quantité et qualité exceptionnelles. Elle assoit une étude esthétique d'une grande érudition, dont la lecture requiert une bonne attention, tant les allers-retours chronologiques sont nombreux, comme les observations artistiques détaillées dans l'histoire de la littérature, de la peinture et du vêtement. Un album (au complément de titre trop restrictif) à lire, à relire, à regarder, à observer.

D'androgynie, de styles vestimentaires et de théâtralité, il en est également question dans un livre plutôt réservé aux amateurs du groupe Queen ou du moins de leur créativité musicale, publié dans la collection spécialisée « Les Légendes du rock » : de nombreuses photographies prises lors de concerts, quelques commentaires-chocs des quatre membres du groupe, une chronique musicale résumée (de 1973 à 1996).

VINTAGE

Enfin, avec *Vintage contemporain*, les éditions Place des Victoires analysent, elles aussi, l'influence de notre

quotidien sur l'architecture intérieure et inversement. Dans ce lourd livre quadrilingue (mais au prix de vente léger), avant de lancer un inventaire mondial de projets (appartements, bars, commerces, hôtels, restaurants) emblématiques du mouvement, les auteurs tentent d'explicitier l'apparente contradiction du titre. Alors que le « vintage », issu de la terminologie œnologique, renvoie à un cadre temporel compris entre les années 1920 et les années 1970, le « contemporain » oblige les concepteurs d'aujourd'hui à reprendre l'esthétique d'hier et à l'insérer dans les intérieurs actuels. Ceux-ci,

alors que la mondialisation conduit à une forme d'uniformisation de nos cadres de vie familiaux, poussent à la personnalisation dans le respect des goûts des utilisateurs finaux : objets uniques ou produits en petites séries juxtaposés à des techniques et des créations très récentes, fréquemment influencées par le design scandinave.

La découverte de ces six livres amènera le lecteur à confronter l'idée que nos vies quotidiennes, apparemment en changements rapides et permanents, gardent de multiples attaches dans l'hier et l'ailleurs. ●

- **Laure ADLER**, *Dictionnaire intime des femmes*, Stock, 2017, 475 pages, 25,00 €.
- **Georges VIGARELLO**, *La Robe. Une histoire culturelle. Du Moyen Âge à aujourd'hui*, Seuil, 2017, 213 pages, 39,00 €.
- **Bertrand MEYER-STABLEY** et **Lynda MAACHE**, *Chanel. Une allure éternelle*, Bartillat, 2017, 337 pages, 26,00 €.
- **Patrick Mauriès**, *Androgynie. Une image de mode et sa mémoire*, Thames & Hudson, 2017, 192 pages, 50,00 €.
- **Hugh FIELDER**, *Queen*, L'imprévu, 2017, 128 pages, 15,00 €.
- **Oriol MAGRINYÀ** et **Eva SERRA**, *Vintage contemporain*, Place des Victoires, 2017, 325 pages, 30,00 €.

Notes

- 1/ Date du vote de la loi française « relative à la régulation de naissance » dite « loi Neuwirth » autorisant la fabrication, l'importation et la prescription de contraceptifs.
- 2/ Suite à la publication de la première *Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Georges Duby et Michelle Perrot, Plon, 1991-1992, 5 volumes.
- 3/ Past-président du conseil scientifique de la BnF et membre de l'Institut de France.
- 4/ Notamment avec *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 et *Défaire le genre*, Paris, Amsterdam, 2012.

DES ÉPISTOLIERS

PAR POL CHARLES

romaniste, écrivain, critique littéraire

ARTHUR SCHOPENHAUER

Les 503 lettres ici rassemblées témoignent que le génial philosophe, volontairement pessimiste et outrancier autant que nourricier, Arthur Schopenhauer (1788-1860) fut un épistolier prolixe, bien qu'il s'en défendît (« j'ai une grande répulsion à écrire des lettres »), quitte à assommer Goethe de 12 feuillets bien tassés. La grande affaire d'Arthur, c'est son œuvre, d'autant plus que « je sais qu'à travers moi, c'est la vérité qui a parlé... » – autrement dit, il aurait apporté la solution à toutes les énigmes de l'univers ! Ses contemporains n'en convinrent guère, sa traversée du désert dura un quart de siècle, sans qu'il s'en étonnât, plus bravache que jamais : « Le métal dont moi et mon livre sommes faits ne se trouve pas en abondance sur cette planète... »

Le bonhomme n'était guère commode (« moi qui ne suis pas vraiment sociable... »), qui détestait Hegel, vénérait Kant et s'autoproclamait le meilleur connaisseur de Goethe. En affaires, Arthur le rentier (son père lui avait assuré une solide formation de commerçant) était impitoyable et volontiers procédurier. Le célibataire irréductible et misogyne (les deux journaux de Francfort

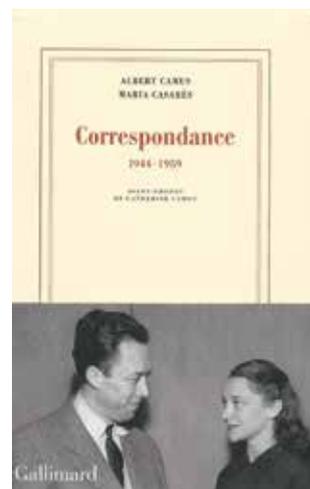
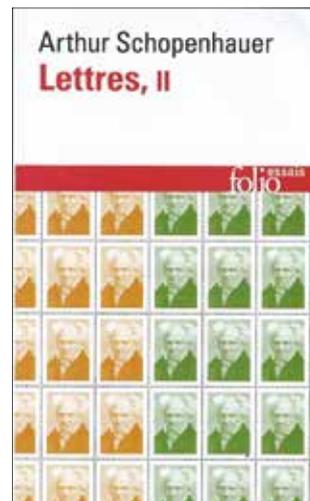
sont « parfaitement niais et destinés surtout aux femmes ») n'a rien pour inspirer la sympathie ; quant à son empathie, il la réserve à ses caniches... Elle va aussi à ses apôtres, ses évangélistes chargés de répandre sa vérité ; il morigène leur tièdeur, quitte à leur prodiguer çà et là quelque conseil d'hygiène de vie (« Que vous ne dormiez pas est très grave : le sommeil est la source de toute santé et le gardien de la vie »), dont le plus précieux : « Marchez seul d'un pas rapide chaque jour pendant deux heures [...]. Sans mes promenades, je ne serais pas en aussi bonne et solide santé à 72 ans, comme je le suis et le resterai. »

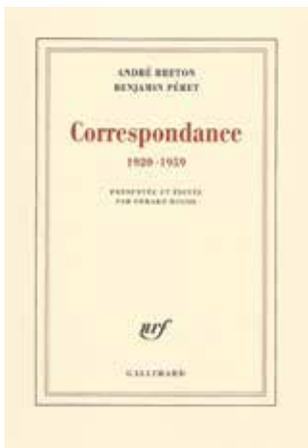
ALBERT CAMUS ET MARIA CASARÈS

Résumons. Le 6 juin 1944 (ça nous dit quelque chose !), l'écrivain Albert Camus, 30 ans, et l'actrice Maria Casarès, 21 ans, deviennent amants. L'écrivain est marié à une pianiste, Francine, dépressive à tendance suicidaire ; par engagement et par devoir, dit-il, il le restera jusqu'à sa mort accidentelle en janvier 1960, dans la Facel-Vega de son éditeur – Camus, ironie du sort, détestait la vitesse, il lui paraissait absurde de finir sous un amas de tôle

froissée... En septembre 1944, Francine quittait l'Algérie pour rejoindre son mari. Maria rompit aussitôt. Quatre ans plus tard, encore un 6 juin (Marx assurait qu'il n'y a pas de hasard...), Albert et Maria se croisent boulevard Saint-Germain. Ils renouent. Voici leur correspondance (865 documents) achetée à Casarès par Catherine Camus, fille de l'écrivain ; elle la présente dans un avant-propos : « Leurs lettres font que la terre est plus vaste, l'espace plus lumineux, l'air plus léger simplement parce qu'ils ont existé. » Ceux qui considèrent les choses par le petit bout de la lorgnette estimeront-ils que les tractations manquent d'élégance, iront-ils jusqu'à soupçonner que la publication avait des intentions lucratives ?

Maria : « Je ne te quitterai jamais, je t'appartiens absolument, pour toujours et tout est sauvé. Voilà ce que j'avais à te dire et que je ne ferai plus que répéter. » Forcément, la correspondance est prodigieusement répétitive : l'absence, le manque dus à la clandestinité (même si Francine, note Camus, « sait seulement que je t'aime ») et aux voyages de l'une et de l'autre, aux aléas postaux, aux bouffées de jalousie (« comment aurais-tu pu penser que je me donne à toi sur ce lit où tu





avais dormi avec elle ! », à la tuberculose de l'écrivain reclus en Provence pour se soigner, aux tentations d'un homme à femmes (sa liaison avec l'une de ses interprètes, Catherine Sellers, au plus vic et au plus douloureux de sa passion pour Maria). Outre cela, Maria ne cesse de chroniquer pour son amant sa vie théâtrale, et n'épargne pas les cancons – Simone Valère quitte son mari pour Jean Desailly, Simone Signoret a avorté – sans se départir de son humour (« Public chaud, parfois, enrhumé le soir. J'ai failli quitter la scène pour offrir à un monsieur du premier rang des pastilles Valda. »). Ailleurs, elle n'a pas bu une goutte de vin, « sauf, bien entendu, quelques gorgées avec le fromage lorsque j'en mange, c'est-à-dire quand j'y trouve des asticots ». Camus confie ses difficultés d'écriture, se plaint d'une soudaine insensibilité, se sent « dépassé, insignifiant », exécute Claudel (« peu de créateurs, par la forme même du génie, ont laissé autant de déchets qu'il en laissera »). Son ultime envoi à Maria commence par (prémonitoire ?) « Dernière lettre ».

PAUL CLAUDEL

Les claudéliens (tribu en voie d'extinction ?) connaissent la sulfureuse histoire. En 1900, l'écrivain et consul Paul Claudel vogue vers son affectation en Chine ; trapu, empâté, bourru, très catholique, il a 32 ans, il est puceau et vient de se faire blackbouler par les moines de Ligugé qu'il désirait rejoindre. Sur le navire, il découvre LA femme : Rosalie

Vetch, mariée, quatre enfants, bécasse dépensière et coquette, à la chevelure propre à damner Baudelaire. Claudel se reconnaît « l'âme d'Orphée en quête d'Eurydice ». Elle n'a jamais lu un de ses livres, assisté à une de ses pièces.

Un préfacier dithyrambique célèbre les 190 lettres ici rassemblées, conservées avant publication à la Bibliothèque royale de Bruxelles ; elles sont exclusivement du dramaturge, celles de Rosie sont perdues, sans doute détruites par un amant redoutant quelque découverte intempestive. Paul s'y montre à la fois ladre et généreux (« Depuis quatorze ans, j'ai dépensé pour vous deux, et pour tes deux fils, des sommes qui dépassent largement un demi million » – chiffre plus tard révisé à la hausse : un million !). Il se définit comme « un lion qui rugit », ardent et horrifié par la chair, respectueux des dix commandements et adultère, terriblement faux-cul : « Je sens tellement que Dieu est avec nous. C'est lui qui a tout arrangé... » / « Ce grand amour était "sans doute dans les desseins de la Providence"... » La souffrance aussi ? « Penser que la personne qu'on aime [...] repose entre les bras d'un autre et lui dit qu'elle l'aime, c'est déjà une affreuse souffrance, mais qu'en même temps elle fait participer l'enfant qu'elle a de vous en elle à cette horrible trahison, c'était plus que je ne pourrais supporter. » Entendons que Rosie, enceinte des œuvres de Paul, l'a cocufié ! Vengeance ! Paul s'engage dans les voies du mariage « conçu comme remède rigoureux ». « Dieu m'a

d'ailleurs aidé [...] en me débarrassant des tentations charnelles. [...] J'attribue cela à ton exemple et à tes prières. »

Et l'écrivain ? Elle se fout de ses livres, il se souvient de lui avoir offert un livre de cuisine : « Le seul livre de moi, je crois, qui t'ait réellement intéressée ! » Dire que Rosie cristallisée (voir Stendhal) fut le modèle de Ysé dans *Partage de midi*, de Prouhèze dans *Le Soulier de satin* ! Affligeant. Heureusement, Paul avait Dieu pour le consoler...

ANDRÉ BRETON ET BENJAMIN PÉRET

Une amitié de près de 40 ans entre le pape du surréalisme français et le poète du même courant littéraire. L'éditeur la nimbe d'une lumière inattendue : « La correspondance apporte un éclairage qui contredit l'image d'un Breton agissant comme chef cassant et incontesté qui tranche de tout et sur tout. On assiste au contraire à un débat mené sur un plan d'égalité et de confiance mutuelle qui n'exclut ni les désaccords ni les nuances. » Deux complices (affectueusement, Breton n'appelle pas Péret autrement que « Mon petit Benjamin ») échangent affinités et oppositions (« Je suis par contre tout à fait en désaccord avec toi au sujet de Neruda. Celui-ci est un stalinien déclaré... », écrit Péret). On ne dissimule pas les problèmes personnels ; Breton : « Toute la vie très sombre : côté Jacqueline l'incompréhensible (s'éloigne, se perd), côté travail... » Préoccupations surréalistes : « La plupart des gens

qui sont avec nous ne sont surréalistes que du bout des lèvres et n'obéissent qu'à des motifs d'intérêt personnel et d'ambition. » Des amabilités : « Après un répugnant poème d'Aragon, il publie un poème complètement gâteaux d'Eluard. » / Chagall, « ce vieux con » / « ces canailles d'Eluard et d'Aragon tiennent le haut du pavé à Paris... » / « *La Nausée* de Sartre correspond trop à son titre... » Règlements de compte avec des médecins mexicains, abrutis « qui méritent tous d'être fusillés... ». Pour ce qui concerne l'Espagne, l'antifranquiste féroce anticlérical qu'est Péret se déchaîne : « pullulement de curaille triomphante et arrogante... » Et la mouise, toujours la mouise : un an avant sa mort, Péret fut menacé d'expulsion de son logement déclaré insalubre !

On apprécie que l'éditeur ne se soit pas montré avare de notes de bas de page, précieuses pour ce qui concerne l'engagement républicain de Péret en Espagne.

PHILIPPE SOLLERS

En 1958, l'écrivain français Philippe Sollers, 22 ans, adoubé par Mauriac et Aragon, rencontre la romancière Dominique Rolin, 45 ans, auréolée d'un prix Femina. Elle est d'une beauté éblouissante. De 1958 à 1980, ils échangeront 1500 lettres. Frans De Haes en a retenu 256, exclusivement celles de l'amant. On peut regretter que l'éditeur ne dise rien de ses critères de sélection ; d'autres volumes suivront, entre autres pour la correspondance de D. Rolin.

Ici, dans cette inimitable écriture sollersienne d'accès assez contourné, que lit-on ? Un amour inclassable – on y reviendra. La composition de l'œuvre (gonflé, Sollers : « *Lois* devrait être quelque chose comme un super *Ulysse* »), des commentaires de lectures (haut de gamme : Hegel, saint Thomas), la politique comme elle va ou ne va pas (on sait que Sollers fut atteint d'une maolâtrie délirante, ridiculisée par notre clairvoyant et regretté Simon Leys), l'histoire, l'admiration pour les livres de Rolin, le narcissisme insupportable, des envies rentrées de pédagogue (« Sais-tu comment le chinois écrit "sperme" ? »), l'une ou l'autre exécution en règle (Butor « est à la littérature ce qu'un peintre en bâtiment est aux arts plastiques »), l'amour de Venise, la simulation de schizophrénie pour échapper au service militaire en Algérie – grâce à Malraux, Sollers sera réformé.

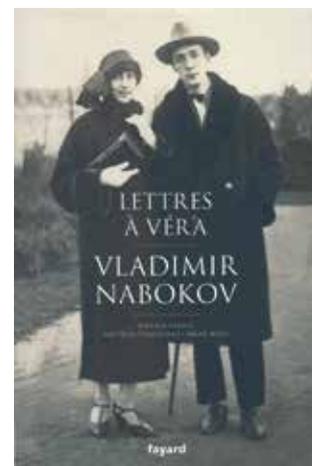
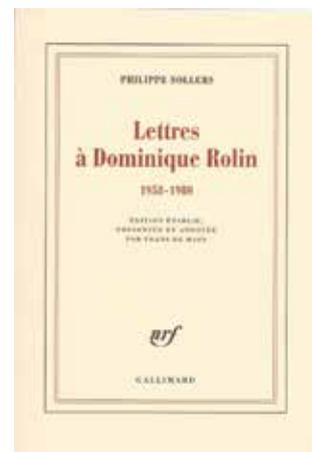
L'amour ? Exceptionnel, comme il se doit. Un lien limite magique, de rares, très rares allusions sensuelles (« Mais cette angoisse même fait partie de notre plaisir / envie de te baiser, tout à coup, incroyable... »). En mai 1966, la psychanalyste Julia Kristeva entre dans la vie de Sollers, qui l'épouse en 1967. Surpris le doigt dans la confiture, Sollers (voir Gaffiot, *Dictionnaire illustré latin-français*), pseudo de Joyaux, = habile, ingénieux, tente de se dépatouiller derrière un rideau de fumée métaphorique ; ce mariage rien moins que blanc, il prétendait l'avoir contracté pour permettre à Kristeva, Bulgare, de résider

en France ; il écrit : « Avant tout, il convient de ne rien rendre convulsif. L'erreur serait de croire que j'accepterais le moindre marchandage qui ferait de moi un corps institué (castré) [sic]. » Est-ce que ces lettres contribueront au grandissement (le mot est chez Proust) de la renommée de Sollers ? Affaire à suivre.

VLADIMIR NABOKOV

En 1928, lors d'un bal de charité de l'émigration russe à Berlin, Vladimir rencontre Véra masquée ; elle suivait attentivement la publication de ses poèmes. Ils se marieront en 1925, et Vladimir assurera que sa vie conjugale fut « sans nuages ». Il oubliait de signaler son seul coup de canif dans le contrat – sa liaison de 1937 avec Irina Guadanini. Il nia, Véra le somma de choisir, il la choisit, elle. Outre ses travaux d'écriture, Nabokov fut tour à tour ouvrier agricole dans le Var, enseignant de russe, chercheur lépidoptériste, romancier à succès pour *Lolita*, conférencier, résident du Montreux Palace Hôtel de 1961 à sa mort en 1977.

Véra détruisit toutes ses lettres à Vladimir. Celles de ce dernier sont exclusivement en russe. Elles témoignent d'une inventivité (jeux de mots, néologismes, faux noms latins-russes de papillons, dissimulation de son psoriasis sous l'appellation « Le Grec »), d'une vivacité et d'un humour malicieux, et sont souvent agrémentées de minuscules dessins (autos, avions, locomotives) destinés à son jeune fils Dimitri. En 1926, ▶



► Vladimir commence chaque missive par une appellation différente : « Mon petit singelet / Gerboise / Boulinette / Ma toute tiède / Petit moustique / Ronronette / Mes petites livres (Véra a pris du poids) / Chatounette / Petit vieux mais néanmoins respectable »
 Qu'évoque Vladimir dans ses lettres ? Parties de tennis, composition de repas (« promets-moi que nous n'aurons jamais, jamais de saucisson pour dîner »), rêves, lectures (« *Madame Bovary*, roman le plus génial de toute la littérature mondiale » / « *L'Amant de Lady Chatterley* vulgarissime » / trop long, « *Les Sept Piliers de la Sagesse*, deux auraient suffi »), description d'un paon (« Il avait déployé sa queue et elle ressemblait à du givre étincelant sur des branches en forme d'étoile

[...], cette queue comme une crinoline gonflée par le vent... »), portraits-charges (Supervielle, « un grand échalas qui ressemble à un cheval »), rencontres (Hellens, « premier écrivain de Belgique, mais ses livres ne lui rapportent rien »), vacheries (« La professeur d'allemand d'ici ne savait pas qui est Kafka »), comparaisons (le métro parisien « empeste comme entre les orteils »). Enfin, surtout, la litanie amoureuse : « Mon amour, quel bonheur ce sera de te revoir, d'entendre chanter tes voyelles... » / « Mon ange aux cheveux d'or... » / « Je t'embrasse, je ne dis pas où, il n'y a pas de mot pour cela. » / « Je voudrais qu'il n'y ait absolument rien d'autre dans cette lettre que mon amour pour toi, mon bonheur et ma vie. » ●

- **Arthur SCHOPENHAUER**, *Lettres*, tomes I et II, Gallimard, 2017, 752 pages x 2, 11,20 € chaque tome.
- **Albert CAMUS et Maria CASARÈS**, *Correspondance 1944-1959*, Gallimard, 2017, 1300 pages, 32,50 €.
- **Paul CLAUDEL**, *Lettres à Ysé*, Gallimard, 2017, 443 pages, 29,00 €.
- **André BRETON et Benjamin PÉRET**, *Correspondance 1920-1959*, Gallimard, 2017, 455 pages, 29,00 €.
- **Philippe SOLLERS**, *Lettres à Dominique Rolin 1958-1980*, Gallimard, 2017, 400 pages, 21,00 €.
- **Vladimir NABOKOV**, *Lettres à Véra*, Fayard, 2017, 856 pages, 36,00 €.



LE SEXE AU FÉMININ

PAR FLORENCE RICHTER

rédatrice en chef de *Lectures.Cultures*

Il y a les insultes, il y a les viols... et il y a le plaisir. Les trois livres présentés ici n'ont pas la prétention de faire le tour de ces questions à la fois éternelles et d'actualité (avec l'affaire DSK, l'affaire Weinstein, le mouvement « Balance ton porc » ou, au contraire, le pamphlet signé dans *Le Monde* par 100 femmes, dont Catherine Deneuve, condamnant « l'hystérie anti-hommes »).

INSULTES ET INJURES FAITES AUX FEMMES

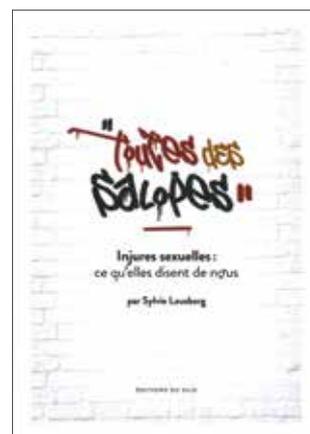
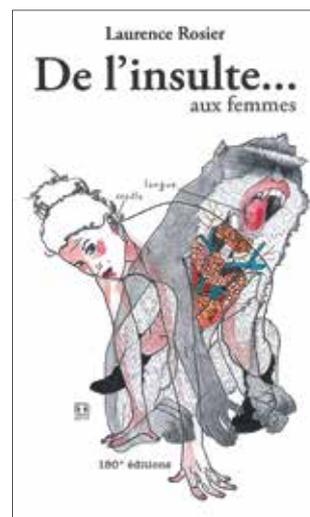
Deux livres complémentaires viennent de paraître en Belgique sur ce sujet : *De l'insulte... aux femmes* par Laurence Rosier, spécialiste du langage, axé sur des témoignages et analyses des médias où l'insulte, de tout temps, de la reine de France Marie-Antoinette au XVIII^e siècle à la ministre Christiane Taubira et à Melania Trump, pointe la « dimension inhumaine de la femme » : on attaquera son âge (trop jeune ou trop vieux), son corps (trop sexy ou mal foutu), son esprit (toujours inadapté), son caractère (trop soumis ou trop guerrier), son origine sociale (trop populo ou trop huppée), etc. À vrai dire, ces processus sont utilisés dans d'autres domaines que les insultes sexistes, par exemple le racisme. Et la co-

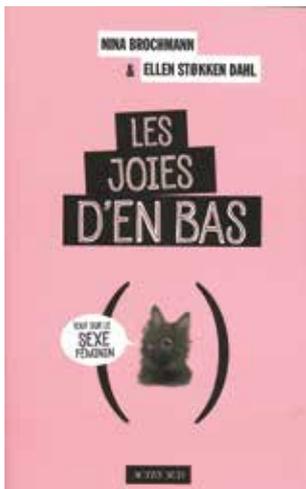
loration des mots varie selon les lieux et les époques : ainsi, le mot « con » n'a aucune connotation négative du XII^e au milieu du XVIII^e siècle ; au contraire, il s'agissait d'un « mot-caresse ». À nouveau, comme en toutes matières, Internet a exacerbé et permis une plus grande diffusion de l'insulte : certains spécialistes de l'information se demandent d'ailleurs si Internet n'est pas un vaste défouloir pour tous les complexés de la Terre... En effet, de la manière la plus lâche, cachés derrière un clic de souris, les internautes peuvent s'attaquer virtuellement (mais avec des conséquences souvent bien physiques et psychologiques redoutables) à toutes les cibles possibles et laisser libre cours à leurs pulsions les plus débiles ou mortifères.

L'ouvrage s'intéresse aussi à quelques femmes en particulier, de Nabilla Benattia (devenue célèbre lors d'une émission de télé-réalité où elle s'est exclamée : « Non mais allo quoi, t'es une fille et t'as pas de shampoing »), à la romancière du XIX^e siècle George Sand, ou celle du XX^e Marguerite Duras qui a tant écrit sur le désir, sans oublier Alina Reyes, Virginie Despentes ou Marie Darrieussecq (auteur notamment de l'excellent roman *Truismes* où une

femme se transforme en truie, voir à ce propos l'analyse intéressante du roman dans l'essai *Les écrivains fantastiques féminins et la métamorphose* par Anne Richter, L'Académie en poche, 2017).

Le second livre est écrit par l'historienne et psychanalyste Sylvie Lausberg et s'intitule *Toutes des salopes. Injures sexuelles, ce qu'elles disent de nous*. L'ouvrage débute par un palmarès des insultes adressées aux femmes par ordre alphabétique, et va d'« Allumeuse » à « Traînée ». Le livre propose surtout une intelligente approche historique et sociale de l'insulte sexiste, en débutant avec une introduction rappelant que la publicité (ou son ancêtre la réclame), voici peu de temps encore, faisait explicitement référence à l'imbécillité chronique des femmes... Un chapitre est consacré à la haine de la femme instruite, avec des exemples pris dans l'Histoire, tels Madame de Maintenon (dont tomba amoureux le roi Louis XIV et qu'il finira par épouser) qu'on surnomma le « fumier de Louis XIV », la marquise de Pompadour, maîtresse de Louis XV dont on résumait la vie par la formule « 20 ans catin, 8 ans marquise », Olympe de Gouges, héroïne de la Révolution française ▶





et décapitée par la Terreur, etc. La lutte pour les droits civiques des femmes est résumée, en même temps que le machisme de la politique française ou américaine jusqu'à aujourd'hui, et l'évolution du droit pénal dans la lutte contre le sexisme ; pour rappel, la loi belge en cette matière est récente et date de 2014. Le livre se clôt par une référence à la lutte des Femen, et sur la naissance du groupe Hollaback ! qui invite les femmes à retourner sur le lieu d'une agression verbale sexiste et à s'exprimer à la craie à même la rue ou le trottoir : cela s'appelle la « Chalk Walk ».

Comme toujours avec la parole, le problème est de poser la limite entre la blague légère et la franche agression verbale : le grand humoriste français Pierre Desproges disait « On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde »...

TOUT SUR LE SEXE FÉMININ

En 1967, le chirurgien-urologue et sexologue français Gérard Zwang publiait un excellent ouvrage, *Le Sexe de la femme* (suivi d'*Éloge du con* et de *l'Atlas du sexe de la femme*), qui rétablissait de façon scientifique l'anatomie et la physiologie des organes génitaux féminins, très longtemps représentés selon une biologie erronée (contrairement au sexe masculin). Ces dernières années, de plus en plus d'essais abordent la question du désir féminin. C'est le cas des *Joies d'en bas*, par deux médecins norvégiennes qui ont effectué ensemble durant des années des missions d'éducation sexuelle, notamment auprès de jeunes issus de l'immigration, avant de créer le blog Underlivet qui a connu un immense succès, et dont elles ont tiré le présent livre, déjà traduit dans 30 langues. Anatomie,

virginité, orgasme, point G, hormones, menstruations, contraceptions, avortement, maladies... on y parle de nombreux sujets, car pour être fière de son sexe, il faut le connaître, affirment les auteures. Par exemple, le fait avéré que « jusqu'à environ 12 semaines, les embryons de garçons et filles ont un entrejambe parfaitement identique » et donc que « le clitoris et le pénis sont deux versions différentes d'un même organe », le premier plus intérieur, le second plus externalisé. Ou encore : il faut découvrir l'incroyable histoire de la flore vaginale, une merveilleuse création de la nature. De même pour la subtilité des variations du cycle menstruel féminin. Ce guide très sérieux et pratique à la fois est accompagné de dessins aussi clairs que ludiques. Voici trois livres intéressants et vivants pour « pénétrer » en finesse certains aspects du monde de la femme ! ●

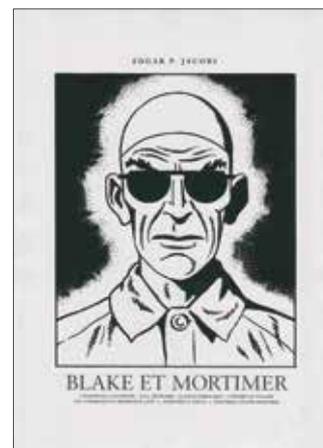
- › Laurence ROSIER, *De l'insulte... aux femmes*, 180° éditions, 2018, 180 pages, 17,00 €.
- › Sylvie LAUSBERG, *Toutes des salopes. Injures sexuelles, ce qu'elles disent de nous*, éditions du Silo, 2017, 103 pages, 12,99 €.
- › Nina Brochmann et Ellen Stokken Dahl, *Les Joies d'en bas. Tout sur le sexe féminin*, Actes Sud, 2018, 445 pages, 22,50 €.
- › À lire aussi : Delphine Gardey et Marilène Vuille, *Les sciences du désir. La sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences*, Le Bord de l'eau, 2018, 260 pages, 22,00 €.

TOUT BLAKE ET MORTIMER

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH

historien de la BD

Un génie qui ne cesse de s'inscrire dans sa redécouverte pour les générations futures, méritant plus que jamais hommages et relectures. Maître absolu de la fameuse « Ligne claire », le créateur le plus gentleman de l'École de Bruxelles, Edgar Félix Pierre Jacobs ne cesse d'être redécouvert et célébré au travers de rééditions nouvelles, et d'un exposé brillant et pertinent d'une œuvre qui continue d'étonner grâce à une analyse parfaite et plus que documentée de Pierre Sterckx, critique redoutablement documenté, trop tôt disparu.



BLAKE ET MORTIMER, VOLUME 1

Une formidable édition, reprenant le trait pur, d'une rare richesse, dans sa chronologie.

Le Secret de l'Espadon reprend les deux suites, à savoir : *La Poursuite fantastique* (1950) et *SX1 contre-attaque* (1953). Prépublication dans le journal *Tintin*, du 26 septembre 1946 au 8 septembre 1949. Cycle marqué par le souvenir de la Seconde Guerre mondiale, l'ennemi est ici le terrible empereur Basam-Damdu, dont le second Olrik, renégat de la pire espèce, est opposé à Blake, militaire membre du MI5, et son ami Mortimer, professeur de physique nucléaire. L'aide de l'ami d'Edgar P. Jacobs, Jacques Van Melkebeke, est indéniable au niveau de la conception scénaristique et graphique. Les débuts de l'histoire sont redessinés pour la parution en album. La suite égyptienne, résumée par *Le Mystère de la grande*

pyramide, confirme le succès d'une série adulte, plongeant dans l'archéologie et les mystères d'une civilisation redécouverte par des fouilles récentes et prestigieuses. Prépublication du 23 mars 1950 au 28 mai 1952. Albums en 1954 et 1955. Suit l'album culte *La Marque jaune*, lancé du 6 août 1953 au 10 novembre 1954. Album mythique en 1956, tiré à 5 500 exemplaires. Le fameux sigle devient l'icône définitive de l'histoire de la BD belgo-française, il ne cessera d'être parodié et interprété, surtout au niveau de campagnes publicitaires. Nos héros, à Londres, luttent contre une étrange créature, le docteur Septimus, doté de pouvoirs exceptionnels et terrifiants, préparant l'asservissement de ceux n'ayant pas cru en son génie. Il entreprend de contrôler leur vie psychique et d'en faire ses esclaves. Olrik est ici sa victime, mais réussit à l'anéantir. L'œuvre maîtresse est désormais née.

BLAKE ET MORTIMER, VOLUME 2

Ouverture, avec *L'Énigme de l'Atlantide*, prépubliée du 19 octobre 1955 au 19 décembre 1956. Album en 1957. Descente dans les profondeurs de la Terre. Naissance de la mythologie et de la disparition de continents, non encore précisés avec sérieux... Dans les îles des Açores, Blake et Mortimer partent à la recherche de l'orichalque, métal précieux des Atlantes, évoqué par Platon. Ils retrouvent Olrik, déguisé en guide, qui va contrarier leur exploration en s'alliant au traître Magon, ennemi de cette civilisation prestigieuse. Ils réussissent néanmoins à libérer les acteurs d'un savoir rare qui, au niveau de la littérature, a engendré bien des rêves et interprétations. Suit le chef-d'œuvre *S.O.S. Météores*, présenté du 6 janvier 1958 au 23 avril 1959. Récit influencé, à l'époque, par les conséquences d'un hiver plus que ri- ▶

► goureux, cyclones, tempêtes, tornades et dérèglements, œuvre d'une organisation secrète bien décidée à saboter les systèmes de communication et de défense de l'Occident. L'auteur vit un échec, non mérité ! *Le Piège diabolique*, du 22 septembre 1960 au 21 novembre 1961, album en 1962, traite d'un voyage dans le temps, le « chronoscaphé » est dérégulé (influence de Wells, Orwell et autres), subit la censure française issue d'une loi inique, celle de 1949. Une formidable introspection sur un futur peu optimiste, pas loin des dérives du XXI^e siècle. Miloch, rapport à S.O.S. *Météores*, ne parvient pas à concrétiser ses espoirs criminels. *L'Affaire du collier*, prépubliée du 24 août 1965 au 19 juillet 1966, album en 1967, est un récit policier se déroulant dans les méandres du vieux Paris. Jacobs y bénéficie d'une aide de Gérard Forton, qui construit, au niveau des crayonnés et de l'encre, les 18 premières planches. La lassitude s'installe, mais la richesse de l'œuvre éclate enfin au niveau des tirages ! Après une longue interruption – reconstitution graphique du plus que fameux *Rayon U*, publié à l'origine dans l'hebdomadaire *Bravo* de 1943 à 1944 – et la rédaction de ses mémoires (*Un Opéra de papier*), il crée *Les 3 Formules du Professeur Sato*, premier volume prépublié d'octobre 1971 à juin 1972, album en 1977. Une suite scientifique se déroulant au Japon, dont la civilisation le fascine depuis toujours. Un savant a mis au point un robot capable de remplacer l'homme dans les phases les plus périlleuses de l'exploration spatiale. L'androïde est convoité... Sa conclusion attendra longtemps, son scénario est heureusement déjà écrit. Suite à son décès en 1987, *Mortimer contre Mortimer* est dessiné par Bob de Moor. Prépublication en 1990, après la fin du journal *Tintin*, dans *Hello Bédé*, du 30 janvier au 5 juin. Le résultat est honnête, mais n'atteint pas la force, l'imagination et le génie escomptés. Une intégrale riche, montrant un trait d'une rare richesse et construction, toujours attentif aux moindres plans et détails, hommage à l'un des deux plus prestigieux acteurs primordiaux ayant fait la réputation mondiale de l'École de Bruxelles.



LA MACHINE JACOBS

Trop tôt disparu, le 2 mai 2015, Pierre Sterckx figure en principal analyste et spécialiste de l'œuvre d'Hergé (dix publications). Enseignant et pédagogue de renom, il était directeur de la prestigieuse École de recherche graphique (ERG) qui hébergea la première école de bande dessinée en Belgique. Sa bibliographie est imposante tant au niveau de la BD que de la peinture classique, puis ses avant-gardes. Il a été, à cet effet, le confident de Georges Remi dans le choix pertinent de ses achats (voir *Hergé. Collectionneur d'art*, où il révèle sa passion artistique). Son style descriptif coruscant, sa connaissance de la peinture et de la culture tant eu-

ropéenne que mondiale, l'inscrivent à l'égal du regretté Umberto Eco (1932-2016), tant il domine tous les détails de la création et ses moindres influences graphiques, picturales et littéraires.

La Machine Jacobs est une somme prestigieuse, divisée en 15 chapitres passionnants, brillants et convaincants, résumant son milieu familial, sa thématique créatrice issue de la Seconde Guerre mondiale (Espadon), sa vision du Japon, sa conception du chaos, la gémellité de ses héros Blake et Mortimer, l'importance de la science, son traitement expressionniste issu de films célèbres (Murnau, Lang...), son amour de la civilisation de l'Égypte des pharaons, sa passion de la science-fiction, son lyrisme traduit par la musique et l'opéra résultant de son métier de baryton, rythmant bien à propos l'allure et la beauté de ses albums. Mais encore, son écriture précise où sa construction des vertus du ralenti illustre la « voix sons » de ses dialogues et récitatifs, faisant de ses suites des romans graphiques avant la lettre. Désormais entré dans les salles de vente de prestige, où sa cote égale celle d'Hergé suite aux disparitions douteuses de ses plus belles planches depuis nombre d'années (affaire à suivre). Une merveille, un livre d'art, reprenant 156 documents peu connus dont la reproduction est exemplaire et somptueuse, en phase avec un texte d'une rare intelligence, testament d'un historien et critique belge, humaniste, scandaleusement méconnu ! ●

- › **Edgar P. JACOBS, *Blake et Mortimer. Intégrale*, vol. 1**, version en noir et blanc, Éditions Blake et Mortimer/Studio Jacobs, 2017, 330 pages, 53,00 €.
- › **Edgar P. JACOBS, *Blake et Mortimer. Intégrale*, vol. 2**, version en noir et blanc, Éditions Blake et Mortimer/Studio Jacobs, 2017, 368 pages, 53,00 €.
- › **Pierre STERCKX, *La Machine Jacobs. Dessin, couleur, opéra***, Éditions Blake et Mortimer/Studio Jacobs, 2017, 184 pages, 35,00 €.

LIBÉREZ-VOUS, RÊVEZ, CÔTOYEZ LES DIEUX !

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèque

Avec une rapidité déconcertante, les créateurs s'adaptent aux cultures neuves et conçoivent des jeux dont l'esprit et le matériel changent à toute allure. Les boîtes deviennent des objets magnifiques et leurs illustrations jouent avec l'intelligence du public.

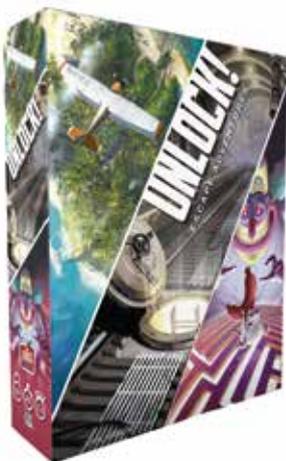
Les plateaux abandonnent les circuits linéaires de *Monopoly* et de *Destin*, se renouvellent par des tuiles qui se mélangent, jouent sur le haut et le bas, multiplient les entrées et les sorties. Les règles elles-mêmes innovent dans le faire ensemble, dans le lien aux objets connectés, dans la pression du temps et sa relation au plaisir. Il n'est dès lors pas rare d'avoir le sentiment d'être dépassé. Ou de s'entendre dire dans un magasin : « Ne vous en faites pas, vos jeunes comprendront ! » Mais cette impertinence ne devrait pas vous décourager. Le langage des jeux actuels est moins compliqué que les briques qui arrivaient sur le marché au début des années 2000. Les éditeurs soignent la présentation des règles et de nombreux tutoriels en vidéo sont disponibles.

UNLOCK!

Ce jeu répète en boîte ce qui se passe en vrai dans les *Escape Rooms*, ces jeux d'évasion grandeur nature qui se jouent en 60 minutes dans divers lieux de Bruxelles. La partie se déroule cette fois dans votre salon, et la chambre où le groupe des joueurs est enfermé est symbolisée par le plateau. Selon le scénario, elle représente un laboratoire scientifique, un labyrinthe étouffant ou une île qui perd vite son air paradisiaque. Pour en sortir, les joueurs doivent y découvrir des indices qui leur permettent de résoudre des énigmes et d'activer des mécanismes. Le téléchargement d'une application sur un téléphone est nécessaire, car elle vous informera sur la justesse des indices découverts. Pour deux à six joueurs, à partir de 10 ans. (Environ 27,50 €.)

POTION EXPLOSION

Le plateau est constitué de rigoles dans lesquelles les joueurs piochent des billes qui servent d'ingrédients pour constituer des potions. La dimension 3D n'est nullement un gadget, ce qu'on peut reprocher à toute une série de jeux actuels. Au contraire, la pente ainsi construite permet des mouvements de billes qui, lorsqu'elles s'entrechoquent, provoquent des explosions. C'est un mécanisme magnifique qui titille la concentration des joueurs pour obtenir des résultats généreux et, si possible, en cascade. *Potion Explosion* se joue dans le cadre d'un concours où chaque participant remporte d'autant plus de points que ses potions sont difficiles à réussir. Bon à savoir pour les ludothèques : la construction en 3D peut être collée et rangée telle quelle dans la boîte. Pour apprentis sorciers à partir de 8 ans, deux à quatre joueurs, durée : 45 minutes. (Environ 40,00 €.) ▶





▶ WHEN I DREAM

L'éditeur belge Repos Production, après *Time's Up* et *7 Wonders* dont les succès lui donnent les moyens d'innover, propose un jeu poétique auquel ont collaboré 20 dessinateurs. À tour de rôle, chaque joueur est le rêveur et se pose un masque sur les yeux. Les autres sont les esprits du rêve et tirent un rôle au hasard qui influence leur participation : les fées disent la vérité, les croque-mitaines induisent en erreur et les marchands de sable essaient d'équilibrer le camp du vrai et le camp du faux. Durant deux minutes, le rêveur doit tenter d'identifier les cartes qui sortent d'un talon et qui représentent son rêve. Pour chacune d'elles, les esprits donnent un indice pour qu'il puisse en deviner le sujet ou, au contraire, pour qu'il se trompe. Par exemple, si le mot *avion* doit être deviné, la fée dira *Boeing* tandis que le croque-mitaine dira *nacelle*. Si le rêveur donne une réponse exacte, il marque un point ainsi que les fées qui l'ont aidé. Dans le cas contraire, ce sont les gêneurs qui emportent le score. Avec une part de mémoire et de narration poétique, *When I Dream* est un jeu d'ambiance, riche et fluide, qui se joue en 30 minutes. Des ludothécaires faisaient cependant remar-

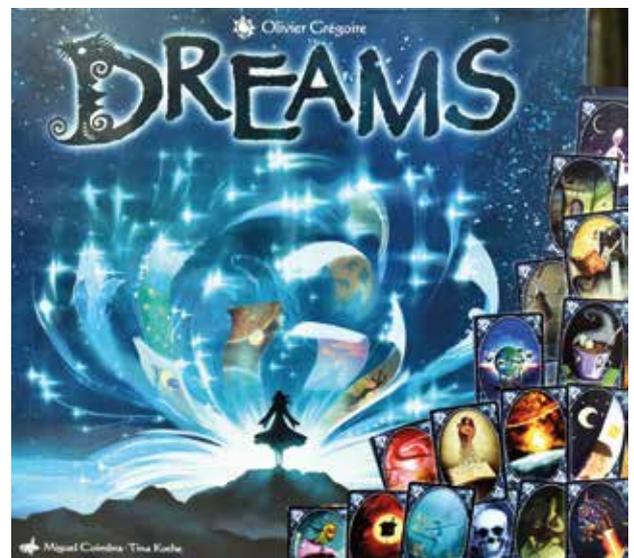
quer que la réelle qualité et diversité des illustrations n'est pas exploitée. De deux à dix joueurs, à partir de 10 ans. (Environ 27,50 €.)

DREAMS

Les dieux s'amuse dans le ciel : en posant des étoiles, ils dessinent des constellations. Ils s'inspirent de la vie sur terre : un couple d'amoureux, un corbeau sur une tour, une ballerine... La partie débute par une distribution de rôles secrets : personne ne sait qui est qui, car un des joueurs est un intrus qui se mêle aux dieux. Le but de ces derniers est de le découvrir, tandis que le but de l'intrus est de deviner, parmi les quatre cartes exposées sur la table, celle qui sert de modèle pour dessiner la constellation. Par un mécanisme astucieux qui ne trahit pas leurs identités, les dieux savent laquelle des quatre cartes doit les inspirer. Tour à tour, ils posent une étoile (une pierre colorée)

de manière à construire ensemble la silhouette de la constellation. Lorsque vient son tour, l'intrus fait de même en tentant de ne pas se trahir. Il compare la forme commencée aux cartes posées sur la table et ajoute son étoile en misant sur son intuition.

Dreams est un jeu original qui joue sur différents niveaux d'observation. Il mêle avec finesse créativité et déduction, deux ingrédients qu'on associe rarement. Son auteur est le Belge Olivier Grégoire, souvent présent sur les ondes radio. De trois à six joueurs, à partir de 10 ans. (Éditions Zoch/Gigamic, environ 39,00 €.)





DICE FORGE

Inspiré par la technique d'accrochage de Lego, **Dice Forge** propose un concept de matériel totalement neuf puisque les faces des dés peuvent être changées ! Une place s'est libérée au Panthéon et les dieux sont disposés à élever le plus prestigieux des héros à leur rang. Pour gagner cette faveur, les joueurs jouent sur deux tableaux : faire des offrandes et réussir des exploits. Ces deux objectifs sont d'autant plus faciles à réussir que les faces des dés qu'ils lancent sont bonnes, ce qui relève en principe de la chance. L'idée de l'auteur intervient précisément ici : quittant le concept d'un dé dont les résultats sont toujours les mêmes (de 1 à 6), il propose un mécanisme où les faces peuvent être enlevées et remplacées par d'autres. Chaque joueur s'attache donc à échanger, dans le respect des règles et des actions possibles, les moins bonnes faces de ses deux dés contre des meilleures. De cette manière, il augmente peu à peu la probabilité d'obtenir d'excellents jets de dés et de décrocher des avantages et des positions qui lui rapportent des points de gloire.

Un bel univers balance l'aspect technique que nous avons décrit : les faces de dé sont puisées dans les jardins d'un palais, les symboles illustrent des frag-

ments solaires et lunaires et l'aventure se joue sur une île où nous ne cessons de croiser des animaux et des personnages mythiques. À partir de 10 ans, pour deux à quatre joueurs, durée : 45 minutes. (Environ 39,00 €.)

LES AVENTURIERS DU RAIL ALLEMAGNE

La plupart d'entre nous connaissent l'excellent jeu *Les Aventuriers du Rail* d'Alan Moon. Découvrez donc sa version *Allemagne*, qui réserve une belle surprise. À la règle de base se mêlent des passagers d'autant plus nombreux que la ville étape est importante. Ce que ça change ? Une multiplicité d'actions efficaces, surtout quand la main de cartes qu'on tient n'est pas excellente. L'idée est la suivante : celui qui s'empare d'un tronçon de chemin de fer peut choisir deux personnages positionnés sur les gares attenantes. Les personnages sont en six couleurs. En fin de partie, celui qui détient la majorité dans une collection de même couleur reçoit 15 points. Autrement dit, les petits tronçons deviennent intéressants quand des personnages les encadrent encore. Oui, quelle bonne idée ! Et comme dit dans l'introduction, la culture s'en mêle : là où, dans l'écriture, certains proposent une écriture inclusive, le jeu est aussi attentif à rendre compte des différences de genre : souvent par ses héros et ses héroïnes, mais ici, en l'occurrence, par des pions masculins et féminins, ce qu'on ne remarque pas de prime abord ! Pour deux à cinq joueurs. (Éditions Days of Wonder, environ 39,50 €.) ●





CAROLINE CORNÉLIS : DANSER À L'HEURE DE LA RÉCRÉ

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Toutes les photos : © Caroline Cornélis

Le cheveu court, une simplicité désarmante, un talent incontestable. S'il est un nom à retenir en danse jeune public, c'est le sien. Quel beau chemin ! Danseuse de formation classique, initiée au traditionnel conservatoire et rêvant, comme il se doit, de devenir petit rat de l'opéra, Caroline Cornélis, fondatrice de la compagnie Nyash, est actuellement la référence belge en danse jeune public. Et sera, à ce titre, invitée non seulement à « Pays de Danses » à Liège, mais aussi, l'été prochain, au prestigieux Festival d'Édimbourg, l'équivalent d'Avignon dans le monde anglo-saxon.



« Je ne suis pas forcément pour les récompenses, mais il est indéniable que celles-ci donnent un vrai coup de projecteur sur mon travail. J'étais surtout très contente pour mon équipe. Je n'y croyais pas, en réalité. Je regardais les résultats par curiosité. Lorsque j'ai vu que j'étais nominée, je n'en revenais pas. Je suis allée à la remise des prix toujours sans y croire. Quand j'ai entendu mon nom, je me suis dit, "Wouaah". Moi qui travaille dans l'ombre et dans l'anonymat depuis tant d'années, soudain, mes pairs, ceux du théâtre et de la danse adulte, ont vu ce que je faisais. J'étais aussi tellement contente pour Catherine Simon, qui était dans la salle... ».

LA FILLE SPIRITUELLE DE CATHERINE SIMON

Catherine Simon. Un nom que Caroline Cornélis ne peut prononcer sans une certaine émotion. Disparue brutalement en août dernier, cette « maman » du jeune public, férue de danse et programmatrice pendant 30 ans au centre culturel Jacques Franck, a toujours soutenu notre interlocutrice. C'est elle qui l'a encouragée à se lancer dans la chorégraphie, en lui proposant une carte blanche. Elle était, indéniablement, sa mère spirituelle. « *Elle est enterrée juste ici* », nous confie Caroline Cornélis le jour de notre rencontre, ►

Elle sera également à « Objectifs Danse », qui promeut l'exportation des artistes et compagnies professionnelles et qui n'avait jamais encore sélectionné une compagnie jeune public. Un signe qui ne trompe pas. Primée plusieurs fois pour ses créa-

tions aux Rencontres de Huy, elle obtient le Prix du ministre de l'Enfance pour *Terre Ô* en 2013 et pour *Stoel* en 2015. Celui-ci se verra aussi octroyer un coup de cœur de la presse et sera sacré meilleur spectacle jeune public aux Prix de la critique Théâtre et Danse 2016.

— **Moi qui travaille dans l'ombre et dans l'anonymat depuis tant d'années, soudain, mes pairs, ceux du théâtre et de la danse adulte, ont vu ce que je faisais. J'étais aussi tellement contente pour Catherine Simon, qui était dans la salle...** —
CAROLINE CORNÉLIS



► près du cimetière d'Ixelles. « Elle me manque terriblement. Les mois de septembre, d'octobre et de novembre ont été particulièrement difficiles. J'étais en création pour mon nouveau spectacle, *10:10*, et je ne pouvais plus avoir son regard. Je me suis sentie orpheline. À la même époque, j'avais fait ma demande de subvention et j'étais dans l'attente. Je créais sans savoir si j'allais avoir l'argent nécessaire et je savais que ce serait mon dernier spectacle si je n'obtenais pas de contrat-programme. Finalement, j'ai obtenu les 120 000 euros demandés. Je suis la seule en jeune public à être satisfaite, mais il est vrai que mon dossier a été examiné par la commission danse et non théâtre. » Décidément, le ciel se dégage de plus en plus pour cette artiste posée qui a su, la première fois qu'elle dansait pour les enfants, qu'elle était à sa place et qu'elle y consacrerait une part importante de sa vie. Devant un jus de pommes gingembre et un crumble aux cerises, cette jeune femme au cheveu court, au regard vif et à la peau claire, retrace son parcours. Après la formation classique, la voici qui tâtonne du contemporain. À l'époque, Béjart était parti, l'École Mudra n'existait plus et PARTS n'avait pas encore vu le jour. Elle se formera donc elle-même et il ne faudra pas

longtemps pour que cette autodidacte travaille avec des grands noms de la danse tels que Michèle Noiret ou Frédéric Flamand. Jusqu'à ce jour, en 1998, où la compagnie Iota lui propose de participer à « Iota danse ». « Lorsque j'ai vu les yeux ébahis des enfants de deux ans et demi, j'ai compris que je voulais poursuivre dans cette voie. Je me souviens de répétitions dans des classes, à même le carrelage, mais cela n'avait pas d'importance. Puis il y eut cette carte blanche proposée par Catherine Simon. Je ne m'y attendais pas. Je n'y avais même jamais songé. Comment ? J'allais créer une chorégraphie !? Quelqu'un croyait en moi ? Dans ce cas, me suis-je dit finalement, il fallait tenter ma chance. »

L'ÉBOURIFFANT STOEL

En 2006, elle fonde sa compagnie, crée *La Petite Dame* et *Tout ce qui nous sépare*. À partir de 2010, elle s'allie la complicité de Miko Shimura, une rencontre importante, une artiste avec laquelle elle continue à creuser et affiner sa recherche vers les plus jeunes, en privilégiant le contact des danseurs avec la matière. Ensemble, Miko et Caroline créent «*Kami*. Suivront plusieurs spec-

tacles, dont *Terre Ô* et ce frottement avec la terre glaise. Deux ans plus tard, l'ébouriffant *Stoel*, 300 représentations déjà, un véritable succès pour une démarche innovante qui fait danser les artistes avec des chaises d'osier, de bureau, d'église, d'école, de récup' ou autre... Chacune a sa fonction, son surnom, sa raison d'être. Un spectacle inspiré par la plasticienne Anne Mortiaux et par les travaux de Jean-François Pirson, artiste pédagogue, exprimant son rapport à l'espace dans des pratiques diverses. Ces chaises avancent d'abord seules sur le plateau. Au son des notes harmonieuses de Claire Goldfarb et Arne Van Dongen, les danseurs, tous deux remarquables de présence, tissent la toile d'une relation à deux, entre sourires et jeux de pouvoir. Ils cherchent et trouvent leur place dans l'espace, se frottent, se fauflent, se glissent et occupent le terrain.

« En duo ou solo, la danse s'invite alors, espace d'expression pour Miko Shimura, sauvagement gracieuse, et pour Colin Jolet qui, humble sourire en coin, se révèle et s'ouvre avant de s'unir à sa partenaire pour un échange en miroir, synchro et enivrant. Exercice périlleux, la danse contemporaine pour enfants frôle souvent l'ennui ou l'excès. Elle se révèle ici pure et légère, narrative et complice, élégante et drôle, vivante et réjouissante », écrivions-nous, enthousiaste, lors de la création.

10:10, QUAND TOUT SE JOUE

Mais voilà que sonne déjà l'heure de la récré, *10:10*, comme le titre du nouveau spectacle de la compagnie. La récréation, ce moment tellement important dans la vie d'un enfant, d'un écolier. Cette liberté soudaine, ce grand saut dans l'inconnu, loin du contrôle des adultes, cet apprentissage de la vie avec tout ce qu'il a d'excitant ou de terrifiant. Trois corps traversent dès lors ce temps particulier, « où le poétique côtoie le chaotique, où de multiples univers se croisent et/ou se confrontent », écrit l'artiste qui nous dit encore : « Il se joue tant de choses dans une cour de récré. J'ai réalisé un travail d'obser- ►



Stoel





► vation dans cet espace de liberté. J'ai voulu m'emparer des petites et grandes histoires avec ces trois corps en urgence, en attente, en suspens. Il y a là une énergie, une puissance, une force, une solitude qui me semblaient intéressantes. Cette fois, j'aurai trois artistes sur scène, Colin Jolet, Julien Carlier et Agathe Thévenot, ainsi qu'un musicien, Thomas Malmendier, sur les compositions de Claire Goldfarb, à nouveau. » Pour tester cette nouvelle création, Caroline Cornélis a réalisé des « instantanés chorégraphiques » dans les cours de récré. Lorsque les enfants sortaient des classes, les artistes étaient déjà en position dans la cour puis commençaient à danser. « Les élèves étaient fascinés et il était intéressant de voir qu'après ces quelques minutes, leur rapport au corps avait déjà changé. » Notre interlocutrice aimerait pouvoir multiplier ces moments volés, car il est intéressant de rencontrer les enfants sur leur terrain, mais il faudra pour cela trouver des subventions. L'école est un milieu

qu'elle connaît bien pour avoir participé à de nombreux ateliers, que ce soit avec ékla (Centre scénique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse) ou pour Pierre de Lune (Centre scénique jeunes publics de Bruxelles), auquel elle est associée. Et lorsqu'on lui demande ce que la danse peut apporter aux enfants, elle dit souhaiter « qu'ils soient touchés corporellement, qu'ils vivent une émotion physiquement, mais pas intellectuellement, et surtout qu'ils partent en voyage ». ●



Terre Ô

LES ALBUMS PÈRE CASTOR

RECONNUS « PATRIMOINE DOCUMENTAIRE » PAR L'UNESCO

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

À côté de la Convention du patrimoine mondial culturel et naturel visant à protéger les sites et monuments dont la sauvegarde concerne l'humanité, à côté de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel voué à la protection des traditions et expressions orales, des arts du spectacle, des pratiques sociales, des rituels et des événements festifs, des savoir-faire liés à l'artisanat, l'UNESCO a mis en place un programme de conservation et de valorisation du patrimoine documentaire.

Depuis 1992, plus de 400 documents, objets divers, fonds d'archives, collections de bibliothèques... ont été répertoriés et inscrits au Registre de la « Mémoire du monde » en raison de « leur intérêt international et de leur valeur universelle ».

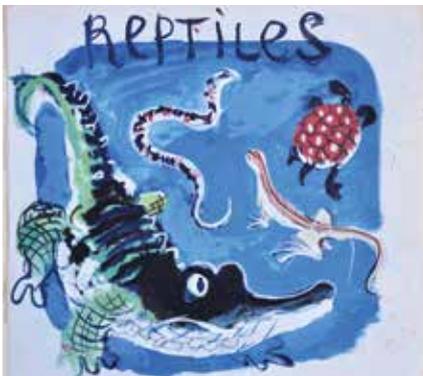


1/ A l'école du Père Castor, place au corps
2/ Ecole du Père Castor
3/ Paul Faucher au travail

© photos Ministère de la Culture France, inédit



Alexandra Exter, essai de couverture,
photo Ministère de la Culture France, inédit



Hélène Guertik, essai de couverture,
photo Ministère de la Culture France, inédit



C'est ainsi que figurent dans la liste les manuscrits du Rig-Veda, qui comptent parmi les plus anciens documents littéraires et religieux de notre histoire, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, les archives de Louis Pasteur, la version reconstruite du film *Metropolis* de Fritz Lang, les photos de l'exposition *The Family of Man* conçue par Edward Steichen, ou encore la tapisserie de Bayeux dite de la reine Mathilde. Les Archives du Père Castor, rassemblées par Paul Faucher de 1920 à 1967, date de son décès, viennent de rejoindre cette liste prestigieuse. François Faucher, son fils et successeur, en avait fait don à la médiathèque intercommunale du Père Castor, construite sur le site de Forge-neuve, à Meuzac en Limousin. Cette reconnaissance constitue une grande première pour la littérature de jeunesse. Jusqu'à présent, en ce domaine, seuls trois auteurs avaient été intégrés au registre « Mémoire du monde » : les frères Grimm, Hans Christian Andersen et Astrid Lindgren.

LES RAISONS DU CLASSEMENT

Le Père Castor, à partir des années « trente » du siècle dernier, est à l'origine d'une métamorphose sans précédent de l'édition pour enfants. La création artistique et littéraire y rencontre des options pédagogiques novatrices, celles de l'« Éducation nouvelle », qui fait de l'enfant l'acteur majeur de son développement physique, intellectuel et social. Pour Paul Faucher, il s'agit de « donner à chacun l'envie de grandir et d'entreprendre dans l'enthousiasme ». Il faut lui offrir des livres-outils centrés sur ses intérêts, sur son environnement immédiat, et qui, par ailleurs, l'ouvrent au monde et aux autres. Pour mener à bien son projet, Paul Faucher s'est appuyé sur le talent de

créateurs venus de Russie, d'Allemagne, de Pologne, de Tchécoslovaquie, rejoints par des artistes d'origine hollandaise, belge, suédoise, américaine. Citons ici quelques noms : Nathalie Parain, Alexandra Exter, Hélène Guertik, Feodor Rojankovsky, Lida Durdikova, Josef Lada, Ladislav Havranek, Gerda Muller, Albertine Deletaille, Kersti Chapelet, Nathan Hall..., la France n'étant pas en reste avec des personnalités aussi fortes que Marie Colmont, Pierre Belvès, Paul-Émile Victor, Jean-Michel Guilcher...

Avec le Père Castor, on assiste à la naissance de l'album moderne, caractérisé par un nouveau rapport texte/image. Cette dernière cesse d'être inféodée au texte ; elle est devenue un langage à part entière appelé à dialoguer avec le texte, dans des mises en pages novatrices qui exploitent des formats repensés en fonction des thèmes traités et des histoires racontées.

Paul Faucher souhaitait que ses livres étincelles soient accessibles à l'ensemble des couches de la population, aussi a-t-il veillé à réduire les coûts de fabrication en adoptant une présentation modeste, en renonçant aux cartonnages de couverture, préférant de simples agrafes aux reliures luxueuses, en réduisant le nombre de pages...

À une époque où il était courant d'afficher du dédain par rapport à « l'Autre », Paul Faucher se démarque en manifestant son intérêt et son respect pour les cultures du monde. Dans la collection « Les Enfants de la Terre », les lecteurs sont invités à découvrir ce qui est universel en l'homme et ce qui est propre à une culture. En se connaissant mieux, on se respectera davantage. Rarement projet éducatif, artistique et littéraire a été mené à bien avec pareille cohérence. Livres d'activités visant à développer l'expression, la créativité et l'autonomie de l'enfant, livres de lecture, d'images ou de photos.

Les albums du Père Castor ont été traduits un peu partout dans le monde, en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, en Espagne, en Finlande, en Hongrie, au Danemark, en Suède, en Israël, en Inde, au Japon, en Corée, soit dans une vingtaine de langues. Par-delà, ils ont inspiré d'autres maisons d'édition. Noël Carrington, fondateur des célèbres *Puffin Picture Books* en Angleterre, a reconnu la dette qu'il avait envers le Père Castor, de même que Georges Duplaix, initiateur aux États-Unis de la série des *Golden Books*. Ils ont inspiré des créateurs aussi différents que le couturier Christian Lacroix, la designer Élisabeth Garouste, l'architecte Paul Chemetov.

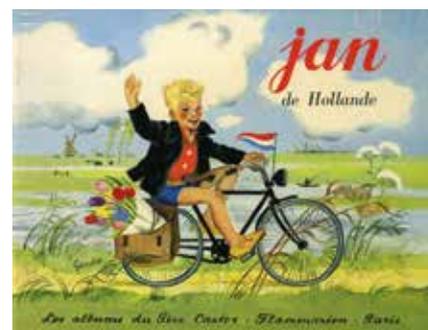
De plus en plus d'universitaires et de chercheurs se penchent sur les apports du Père Castor tant sur le plan éditorial que pédagogique. Tamara C. S. Abreu, de l'université de Campinas (Brésil), a fouillé longuement dans les Archives du Père Castor afin de proposer un parallèle entre Paul Faucher et Monteiro Lobato, l'un des auteurs et éditeurs brésiliens parmi les plus importants de la première moitié du XX^e siècle. Asami Nasagawa est venue du Japon jusqu'à Meuzac en vue de la rédaction de son étude sur la littérature de jeunesse en France. Des liens ont été tissés avec les universités tchèques de Brno et de Hradec Králové, avec l'université de Limoges, avec la bibliothèque internationale pour la jeunesse de Munich, avec le musée Komensky de Prague. Des expositions, comme celle que présenta la Cotsen Children's Library de l'université de Princeton en 2008, des rééditions patrimoniales chez différents éditeurs mettent l'accent sur l'humanisme et l'universalité des valeurs prônées par Paul Faucher, dont les prises de position en 1926 annonçaient déjà la Déclaration des droits de l'enfant.

LE CONTENU DES ARCHIVES

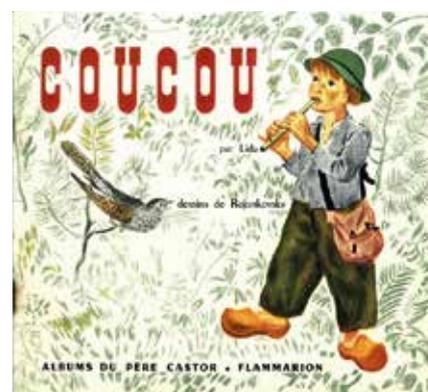
Les Archives du Père Castor conservent des traces d'une aventure exceptionnelle qui honore l'humanité tout entière dans ses rapports avec l'enfance. Y sont conservés une collection complète d'éditions originales et de traductions, des catalogues et des outils promotionnels, des documents personnels de Paul Faucher et de ses principaux collaborateurs, entre autres sa riche correspondance privée et professionnelle, des documents en langue tchèque rassemblés par son épouse Lida Durdikova, des travaux préparatoires, manuscrits et brouillons de plusieurs auteurs et illustrateurs phares, des photographies, des archives sonores comme les documents relatifs au chœur d'enfants de Frantisek Bakulé, l'instituteur tchèque qu'admirait Paul Faucher. Y sont également conservés des jeux et des objets axés sur les activités manuelles et les métiers, ainsi que du matériel pédagogique lié à la méthode Havránek.

Notons que les 251 boîtes d'Archives du Père Castor déposées à Meuzac sont complétées par 38 boîtes relatives à la fabrication des albums, conservées au sein des Archives Madrigall, au siège des éditions Gallimard, à Paris. Les Archives, dont la consultation est réservée aux chercheurs, sont régulièrement présentées au public lors d'expositions thématiques, de visites guidées, de manifestations culturelles comme les Journées du Patrimoine. D'autre part, de nombreux documents numérisés sont accessibles sur le site de la Médiathèque.

Le 11 janvier 2018, une journée de promotion du programme « Mémoire du monde » était organisée par l'UNESCO, à la Bibliothèque nationale de France. Les différents gestionnaires français de biens inscrits se sont unanimement réjouis d'accueillir les Archives du Père Castor. ●



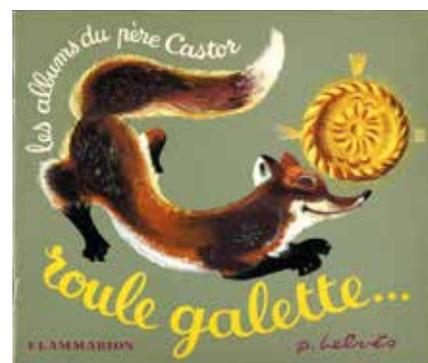
Gerda, *Jan de Hollande*



Lida Rojankovsky, *Cocou*



Nathalie Parain, *Baba Yaga*



Pierre Belvès, *Roule Galette*

LIRE LE THÉÂTRE

PAR MAGGY RAYET

formatrice en littérature jeunesse

Même si la vocation première des textes de théâtre est la représentation scénique, pas mal d'entre eux peuvent s'apprécier à la seule lecture.

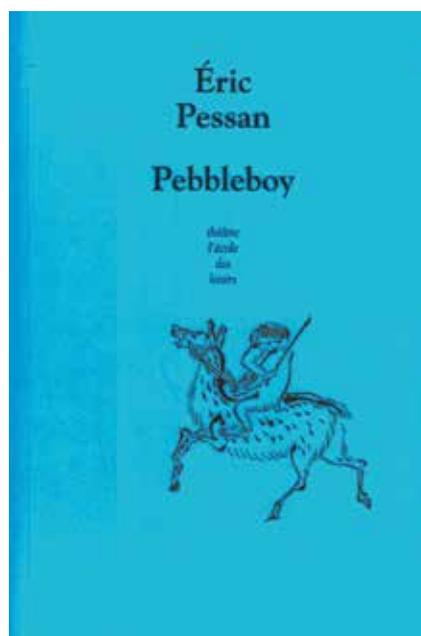
Le plus souvent, hélas, ils ne paient pas de mine : minces et de format modeste, leur présentation est volontiers austère. Ils sont rarement mis en évidence sur les tables des libraires. Les bibliothécaires déplorent « qu'ils ne sortent jamais ». Les passeurs de livres sont réticents à les faire figurer dans des sélections. D'où ce cri d'alarme d'une editrice : « La dame édition risque de s'esouffler, non pas tant pour fabriquer à partir du texte un livre (il y a pléthore), mais pour lui faire rencontrer son lecteur. » Ce serait dommage. Le lecteur passerait à côté de petites merveilles : dans le domaine du théâtre aussi, le secteur jeunesse est un véritable laboratoire sur le plan littéraire !

Démonstration ? La présentation de cinq titres choisis au sein d'une production foisonnante.

UNE MÉTAPHORE SUR LE HARCÈLEMENT ET LA RUMEUR

Créée et dirigée par Brigitte Smadja, la collection « Théâtre » de l'école des loisirs, née en 1995, propose aujourd'hui environ 130 titres. On y retrouve des grands noms du théâtre contemporain. Parmi les dernières parutions, celui d'Éric Pessan retient l'attention,

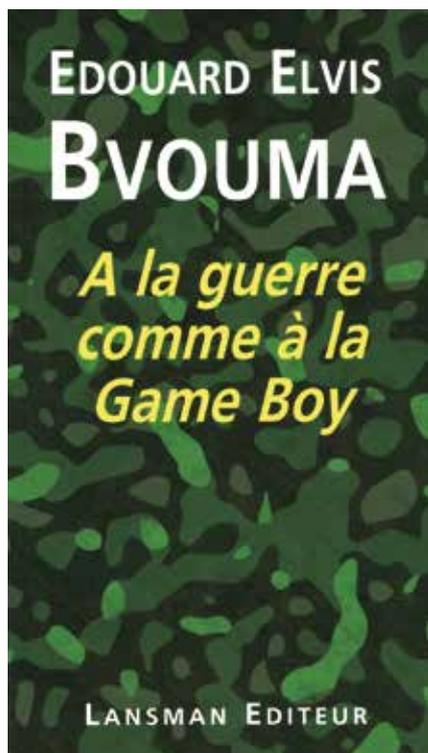
car depuis 2012 et son roman *Plus haut que les oiseaux*, cet écrivain occupe une place essentielle en fiction jeunesse. L'homme déteste les étiquettes. « On m'a souvent demandé pourquoi le romancier que je suis écrivait pour le théâtre, et puis pour la jeunesse (...). D'une manière générale, le pourquoi m'épuise. J'aime le comment. Je n'ai jamais fait ces distinctions. J'essaye avant tout d'être écrivain. » Après *Cache-cache*, voici *Pebbleboy*, sa deuxième contribution à la collec-



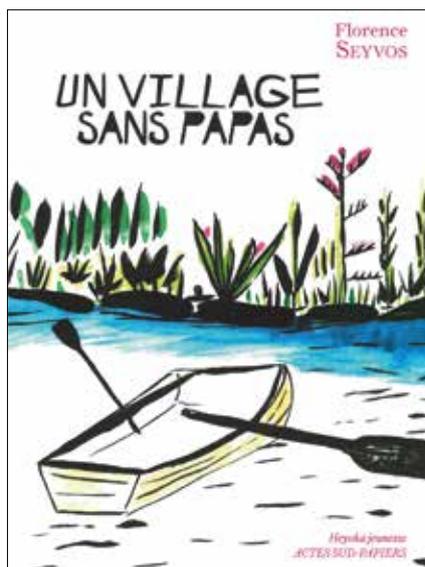
tion. *Pebbleboy* ! Le jeune Pierre a pris comme pseudonyme ce nom de superhéros. En anglais, « pebble » signifie caillou ou galet. Et Pierre a la réputation d'être insensible aux coups. Le sous-titre le dit bien : *Les aventures extraordinaires du garçon aussi dur qu'une pierre*. Lui-même y croit ou fait semblant. « Tout le monde écrit à coups de poing des aventures extraordinaires sur mon visage », dit-il. À l'école, les élèves ne le ménagent pas et l'institutrice se pose mollement des questions. Chez lui, il se fait battre par son père et sa mère ferme les yeux. La rumeur est tenace. La presse, complice, invente des bobards. La réputation de *Pebbleboy* en arrive à dépasser les frontières. C'en est trop pour Pierre, qui finit par rejeter le mensonge. Ça aurait pu être une de ces histoires de superhéros « qui finissent toujours bien », dit le gamin. Mais c'est une histoire de maltraitance. Une histoire qui a aussi le harcèlement, la rumeur et la presse à sensation en ligne de mire. Sans qu'un narrateur adulte ne dévoile ou ne propose de signification, au lecteur de trouver sa propre vérité dans les paroles, les réactions et les commentaires des personnages.

LE MONOLOGUE D'UN ADOLESCENT-SOLDAT

Chez Lansman, les collections s'adressant au jeune public apparaissent à la fin des années 1990. Parmi les dernières parutions, *À la guerre comme à la Game Boy*, de Edouard Elvis Bvouma, attire le regard. Ce texte, sélectionné par plusieurs comités de lecture, a été lu dans la programmation du Festival d'Avignon et sélectionné pour une mise en ondes sur France Culture. Il a reçu –

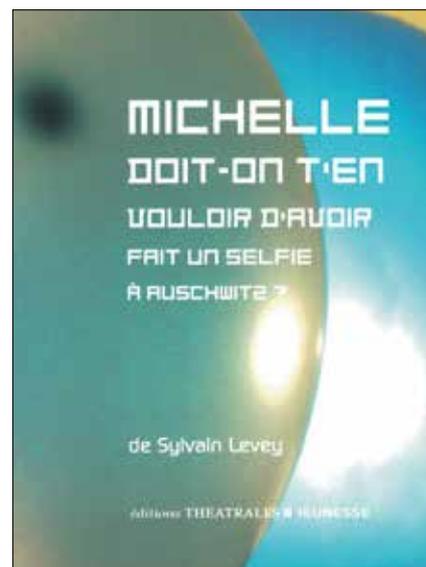


entre autres – « Inédits d’Afrique et Outremer », un prix lycéen de littérature dramatique francophone. La parole y est confiée à un seul personnage, un adolescent-soldat. Dans un pays non précisé d’Afrique, une guerre civile oppose les MOUNGUÉLÉ-NGUÉLÉS aux KIMBILILIS. Quand il était petit, le jeune narrateur se faisait appeler Lucky Luke. Mais depuis qu’il est devenu soldat, Boy Killer est son surnom. Ce matin, le caporal Boy Killer a entendu à la radio que la guerre était finie. Il a découvert en même temps que, pendant la nuit, le camp s’était vidé. Il se retrouve seul avec sa kalach. Pas tout à fait seul : face à lui, une jeune fille est étendue dans l’herbe. Il va lui raconter sa vie. Son monologue, émaillé de références à des héros de bandes dessinées, de films et de romans, est construit comme un jeu vidéo. Review, Start, Pause, Play, Stop... chacune des séquences porte le nom d’une commande. Progressivement, on comprend comment un enfant qui menait une existence protégée dans une famille paisible est devenu un redoutable combattant dressé à n’épargner personne. La fin apporte (peut-être) une lueur d’espoir : « C’est Game Over mais le *game* n’est pas *over* pour nous. On va recommencer le jeu. »



UN LIVRET D’OPÉRA SUR LA GUERRE 1914-1918

En 1999, Actes Sud-Papiers lance « Heyoka jeunesse », une collection de théâtre contemporain jeune public que dirige Claire David. En langue sioux, Heyoka est un clown sacré « qui représente la part de rêve et de liberté dont la tribu est privée ». Conçue dès le départ dans une présentation soignée et faisant appel à la collaboration d’illustrateurs, la collection paraît depuis 2016 dans un format plus ramassé. Les artistes dont les dessins sont mis à l’honneur changent chaque saison. *Un village sans papas*, premier volume de la saison de Leslie Auguste, est signé Florence Seyvos, une écrivaine appréciée tant en littérature générale qu’en jeunesse. Elle fait ici ses premiers pas dans l’écriture théâtrale. Et elle a accepté pour la première fois de répondre à une commande sur un sujet précis. Une commande peu banale : il s’agissait d’écrire le livret d’un opéra sur la guerre 1914-1918 vue du côté des enfants ! Que dit-il, ce texte dont la lecture à voix haute est destinée à être mis en musique ? Dans un village du sud de la France, les enfants jouent à la guerre. Leurs pères vont bientôt partir au front. Mais tous sont persuadés que c’est l’affaire de quelques semaines. Le père de Victor confie son violon à son fils et lui joue une dernière fois un air qui évoque pour lui (et bientôt aussi



pour Victor) une rivière sous les arbres en été, où vogue un bateau. Victor va pressentir la mort de son père. Il va tout d’abord se révolter, puis admettre. La vie va reprendre son cours. Comme le bateau sur la rivière.

UN TEXTE « PAPIER » AUX ACCENTS NUMÉRIQUES

La collection jeunesse des Éditions Théâtrales est dirigée par Françoise du Chaxel et Pierre Banos : « Au gré de nos découvertes, de nos envies, de nos rencontres, nous vous proposons des textes qui explorent les territoires de ces âges mouvants. » Ici, l’idée de départ est une histoire vraie. Celle d’une jeune Américaine se prenant en photo à Auschwitz lors d’un voyage en Pologne. Son selfie, publié sur les réseaux sociaux, provoqua un scandale. Certains commentaires lui conseillèrent même de mettre fin à ses jours. Sylvain Levey s’empare de ce fait-divers et écrit *Michelle doit-on t’en vouloir d’avoir fait un selfie à Auschwitz ?* Il met en scène des jeunes et leurs enseignants qui vont visiter le camp de la mort. Pour ce faire, il invente une langue nouvelle aux accents numériques. Le langage des réseaux sociaux et des textos s’insinue dans les réflexions et les dialogues de la vie quotidienne. Avatars, RIP, WhatsApp, mots d’argots, abréviations et émoticônes ! Une écriture orale et rythmée sans intervention narra- ▶



Jean-Luc

► tive. Sans prendre explicitement parti, Sylvain Levey écrit le monde du point de vue de la jeunesse. Et comme répond le jeune Abel à son professeur d'histoire, qui demande si visiter Birkenau c'est la même chose que passer une journée au parc Astérix : « Madame, vous savez, à Birkenau on était tristes, faut pas croire. »

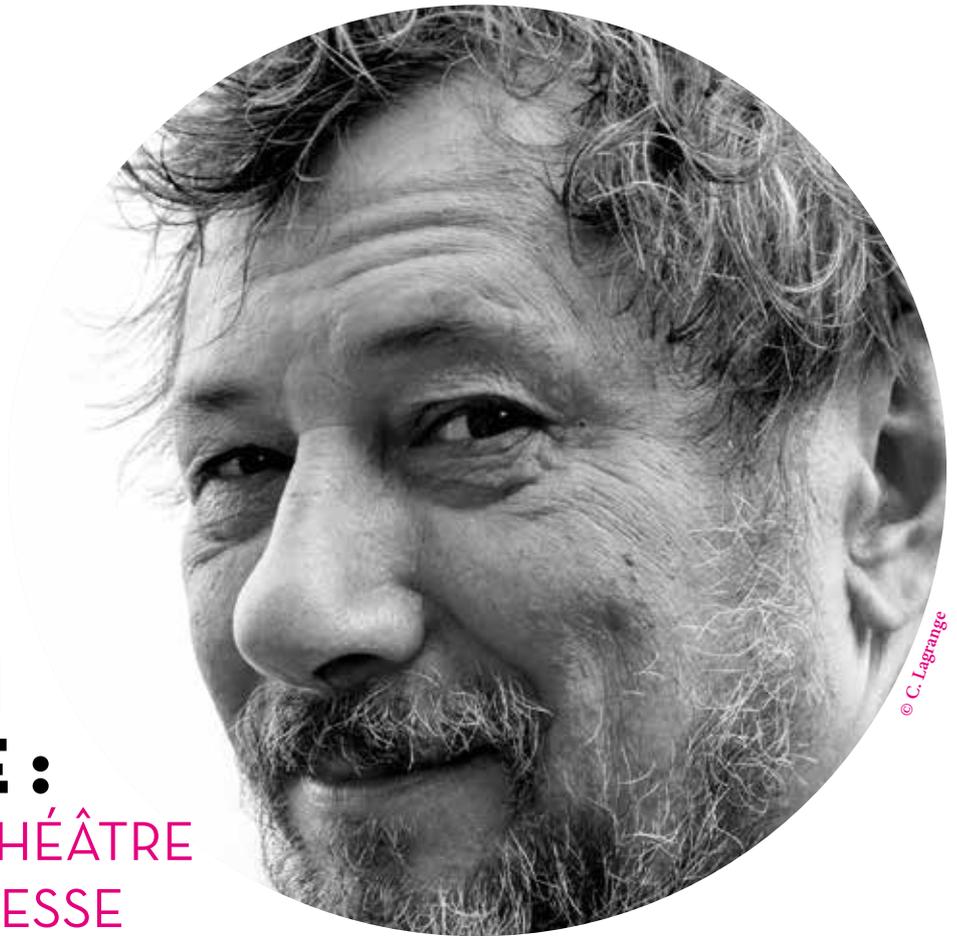
LES COULISSES D'UN HOMMAGE

La Joie de lire lance la collection « La Joie d'agir ». Son premier volume, bel objet cartonné à la tranche rouge vif, est titré tout simplement *Jean-Luc*. Bien entendu, il s'agit de Godard, dont le nouveau film est annoncé pour 2018. Le livre repose tout entier sur l'organisation d'ateliers par Am Stram Gram, la célèbre maison de théâtre genevoise. Ateliers d'écriture d'abord, d'interprétation ensuite, auxquels participaient des adolescents et de jeunes adultes.

Certains d'entre eux connaissaient le cinéaste, avaient vu l'un ou l'autre de ses films. D'autres ignoraient qui il était. Le livre est tête-bêche. D'un côté, on découvre le texte du spectacle, dont l'écriture finale est signée Fabrice Melquiot, le directeur d'Am Stram Gram. Pour la petite histoire, c'est avec un texte de cet auteur – aussi comédien et metteur en scène – que le théâtre jeune public fit son entrée à la Comédie française. En retournant le livre, le lecteur pénètre dans les coulisses du spectacle grâce notamment à des notes, des croquis et une abondante série de photos couleur. Mariama Sylla, la metteuse en scène, y raconte les cinq semaines de répétitions. Les interprètes expliquent ce que le théâtre leur a apporté. En préface, Fabrice Melquiot livre un copieux essai intitulé *L'art est à la jeunesse*. On ne nous dit pas si Jean-Luc Godard – qui n'habite pas loin de là – a émis un avis sur le résultat. Mais nous sommes bien là devant une expérience théâtrale singulière, pluridisciplinaire et intergé-

nérationnelle. Ce qui est le but annoncé de la collection « pour mieux saisir pourquoi le théâtre est l'art d'être ensemble ». ●

- › **Éric PESSAN, *Pebbleboy***, L'école des loisirs, 2017, 80 pages, 7,20 €.
- › **Edouard Elvis BVOUMA, *À la guerre comme à la Game Boy***, Lansman, 70 pages, 12,00 €.
- › **Florence SEYVOS et Leslie AUGUSTE, *Un village sans papas***, Actes Sud-Papiers, 48 pages, 10,00 €.
- › **Sylvain LEVEY, *Michelle doit-on t'en vouloir d'avoir fait un selfie à Auschwitz ?***, Éditions Théâtrales jeunesse, 64 pages, 8,00 €.
- › **Fabrice Melquiot, *Jean-Luc***, La Joie de lire, 144 pages, 17,90 €.



© C. Lagrange

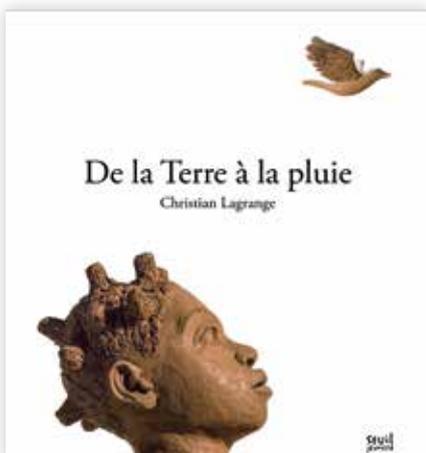
CHRISTIAN LAGRANGE :

DU DÉCOR DE THÉÂTRE À L'ALBUM JEUNESSE

Trois titres : *La Chenille*¹, *Murmure*², *De la terre à la pluie*... Et une rencontre formidable au sein de l'exposition qui lui était dédiée du 3 au 21 décembre 2017 au Doyenné à Uccle, et où il a offert une visite guidée. Christian Lagrange a obtenu une bourse d'aide au projet de la FWB pour son dernier album, qui vient d'obtenir le Prix Libbylit, catégorie album.

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre



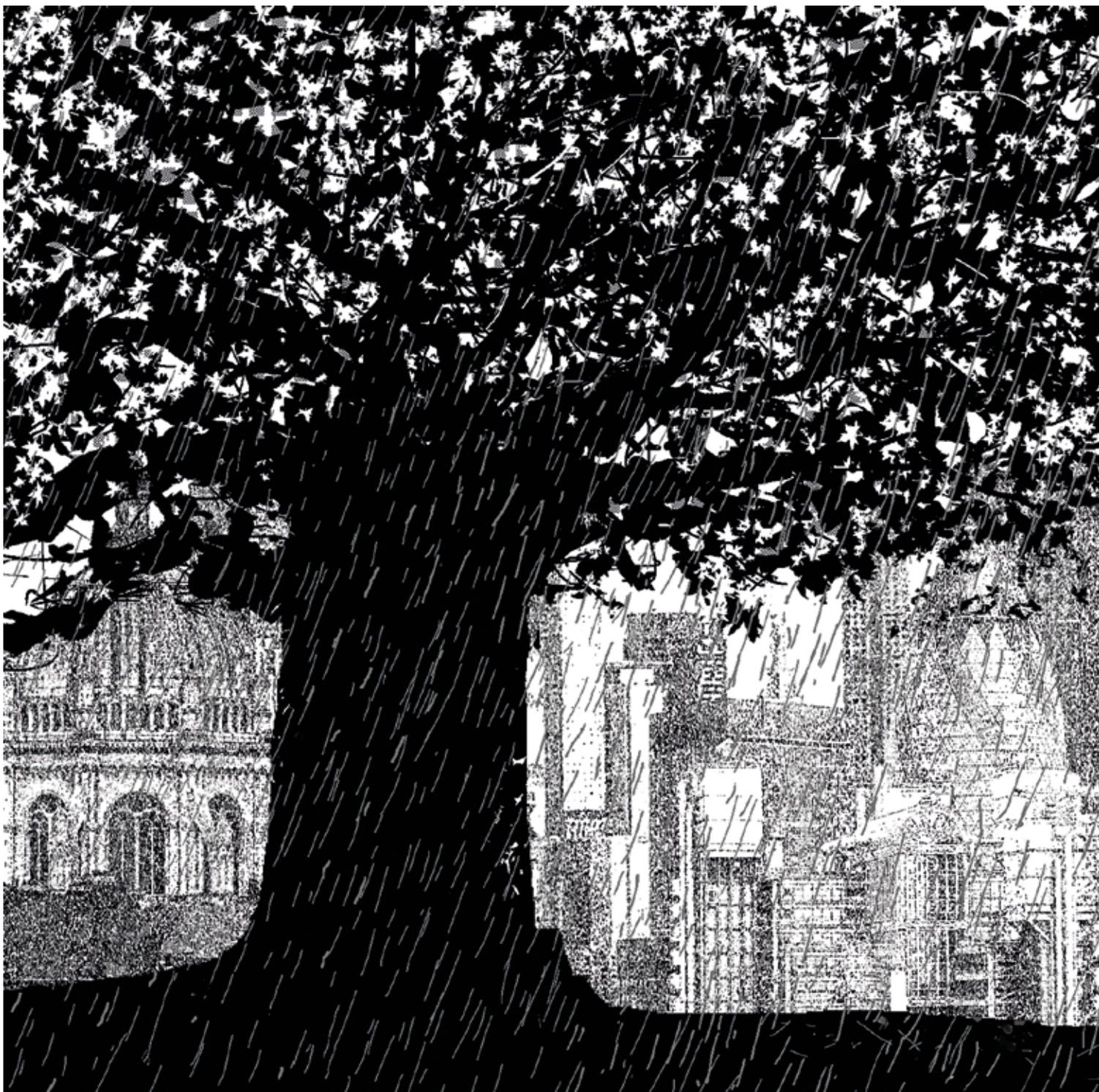
Christian Lagrange, qui êtes-vous ?

J'ai 62 ans. Je suis né et j'ai grandi dans un quartier populaire de Bruxelles. Ma mère y tenait une blanchisserie et mon père était mécanicien. Ma sœur Nadine est de 8 ans ma cadette. De l'école primaire, je ne garde pas de grands souvenirs, sinon que tous les mercredis paraissait *Le journal de Spirou*. En humanités, les cours n'éveillaient que rarement mon intérêt. Par chance, un professeur de dessin m'a remarqué. Il m'a initié à la peinture à l'huile, à la

poésie et à la littérature. Grâce à son attention particulière, j'ai pu être admis à l'Académie royale des Beaux-Arts, où j'ai reçu une formation classique en dessin, peinture et sculpture.

Quel est votre parcours professionnel ?

Après les Beaux-Arts, j'ai voyagé en réalisant des portraits dans la rue. Ensuite, dans le cadre de mon service civil, j'ai fait du dessin de presse et des affiches. Plus tard, j'ai suivi des cours d'art dra- ▶



► matique au studio Appia. Suite à cette formation, ma compagne Christine et moi avons créé le théâtre professionnel jeune public « Les Quatre Cents Coups ». Petit à petit, je me suis davantage occupé de créations scénographiques pour divers théâtres. Dans les années 1980, je suis entré à la Monnaie qui était alors dirigée par Gérard Mortier. J'y ai débuté aide-décorateur, puis décorateur attaché au TRM et enfin chef décorateur indépendant. C'était l'âge d'or de cet

opéra, les budgets étaient quasi illimités et les productions de grande qualité. C'est une période que j'ai adorée, car elle m'a permis de travailler pour de très grandes peintures de la scénographie. À leur côté, j'ai appris énormément. J'ai aussi travaillé pour le théâtre Varia, la Balsamine, l'opéra de Montpellier, les Amandiers, le centre dramatique de Créteil... Quand Gérard Mortier eut fini son mandat au TRM, les budgets alloués furent sévèrement revus à la

baisse, en particulier celui des décors. J'avais rencontré, dans les dessous de l'opéra, Alexandre Bouglione qui était venu voir la sculpture du dragon de la tétralogie de Wagner, il cherchait un sculpteur pour réaliser des animaux monumentaux. Notamment des dinosaures (c'était l'époque de *Jurassic Park*). (*Christian Lagrange montre un dinosaure géant dans une vitrine de l'expo.*) Après une première commande, de fil en aiguille, nous en avons sculpté, un



ami et moi, plus de 150 créatures pour de grands cirques, des trains fantômes et des parcs d'attractions. Leurs tailles frisaient parfois les 10 mètres.

Après quelques années de ce travail titanesque, une rencontre a changé radicalement mon activité. Madame van Gysel, propriétaire avec son mari de l'hôtel Le Plaza alors fermé au public, nous a demandé de créer et réaliser des décors en trompe-l'œil. C'est un travail qui a pris plus de 10 ans

et qui nous a ouvert les portes d'autres palaces, châteaux, villa et fêtes *jet society*, tant en Belgique qu'en France, en Allemagne et en Suisse... À cette époque, je racontais des histoires en dessins à ma fille de 10 ans (elle en a 22 aujourd'hui et c'est elle la petite fille qui apparaît dans *Murmure*) et je me suis dit : pourquoi ne pas en faire un album ? J'ai donc présenté à Chantal Léonard une série de gouaches qui mettaient en scène les aventures d'un petit garçon avec son

copain, le Yéti. Elle a pris le temps de m'expliquer les exigences au niveau du scénario et du rapport textes images. Fort de ces indications nouvelles pour moi, je me suis attelé à un autre projet, *La Chenille*, qu'elle a accepté avec enthousiasme et qui est paru dans sa collection « À l'abordage » aux éditions Labor. Puis, il y a eu la publication de *Murmure* aux éditions de la Martinière, puis *De la terre à la pluie* aux éditions du Seuil. ▶



► LES ORIGINAUX DE *MURMURE* ET DE *LA TERRE À LA PLUIE*

Christian Lagrange entraîne son public vers la salle présentant les originaux de *Murmure*, un album qui met en scène deux enfants de part et d'autre du mur Israël/Palestine. Dans une brèche de celui-ci, une souris se fait la messagère. Bel écrin pour *De la terre à la pluie*, présenté dans une grande salle où les sculptures des personnages dominent au centre. (*Christian Lagrange montre l'oiseau qui survole les sculptures.*) C'est de l'oiseau que je suis parti. Mes grands-parents tenaient un hôtel à Gembloux lors du bombardement en 1940. Celui-ci fut détruit. Ma grand-mère s'est précipitée dans les ruines fumantes pour récupérer son canari, qui a chanté pendant tout le trajet d'évacuation sur les routes bombardées vers Bruxelles. J'ai ensuite élargi cette histoire vraie pour en faire un thème plus actuel. Au départ, j'ai réalisé des croquis et, enfin, j'ai sculpté chaque personnage pour pouvoir l'intégrer dans un environnement de dessins. J'ai photographié les sculptures sous tous les angles pour constituer un répertoire de poses. L'album était prévu sans textes, hormis la citation de Victor Hugo : « Chaque homme dans la nuit

s'en va vers la lumière. » Mais l'éditrice a eu l'excellente idée d'y introduire un texte court qui accompagne le lecteur.

Quelles techniques avez-vous employées pour les albums exposés à la maison des Arts d'Uccle ?

Je dessine à la tablette graphique, une technique qui permet une plus grande souplesse dans la création, car rien n'est définitif : on peut revenir à une étape précédente, effacer, repositionner un personnage, un arbre, un objet et composer facilement par le système de calques. Les couleurs utilisées sont en accord avec celles de l'imprimeur. Je veille aussi à ce que les deux langages que sont le texte et les images se complètent ; chacun avec sa spécificité d'expression. Il y a des choses ou des sensations qu'on peut décrire en texte et non en images et vice-versa.

Les thèmes abordés dans ces albums sont forts. Qu'est-ce qui vous a touché dans ces thématiques ?

L'axe commun des trois albums est la résilience : ils mettent en scène des personnages fragiles qui, par leur extraordinaire force de vie, arrivent à surmonter les obstacles qui les tourmentent.

Ce sont des livres d'espoir et d'action et non pas des livres sur la guerre. Pour moi, l'élément essentiel dans la création de ce genre d'histoire est l'empathie, le « si c'était moi » et l'urgence aussi de manifester sa colère face aux réels monstrueux que certains auraient tendance à occulter ou à banaliser, surtout quand on s'adresse aussi aux enfants.

Un nouveau projet ? Un autre livre en préparation ?

Là, je termine l'illustration de 12 albums pédagogiques pour l'UNICEF/Comores et j'occupe maintenant un nouvel atelier où je me consacre en priorité à la sculpture. J'y traite de thèmes mythologiques revisités. Pour ce qui est d'un nouvel album, il est en chantier, mais chut... il mijote, laissons-le secret... ●

INFOS :

christianlagrange@skynet.be
<http://users.skynet.be/sb142738/>

Notes

1/ Prix Petite Fureur 2005.
 2/ Prix Libbylit 2007, album belge, et Prix Petite Fureur 2007.



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN POUCHES & RECENSIONS

DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENSIONS SONT RÉDIGÉES PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Anne Richter, Florence Richter, Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 7



14

03 ÉDITORIAL

03 Échanger nos expériences
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée Pro 2018 de l'Astrac :
les centres culturels, témoins et acteurs
de leur temps ?
par Justine Constant

10 Journée des opérateurs d'appui
pour les centres culturels
par Célia Dehon

12 L'AIFBD et BSF en Belgique francophone
par Raphaëlle Bats et Dimitri Verboomen

14 Le Règlement général
sur la protection des données (RGPD)
s'applique aux associations culturelles dès 2018
par Tony de Vuyst

16 ICI & AILLEURS

16 Florennes : sous le château, les livres
par Hugues Dorzée

21 MÉTIER

21 Tatiana Vanhelfmont,
animatrice d'éveil musical
par Diane Sophie Couteau



30

24 NUMÉRIQUE

24 Le numérique amoureux
de nos émotions, avec Arts nomades
par Pierre Hemptinne

27 Colloques PILen et Bibliothèque Chiroux :
innovation, médiation,
tiers-lieu en bibliothèque
par Clotilde Cantamessa

30 PORTRAIT

30 Claude Semal : « Je veux rassembler les
gens autour d'émotions partagées »
par Flavie Gauthier

34 ACTION

34 Des conférences gesticulées
pour décrypter la société
par Catherine Callico

38 Quand les bibliothèques
couronnent les écrivains
par Flavie Gauthier

41 PointCulture Charleroi :
dans le ventre du palais
par Benoit van Langenhove

46 AUVIO

CD
46 Mort, rends-moi courageux
par Benoit van Langenhove

DOCU
48 Éric et Boris au pays des merveilles
par Philippe Delvosalle



76

50 LECTURE

SOCIÉTÉ

50 Quand le travail déraile
par Thomas Casavecchia

53 Psychosociologie
de la radicalisation islamique
par Jacques Van Rillaer

55 Changements dans notre vie quotidienne ?
par Catherine Renson

57 Des épistoliers
par Pol Charles

61 Le sexe au féminin
par Florence Richter

BD

63 Tout Blake et Mortimer
par Franz Van Cauwenbergh

65 JEU

65 Libérez-vous, rêvez, côtoyez les dieux !
par Pascal Deru

68 JEUNESSE

ACTION

68 Caroline Cornélis : danser à l'heure de la
récré
par Laurence Bertels

ENFANT

73 Les albums Père Castor reconnus «
patrimoine documentaire » par l'UNESCO
par Michel Defourny

ADO

76 Lire le théâtre
par Maggy Rayet

PORTRAIT

79 Christian Lagrange :
du décor de théâtre à l'album jeunesse
par Isabelle Decuyper